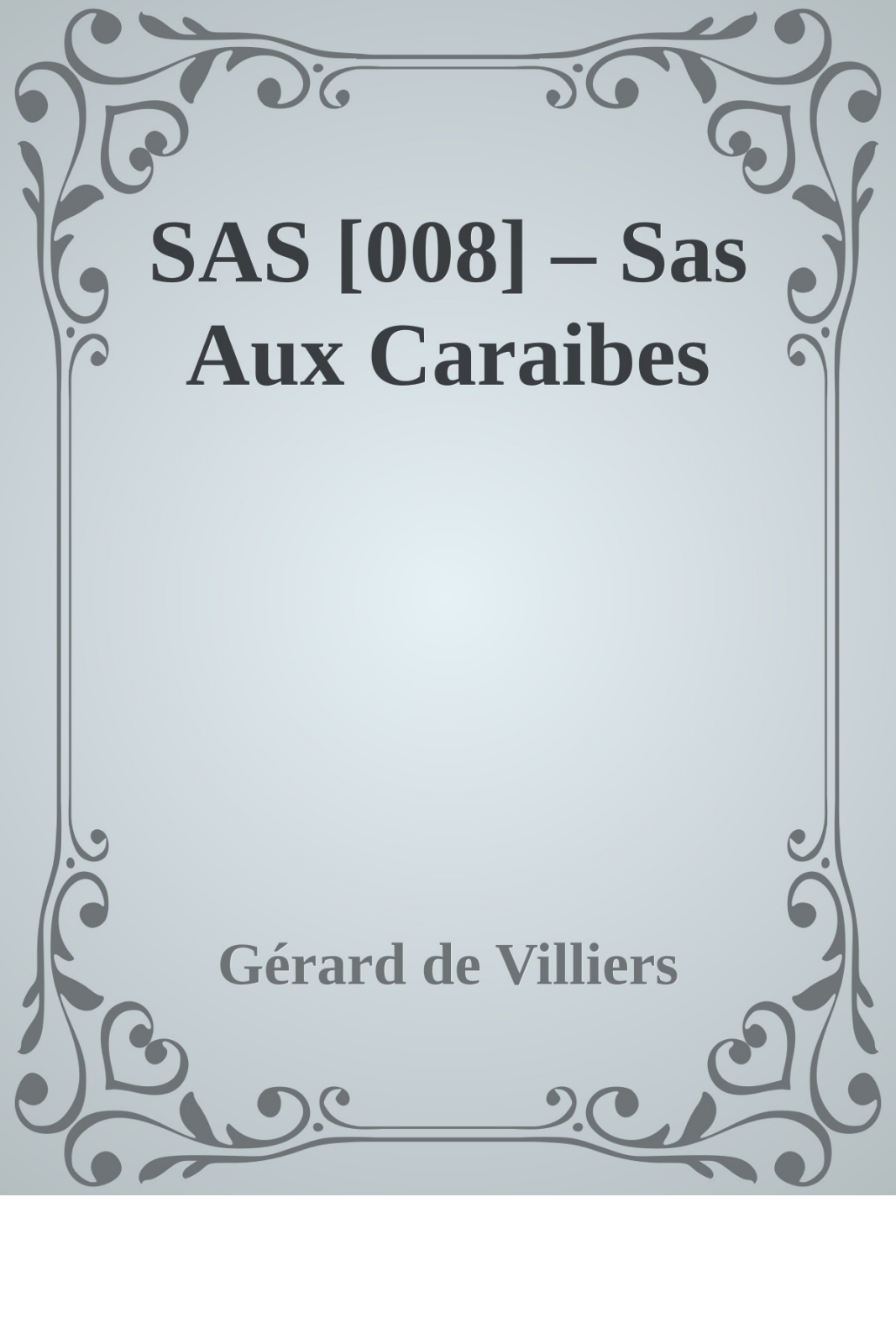


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

SAS [008] – Sas Aux Caraïbes

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



AUX CARAÏBES

GERARD DE VILLIERS **PLON**



AUX CARAÏBES

GERARD DE VILLIERS **PLON**

GÉRARD DE VILLIERS



Éditions Gérard de Villiers

1967

CHAPITRE PREMIER

La barque de pêche taillée dans un tronc de cocotier s'éloignait lentement dans la clarté de l'aube. Deux Noirs pagayaient languissamment. Comme toujours sous les Tropiques, le soleil venait de s'allumer comme une lampe, chassant la nuit en quelques minutes.

Déjà, des poissons volants aux couleurs brillantes sautaient devant la pirogue à la poursuite d'une proie.

La côte plate de la Grande Bahamas apparaissait dans un halo blanchâtre, avec sa ligne verte de cocotiers et de palmiers.

Dès qu'ils furent à un mille de la côte, les deux pêcheurs rentrèrent leurs pagaies et mirent en place à l'arrière un petit moteur auxiliaire rouillé de 3 chevaux. L'un d'eux alluma une cigarette tirée d'une poche de sa chemise en loques pendant que l'autre dirigeait l'embarcation. Les deux Noirs ne différaient en rien des dizaines de pêcheurs bahamiens qui allaient tous les matins relever leurs casiers à crustacés.

Au bout d'un quart d'heure environ, ils coupèrent le moteur. En apparence, la mer était aussi calme et aussi émeraude à cet endroit-là que dans toute la baie. Mais c'était le début de la barrière de coraux à fleur d'eau qui ceinturait l'île, empêchant les gros poissons de s'aventurer près du rivage. C'est dans ces parages moins profonds que les pêcheurs mouillaient leurs casiers.

La barque continua sur son erre. A genoux, le second laissa couler une ancre improvisée, faite d'une gueuse en ferraille. L'eau était si claire qu'on y voyait à plus de dix mètres. Ils étaient arrivés juste au-dessus de leur repère, un morceau de liège avec un chiffon rouge. Celui qui était à l'avant commença à tirer la corde qui s'enfonçait dans l'eau.

Bientôt une sorte de grande cage rigide en treillis métallique apparut à la surface. A l'intérieur, on distinguait une masse sombre entourée de divers poissons et crustacés. Au moment où ils halaient la cage à bord de la barque, un énorme homard s'échappa et plongea, mais les deux hommes n'eurent pas un geste pour le rattraper.

A grand-peine, ils hissèrent la cage, la plaçant en équilibre sur la pirogue. Elle dépassait largement des deux côtés. L'un d'eux regarda l'horizon vers la terre. Ils étaient les premiers au travail.

Une odeur pestilentielle se dégageait de la cage.

Le Noir qui manœuvrait le moteur ouvrit un des panneaux et crocha sa main dans la masse sombre. Un poisson-boule, gros comme un ballon de foot plein de piquants sauta dans le bateau et commença à se dégonfler lamentablement.

Maintenant, le soleil éclairait la cage de plein fouet et on voyait nettement ce qu'il y avait à l'intérieur: un corps humain recouvert de coquillages et de crustacés, gonflé et mutilé. Un barracuda ou un petit requin avait dû pénétrer dans la cage car un gros morceau de poitrine manquait, et on voyait les barreaux blancs des côtes nettoyés de toute chair.

Le visage était horrible. Les cheveux avaient continué à pousser après la mort et flottaient comme une méduse blonde. Les traits étaient méconnaissables, le nez ayant été dévoré en grande partie ainsi que les yeux. Des vêtements il ne restait que des lambeaux de chemise et un short.

Le Noir continuait à tirer avec précaution, comme si l'horrible odeur n'avait pas existé.

Son camarade lui vint en aide, soutenant la tête qui reposait maintenant sur le poisson-boule dégonflé.

D'un dernier effort, les deux Noirs basculèrent le corps au fond du bateau. A l'avant, un tarpon⁽¹⁾ fit un saut de deux mètres, comme une flèche argentée et retomba dans une gerbe d'écume. Attirés par l'odeur de la charogne, des oiseaux de mer tournaient au-dessus de la pirogue avec des cris aigus.

La cage vide fut rejetée à la mer et coula lentement. L'un des hommes tria son contenu, gardant plusieurs homards, un poulpe et quelques petits poissons de toutes les couleurs.

Le corps était étendu au fond de la pirogue.

L'un des hommes sortit alors d'un papier plié une gourmette en or qu'il attacha au poignet droit du mort ainsi qu'une montre Rolex d'un modèle ancien, énorme et étanche.

Il reprit une pagaie et éloigna la pirogue d'une centaine de mètres. Puis, avec son camarade, il prit le corps avec précautions par les bras et les jambes et ils le balancèrent doucement par-dessus bord.

Il disparut dans l'eau émeraude, puis remonta et resta près de la surface dérivant dans la houle en se déchiquetant encore un peu plus sur les coraux multicolores qui affleuraient, coupants comme des rasoirs. Déjà des myriades de poissons l'entouraient, le frôlant, arrachant des parcelles microscopiques de chair.

Le plus âgé des Noirs remit le moteur en route. Ni l'un ni l'autre n'avaient ouvert la bouche depuis le départ.

La pirogue fit demi-tour, mettant le cap sur Freeport. A mi-chemin ils croisèrent d'autres pêcheurs qui allaient eux aussi relever leurs casiers.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel et la température commençait à être insupportable. Il n'y avait pas un souffle de vent.

Là-bas, vers les coraux, un cercle d'oiseaux de mer signalait le corps. Le plus âgé des Noirs regarda le ciel et dit:

— Il pourrait bien y avoir un cyclone avant la nouvelle lune.

L'autre cracha dans l'eau en hochant la tête:

— C'est bien possible.

L'un et l'autre ne pensaient plus qu'à une chose. Haler la lourde pirogue vers

le sable blanc et s'endormir à l'ombre jusqu'au soir.
Ce n'était pas un temps à travailler longtemps.

CHAPITRE II

La portière ornée de l'aigle américain qui tient entre ses serres la foudre et un rameau d'olivier, fut ouverte par un gigantesque M.P. au visage impassible.

Son Altesse sérénissime le prince Malko Linge descendit de la Cadillac officielle venue le chercher à Dulles airport, l'aéroport international de Washington. Pour qu'on lui accorde autant de marques extérieures de respect, c'est qu'on avait bien besoin de lui. D'habitude, pour venir à la C.I.A., il se contentait de l'autobus-navette qui faisait le trajet toutes les heures, ou de sa voiture personnelle.

A peine était-il sorti de la voiture, qu'un planton silencieux en civil le prit en charge et le mena à un des ascenseurs ultra-rapide qui desservait seulement les quatre derniers étages du bâtiment d'acier et de béton, cœur du complexe de Langley, berceau de la C.I.A.

William Clark l'attendait à la porte de son bureau, souriant et rassurant comme un crocodile après un long jeûne. S'il avait fallu expédier sa mère en Chine communiste, pour une mission, il l'aurait fait sans hésiter.

— Entrez, mon cher S.A.S., nous vous attendons.

Par la large fenêtre panoramique en verre blindé de son bureau, le Directeur de la Section «Caraïbes» de la Division des Plans pouvait voir parfois des daims et d'autres animaux sauvages s'ébattre en liberté dans les bois entourant le quartier-général bétonné de l'énorme organisation de contre-espionnage.

Mais pour l'instant, la nature paraissait assez loin des préoccupations de William Clark. Il présenta à Malko un homme grêle, au visage ascétique, debout près de son bureau:

— Georges Martin, directeur-adjoint de la National Security Agency.

Ils se serrèrent la main, mais Martin jeta un œil noir sur l'élégant costume d'alpaga noir de Malko et sur les yeux dorés où brillait une lueur impertinente. Il n'avait pas l'air d'apprécier le choix de son collègue. Heureusement, William Clark rompit la glace en tendant à Malko une poignée de photos éparées sur le bureau:

— Regardez ces photos. Je sais qu'avec votre mémoire, vous n'avez pas besoin de les emporter.

Georges Martin ajouta d'une voix pointue et agressive:

— Toute cette affaire doit rester absolument secrète, n'est-ce pas?

Le ton agaça prodigieusement Malko:

— Pourquoi diable, ne vous en chargez-vous pas vous-même, fit-il, si

vous n'avez pas confiance dans les autres?

Ses yeux dorés tournaient au vert. C'était mauvais signe.

Georges Martin répliqua sèchement:

— Nous ne sommes pas une agence opérationnelle.

Il était visiblement indisposé par l'allure désinvolte de Malko. Ce n'est pas à la N.S.A qu'on aurait engagé un individu pareil.

— Notre ami S.A.S. voulait simplement plaisanter, se hâta de dire Clark, pour ne pas jeter l'huile sur le feu.

C'est qu'il tenait à Malko, lui. En dépit de son apparente décontraction c'était un de ses meilleurs agents «noirs». De plus, dans ce milieu abominable du Renseignement, ce n'était pas si souvent que l'on rencontrait un véritable homme du monde. Homme du monde, S.A.S. l'était jusqu'au bout des ongles. Authentique Altesse Sérénissime — l'origine de son surnom — comte du Saint Empire Romain, margrave de Basse-Lusace, chevalier d'honneur et de dévotion de l'Ordre Souverain de Malte, plus une ribambelle d'autres titres tombés en désuétude, Malko avait insufflé un peu de sang bleu à la démocratique C.I.A.

Certes, ses méthodes n'étaient pas toujours d'une orthodoxie rigoureuse. Mais sa mémoire fabuleuse lui permettait de parler pas mal de langues et son charme naturel aplanissait bien des difficultés. Surtout avec les dames. Ce qui lui évitait souvent d'employer la violence, dont il avait horreur. Comme il obtenait des résultats incontestables, on avait pris l'habitude à la C.I.A. de lui confier toutes les missions sortant un peu de la routine grise du Renseignement.

En dépit de ses années de présence, Malko avait toujours refusé d'être titularisé. Barbouze de luxe, contractuel en quelque sorte, l'espionnage et le contre-espionnage ne constituaient qu'un épisode dans sa vie.

Un épisode qui lui rapporterait assez d'argent pour restaurer le château historique qu'il possédait en Autriche, son pays natal, et où il se retirerait un jour. Si Dieu et les barbouzes adverses lui prêtaient vie. Pour l'instant, une mission réussie se traduisait par quelques vieilles pierres de plus ou des boiseries. Mais la rapacité des entrepreneurs était telle qu'il avait l'impression de vouloir remplir le tonneau des Danaïdes.

— Qu'est-il arrivé à ce monsieur? demanda Malko.

— Il a disparu, dit William Clark.

— Où a-t-on vu votre fugitif pour la dernière fois? demanda Malko, un peu ironiquement à l'homme de la N.S.A. Au fond du Kamtchatka ou à Pékin?

William Clark leva les yeux au ciel:

— A la morgue de Freeport, Grande Bahamas, archipel des Bahamas, dans les Caraïbes.

— Bravo. Vous m'avez envoyé partout, maintenant, vous avez envie de m'expédier en enfer... A moins que vous ne me demandiez de me lancer dans le spiritisme...

— Trêve de plaisanteries, coupa Georges Martin un peu sèchement. Il y a

effectivement à la morgue de Freeport un corps que l'on a identifié comme étant celui de ce garçon, Bernon Mitchell. Mais ce cadavre avait séjourné longtemps dans la mer, et était complètement méconnaissable, mutilé. Pas même moyen de prendre des empreintes. C'est grâce à la gourmète et à sa montre que l'identification a été faite...

— Je vois, dit Malko. Vous n'êtes pas tout à fait sûrs que ce soit votre Mitchell...

— Pas tout à fait, firent les deux hommes en écho.

— Et pourquoi?

William Clark baissa la voix comme si la pièce insonorisée était bourrée de micros —ce qui était probablement le cas— et expliqua:

— Bernon Mitchell était descendu pour le week-end à l'hôtel Lucayan, à Freeport.

Il jeta un coup d'œil au calendrier. « Nous sommes le 3 juillet aujourd'hui, il y a donc une semaine. Il aurait dû rentrer à la base de traçage de satellites où il était détaché le lundi 26 juin au matin. Ne le voyant pas, on téléphona à l'hôtel Lucayan.

» Bernon Mitchell n'avait pas reparu depuis dimanche soir, laissant toutes ses affaires à l'hôtel. La police locale fut prévenue. On vérifia tous les départs d'avion et de bateau. En vain. Et l'on n'entendit plus parler de Bernon Mitchell jusqu'à vendredi dernier. Ce matin-là des pêcheurs retrouvèrent son corps flottant entre deux eaux près de la barrière de corail qui entoure l'île.

» Or, Mitchell était un excellent nageur, ayant même fait des compétitions; il n'y a aucun courant. Il faut donc admettre qu'il a nagé tout seul près de deux milles...

— C'est possible, remarqua Malko. Vous dites qu'il était bon nageur?

William Clark secoua la tête:

— Il y a une information confidentielle que je vais vous donner: Mitchell avait fait une chute sur les reins et pouvait à peine marcher. Encore moins nager si loin.

— Evidemment, évidemment, mais enfin, tout cela n'est pas certain... Et d'abord, qui aurait intérêt à monter une combinaison aussi diabolique? La Grande Bahamas n'est pas un nid d'espions du K.G.B., que je sache.

Georges Martin ne releva pas l'ironie et avoua, un peu piteux:

— Ce garçon, Bernon Mitchell, en dépit de son jeune âge, est un mathématicien de grande valeur. Il a mis au point tous les codes dont se servent le Département d'Etat, la Navy et l'Air Force. Il sait tout là-dessus. Tout.

— Ah, fit Malko.

Georges Martin avait la couleur d'un citron pas mûr.

— Puisque M. Clark a confiance en vous, je vous donne carte blanche. Mais, je vous en supplie, tirez cette affaire au clair. C'est un des hommes les plus intelligents que j'aie jamais rencontré.

Sur cette objurgation, il serra la main de Malko, salua William Clark d'un

signe de tête et sortit du bureau.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou? demanda Malko dès que la porte doublée de cuir se fut refermée.

William Clark ébaucha un sourire froid.

— Si ce n'était pas un sale truc pour nous tous, je dirais que c'est bien fait pour eux. A la N.S.A., ce sont des dingues de la Sécurité. Chaque fois qu'il y a un pépin dans une des grandes Agences Fédérales, ils clament que chez eux, il n'y a jamais eu de défection ni d'agent double.

» Je ne voudrais pas y travailler pour dix mille dollars par mois. Leur immeuble est entouré d'une double enceinte de barbelés avec quatre miradors bourrés de mitrailleuses. Toutes leurs fenêtres sont scellées !

» Quant aux gars qui travaillent là-dedans, on les passe régulièrement au détecteur de mensonges et on leur fait toutes les semaines une conférence sur le Secret avec un grand « S ».

Malko examinait les photos. Bernon Mitchell était un grand jeune homme aux cheveux clairs rejetés en arrière, aux traits réguliers, l'air sympathique, sans beaucoup de personnalité. Sur l'une des photos, il était au bras d'une grande fille au visage anguleux, mais jolie.

— Il est donc tellement important, votre Bernon? demanda Malko.

William Clark soupira :

— Hélas! Disons que sur le plan du Renseignement, ce serait un coup aussi dur que Pearl Harbor sur le plan militaire. En plus des codes américains qu'il a fabriqués, il apprendra aux Russes que nous possédons les leurs. Un travail de plusieurs années. Et c'est également lui qui sait comment nous nous sommes procuré les codes de plusieurs pays, dont des alliés. Vous voyez ce que ces renseignements peuvent donner aux mains de professionnels?

Malko voyait très bien.

— Mais comment a-t-il pu disparaître aussi facilement?

— A cause de cette sacrée mission. Normalement tout employé de la N.S.A. doit demander une autorisation pour sortir des U.S.A., en raison du travail secret qui est effectué dans cette agence fédérale. Mais, dans notre cas, il avait un ordre de mission en bonne et due forme pour cette fichue base du S.P.A.D.A.T.S. ^[2]

Malko reposa les photos.

— Que se passera-t-il si les Russes l'ont récupéré?

— Je n'ose pas y penser, fit William Clark sombrement. D'autant plus qu'ils sont capables, dans cette éventualité, de le cacher pendant un an ou deux. Pour nous laisser dans le noir.

Affreux! Malko commençait à comprendre l'affolement de ses patrons.

— Heureusement, ce n'est que l'hypothèse la plus pessimiste, souligna-t-il.

— Heureusement, fit Clark en écho.

— Qu'est-ce qu'on sait de lui? s'enquit Malko.

— Tout. Du moins on le croyait. Il est marié. Avec une fille d'excellente famille, de Boston. Pas d'enfants. Ils vivent dans une ravissante villa à Fort-

Mead, dans le Maryland. Ni ennuis d'argent ni maîtresse. Ne boit pas et ne se drogue pas, Aucune fréquentation politique dangereuse. Serait plutôt de droite, d'après ses copains.

» Sa famille qui vit à Fresno en Californie, ne sait rien de plus. Il a une sœur mariée, dans le North Dakota, sans histoire non plus.

» C'est la première fois qu'il allait aux Bahamas. Nous avons là une station de traçage de satellites extrêmement importante de notre réseau S.P.A.D.A.T.S. Ils avaient besoin de Mitchell pour mettre au point le codage des trois missions de satellites militaires. Un travail de routine qui devait durer deux mois environ. La femme de Mitchell n'avait pas voulu venir car c'est la saison chaude en ce moment. A crever.

» Dans la base, en pleine jungle, ils n'ont pas beaucoup de distraction. Aussi, tous les week-ends, ils se ruent à Freeport. A côté, Las Vegas ressemble à une chapelle méthodiste...

» C'est là que Bernon Mitchell s'est volatilisé. Après deux nuits au Lucayan Hôtel.

Malko regarda pensivement les photos du grand jeune homme:

Il n'y aurait pas une histoire toute simple, là-dessous. Un accident idiot. Cela arrive. Même aux gens comme Mitchell.

William Clark secoua la tête :

— Attendez, je ne vous ai pas tout dit. Hier, nous avons eu une information par le canal de notre antenne à Nassau. Nous avons un «honorabile correspondant» là-bas, qui n'est pas parfait mais rend des services, un certain Jack Harvey.

» Il a été contacté par un type assez louche, croupier au Casino de Lucayan, qui lui a proposé de lui vendre pour dix mille dollars une information de première importance intéressant la C.I.A.

» Or, c'est à Lucayan que l'on a vu Mitchell pour la dernière fois. C'est quand même une coïncidence curieuse...

Malko regarda son chef avec surprise :

— Vous parlez de Freeport comme s'il s'agissait d'un nid d'espions! Enfin, c'est à vingt minutes de Miami en avion, dans un territoire ami. Les Bahamas ne sont pas encore à Fidel Castro que je sache.

Clark secoua la tête avec tristesse:

— Vous ignorez beaucoup de choses sur les Bahamas. C'est en train de devenir un nouveau La Havane. Avec à peine moins de gangsters au mètre carré qu'il n'y a d'orchidées... Vous savez à qui appartient le casino de Freeport?

— Non.

— A un certain Bert Minsky. Si je vous lisais son casier judiciaire, j'attraperais une extinction de voix avant d'avoir fini. C'est un Américain. Il est sous le coup d'une demi-douzaine de mandats d'arrêt dans tous les Etats où il a séjourné. Même au Nevada, ils n'en veulent plus !

» Aux U.S.A., on ne lui donnerait même pas une licence pour être marchand

de glaces ambulant.

— Mais dites-moi, il y a bien un gouvernement aux Bahamas?

William Clark ricana, poliment.

— Parlons-en! Le ministre de l'Intérieur s'appelle Sir Frédéric March. Dans un moment d'aberration, la reine Elisabeth l'a anobli. C'est la plus abominable canaille des Caraïbes. Il est *aussi* l'avocat de Bert Minsky. C'est lui qui a obtenu sa licence pour le Casino. Contre un million de dollars, versé dans une banque suisse. Or, derrière Minsky c'est tout le Syndicat et la Mafia. Le crime organisé. Par personne interposée, ces gens sont en train de mettre la main sur les Bahamas.

Malko se gratta la gorge poliment:

— Vous n'êtes pas en train de vous éloigner du sujet?

— Pas du tout. Dans un pays normal entretenant des relations amicales avec nous, l'enquête aurait été facilitée. Or, c'est cette canaille de Bert Minsky qui paie la police dans l'Ile. Côté gouvernement, nous nous heurtons à Sir Frédéric March. A ses yeux, Minsky est un parfait gentleman... Si je vous disais que ses trois associés dans l'affaire de Freeport, totalisent cent soixante-dix ans d'interdiction de séjour!

— Mais enfin, que viennent faire ces gangsters dans la disparition de Bernon Mitchell?

Clark écrasa son cigare dans le cendrier et laissa errer son regard sur les bois de Langley.

— Rien. Je le souhaite de tout mon cœur. Mais cela me turlupine que Mitchell ait *justement* disparu dans le fief de l'un des pires. De cette façon bizarre.

— Il jouait?

— Pas que l'on sache. Et n'avait jamais eu aucune relation avec la pègre.

— Mais enfin que craignez-vous au juste. Je vois mal la Mafia faire du racket avec la C.I.A.

— Si. Ils pourraient exercer une sorte de chantage. Sur nous ou sur d'autres?

— Un kidnapping?

— Je n'arrive pas à y croire. Même aux Bahamas, cela serait trop grave. Surtout avec un type de la N.S.A. Vous avez vu l'état de Martin? Ils seraient capables d'envoyer les Marines le récupérer.

— Alors?

William Clark eut un geste évasif :

— Si je le savais, je ne vous enverrais pas là-bas...

Malko revint à la charge :

— Enfin, si votre type a choisi la liberté, d'une façon ou d'une autre, il a le temps d'être à Pékin maintenant. Même en bateau.

— Bien sûr, bien sûr. Mais il y a cette information reçue aujourd'hui. Je n'aime pas ce genre de coïncidence.

» L'affaire ne s'est pas encore ébruitée, Dieu merci. Mais cela ne peut durer. Avant d'annoncer à la presse qu'un de nos meilleurs codeurs s'est noyé accidentellement, je voudrais être sûr de ne pas le retrouver à Moscou ou à Pékin...

Malko ne paraissait pas enthousiaste.

— Pourquoi ne demandez-vous pas au F.B.I. ?

— Vous savez bien que le F.B.I. n'opère que sur le territoire des U.S.A. Les Bahamas, même à un saut de puce de Miami, c'est notre secteur.

— Vous savez, les Noirs, je commence à en avoir ma claque⁽³⁾. J'ai compris au Burundi.

— Il me faut quelqu'un avec du doigté. Jack Harvey sur le plan local, vous aidera, allez avec lui voir son informateur, Je ne peux pas lui confier dix mille dollars. On ne le reverrait jamais. D'autre part, si cette information doit nous mener à Mitchell, il faut payer. C'est à vous de juger.

— Je suis vraiment trop gâté.

— Nous tenons à récupérer Mitchell s'il est vivant. Parce qu'on compte sur les doigts de la main, les cerveaux aussi brillants que lui. Et si nous avons à refaire nos codes, la réfection de votre château, à côté, serait une aimable plaisanterie.

— Paroles imprudentes, mon cher.

— Enfin...

— Je me contenterai de cinquante mille dollars conclut modestement Malko. Un tout petit code.

— Ne soyez pas sordide. C'est une affaire de routine. Si je vous disais combien je gagne, *moi*, vous me traiteriez de fou ! Ce sont les gens comme vous qui font croire au public que l'espionnage est un métier doré !

— Oui, mais vous, vous avez de fortes chances de mourir dans votre lit. Clark haussa les épaules.

— Discussion oiseuse. Je vous ai retenu une place, *en première*, sur un vol des Delta Airlines qui part dans trois heures pour Miami.

» Sautez dans le premier vol pour Nassau. La Panam a une espèce de pont aérien. Dès que vous arrivez, vous téléphonez à Jack Harvey. 94131 à Nassau.

Malko lui serra la main un peu froidement. Sur le pas de la porte, Clark lui glissa :

— Ne prêtez pas d'argent à Jack Harvey. Quand il ne travaille pas pour nous, il est un peu maquereau. A Nassau, il vit des dames remuées par le soleil.

Malko passa les divers contrôles de sécurité au rez-de-chaussée et se retrouva au soleil.

Irina Malsen sauta essoufflée de son taxi devant les bâtiments de l'aéroport d'Arlanda-Stockholm. Pendant qu'un porteur prenait sa valise, elle se précipita au guichet de la Scandinavian.

— Le vol pour New-York ? S'il vous plaît.

— Vous avez le temps, répliqua l'employée souriante. Il est midi et nous décollons à 13 heures. Arrivée New-York 17 h. 45.

Irina tendit son billet. En vingt secondes tout fut réglé. Le cœur un peu battant, elle erra dans le hall. Elle ne serait en sécurité que dans le super DC 8 de la Scandinavian qu'on finissait de charger. Son regard erra sur le tableau des départs. De quoi rêver: la Scandinavian allait partout: 14 h 05, décollage pour Santiago du Chili; 14 h pour Nairobi et l'Afrique du Sud. L'avion de Tokyo était déjà parti mais un DC 9 brillant et flambant neuf allait décoller pour le Moyen-Orient.

Si seulement elle avait pu choisir, échapper à son cauchemar. Mais déjà on appelait le vol 921 de la Scandinavian.

Un peu plus tard Irina Malsen appuya sa tête au hublot, les yeux perdus dans l'immensité cotonneuse qui défilait au-dessous du DC 8 de la Scandinavian Airlines. Il fallait un sérieux effort d'imagination pour réaliser que le Jet se trouvait à onze mille mètres.

Le voisin d'Irina, un grand danois blondasse et dégingandé ne quittait pas le profil de la jeune femme des yeux. Depuis le départ, il tentait vainement d'engager la conversation. Son nez retroussé, la douce et épaisse chevelure blonde, les dents très blanches qu'on apercevait entre deux lèvres d'un rose très naturel sans maquillage et surtout le profil si pur, tout évoquait une fille très jeune, presque une jeune fille. Elle avait la pureté de teint qu'on rencontre souvent chez les gens qui vivent beaucoup au grand air dans les pays humides.

A cause du luxueux nécessaire à maquillage en cuir bleu, posé aux pieds d'Irina, le Danois pensa: «C'est un mannequin.»

Emoustillé, il se gratta la gorge et ouvrit la bouche pour dire une banalité.

Irina tourna la tête au même moment et il rencontra deux yeux froids et verts qui avaient cent ans de plus que le visage auquel ils appartenaient. Il eut tout à coup l'impression qu'une troisième personne se glissait entre eux et ravala son désir.

La longue cabine de la classe touriste, décorée d'un bleu très pâle reposant pour les yeux était aux trois quart pleine. Sur la rangée d'Irina, de l'autre côté de la travée centrale, il y avait trois hommes d'affaires suédois tristes comme un matin d'hiver, qui, eux aussi, ne cessaient de tourner la tête vers la jeune femme.

Le DC 8 de la Scandinavian glissait sans une secousse à 960 à l'heure vers New-York. La Suède avait disparu au milieu des cumulus grisâtres. Irina détacha sa ceinture et inclina le dossier de son fauteuil. On y était comme dans un lit.

Il régnait une fraîcheur agréable dans la cabine et le bruit des réacteurs était presque imperceptible. Le steward se pencha vers Irina:

— Désirez-vous boire quelque chose avant le dîner, mademoiselle?

— Donnez-moi un peu de Champagne.

Quand elle eut sa coupe de Moët et Chandon, elle y trempa ses lèvres et laissa son palais s'imprégner de mousse, tout en rêvant les yeux mi-clos. Le regard admiratif de son voisin posé sur elle l'agaçait et lui causait une certaine amertume en même temps. S'il avait connu sa véritable personnalité, il aurait

vraisemblablement demandé à changer de place.

Le colonel de l'OTAN qui avait été le dernier amant d'Irina était à la prison de Stockholm, inculpé d'espionnage. Sans un départ rapide, Irina aurait risqué de l'y rejoindre. Car elle était une des «mozhonos» du Colonel Penkowsky, chef du bureau Korzigs du K.G.B. La section chargée de recueillir des renseignements par l'intermédiaire de jolies femmes spécialement entraînées.

Oh, on était loin de Mata-hari. Là comme ailleurs, les Russes avaient formé leur personnel avec une absence totale de sensibilité mais un grand souci d'efficacité. Puisqu'il s'agissait de séduire des hommes, il fallait mettre tous les atouts dans son jeu. D'autant que les militaires de haut rang ont rarement un physique de play-boy.

Irina était passée par un centre de préparation, dans l'Oural. Pendant deux mois, des médecins lui avaient appris, physiologiquement, à procurer le maximum de plaisir à un homme. Ensuite, elle était passée aux épreuves psychologiques. On lui présentait des partenaires de plus en plus repoussants et elle devait se montrer particulièrement amoureuse.

L'examen final avait été assez affreux. Dans une petite pièce meublée uniquement d'un lit, Irina avait été mise en présence d'une épave humaine: un homme d'une soixantaine d'année, un mendiant, noir de crasse, puant l'alcool.

Elle avait dû embrasser fougueusement la bouche aux chicots noirâtres, promener ses lèvres partout sur le corps repoussant, le laisser la caresser et même déclencher un orgasme. Il y avait eu une difficulté inattendue: le vieux, intimidé, était incapable de conclure.

La technique d'Irina, à cette occasion, lui avait valu une mention spéciale.

Mais elle aurait fait n'importe quoi pour échapper à l'univers gris et morne des services russes.

Irina était allemande. Un jeune commissaire politique l'avait trouvée errante dans les ruines de Dresde, en 1945. A douze ans, elle était déjà jolie. A treize elle avait connu plus d'hommes qu'une prostituée adulte.

Le K.G.B. l'avait récupérée en Russie où le commissaire politique l'avait emmenée.

Il s'était alors produit une sorte de miracle: plus Irina se salissait, plus son visage prenait une expression angélique.

Encore maintenant, elle arrivait à faire croire à chacune de ses victimes qu'il n'était que son second amant...

Certes, quand elle avait commencé à «travailler», son sort s'était amélioré. Mais c'était toujours la même routine, d'une simplicité désarmante. On lui montrait la photo d'un homme, généralement dans la cinquantaine, on lui expliquait comment elle pouvait le rencontrer d'une façon naturelle. Ensuite, elle couchait avec lui.

Souvent pour des motifs qui lui paraissaient futiles. Un jour, on l'avait fait coucher avec un sergent américain pour qu'elle obtienne l'horaire des autobus reliant une base de missiles à Francfort.

C'est toute la valeur que ses employeurs attachaient à son corps magnifique.

En plus elle était mal payée. Même pas 500 dollars par mois, On chipotait ses notes de frais, le K.G.B. arguant que ses victimes devaient en plus, l'entretenir. Tous ses bijoux étaient faux.

Le seul bel objet auquel elle tenait, don d'un général italien, était sa boîte à maquillage. Encore cette dernière n'était-elle pas très classique, du moins par son contenu.

Un ravissant flacon de cristal et d'argent renfermait des pilules de chlorure d'or et de sodium, un des plus puissants aphrodisiaques minéraux.

Un autre flacon contenait un liquide incolore, du chloroprotixène, utilisé parfois comme tranquillisant, mais qui, à dose bien étudiée, avait plutôt tendance à réveiller les hommes.

Un petit pot était rempli d'une pommade extrêmement efficace à base de Yohimbine, de noix vomique et de méthyltestostérone. Pour être d'usage local et externe, cette préparation n'en était pas moins extrêmement efficace.

Quelques aiguilles d'or tenaient compagnie à cet étrange nécessaire de voyage: les Russes avaient réhabilité l'acupuncture en amour. Irina avait appris les trois endroits précis du corps masculin où il suffisait d'enfoncer deux millimètres d'une aiguille d'or pour réveiller les énergies les plus endormies.

Tout cet attirail ne constituait pas un manque de confiance envers les moyens physiques d'Irina. Mais ses employeurs partageaient du principe qu'elle devait produire sur ses amants un effet extraordinaire pour être rentable.

Ces adjuvants avaient donc comme but de donner l'impression aux victimes qu'Irina était une sorte de magicienne de l'amour galvanisant les passions les plus refroidies. Pour trahir, il fallait quand même un motif.

En caressant le cuir bleu, Irina songeait à sa vie. Quelle tristesse !

Pendant son séjour à Stockholm elle avait essayé un superbe Finlandais blond comme un Viking, bâti comme une statue de Dionysos. Elle était partie passer un week-end avec lui dans une cabane en plein bois. Pratiquement, il lui avait fait l'amour sans désespérer pendant quarante-huit heures, rendu fou par son corps sans ride et sa technique amoureuse à toute épreuve. Elle en avait retiré plusieurs meurtrissures, un tour de reins et la certitude qu'elle était définitivement frigide. Elle eut un sourire de pitié pour son colonel qui avait perdu son honneur et sa carrière entre ses jambes. Au fond de sa cellule, il devait encore être persuadé qu'il avait été le premier homme à la faire jouir.

Les haut-parleurs grésillèrent arrachant Irina à sa rêverie.

«Ici le commandant Langtrom. Nous vous souhaitons la bienvenue à bord du DC 8 «Soleil de minuit» de la Scandinavian. Nous relierons Stockholm à New York en huit heures et quinze minutes, après une escale à Bergen. Nous volerons à une altitude de trente- trois mille pieds.»

Irina soupira. Ce voyage débutait comme un conte de fées, pour elle qui n'avait jamais quitté l'Europe, ni accompli un grand voyage en avion.

Elle lut avec attendrissement le menu, et s'aperçut que la Scandinavian était membre de la plus vieille société gastronomique du monde: la Chaîne des

Rôtisseurs. Cela la changerait des repas dans les petits restaurants avec ses amants fauchés.

Cinq minutes plus tard, elle étalait avec ravissement du caviar sur un toast. Le K.G.B. était loin. Elle se retrouvait une petite fille heureuse, une sensation qu'elle n'avait pas connu depuis si longtemps.

Elle jongla avec les hors-d'œuvre Scandinaves, les harengs sucrés, les saumons fumés et, surtout, le caviar.

Le Champagne pétillait sous sa langue. Du Moët et Chandon 1962, merveilleusement sec et glacé. Un luxe qu'elle s'était permis si rarement.

En lui retirant son plateau, l'hôtesse souriante lui tendit un petit masque de tissu noir pour pouvoir se reposer en dépit du soleil. Délicate attention.

Irina, un peu grisée par le Champagne dont elle avait bu une demi-bouteille s'endormit immédiatement, bercée par le ronronnement des quatre réacteurs. Elle rêva de mer, de soleil, de sable, de bonheur.

Une odeur d'eau de Cologne la tira de son sommeil. L'hôtesse lui tendit une serviette imbibée de N° 5 de Chanel. La nuit était presque tombée.

— Nous arrivons dans une demi-heure, annonça-t-elle.

Irina se recoiffa et grignota des œufs brouillés avec du café. Le DC 8 de la Scandinavian Airlines descendait doucement vers les U.S.A.

Irina ne se rendit même pas compte que les roues avaient touché le sol de JF Kennedy Airport, tant l'atterrissage avait été doux.

La voix claire de l'hôtesse annonça :

« Il est 18 heures, heure locale, nous venons d'atterrir à New York. La Scandinavian vous souhaite un agréable séjour... »

A travers le hublot, Irina regarda les bâtiments de l'aérogare. Elle descendit du DC 8 et franchit le barrage de l'immigration dans une sorte de rêve. Une hôtesse de la Scandinavian s'approcha d'elle :

— Mademoiselle Malsen? Vous continuez sur Nassau, je crois. Nous avons reçu un télex de Copenhague. Tout est en ordre. Je vais vous aider à passer la douane.

Irina retint un soupir. Elle avait envie depuis si longtemps d'y venir à New York. Mais elle n'y resterait que quelques heures. Le temps d'acheter des vêtements et de prendre l'avion pour les Bahamas.

C'était la mission la plus importante qu'on lui ait jamais confiée. Elle avait rendez-vous à Nassau avec un homme qu'elle connaissait sous le nom de Vassili Sarkov. Il était à Cuba en ce moment, travaillant avec l'organisation castriste D.S.S. D'habitude, il se faisait passer pour chauffeur d'ambassade, mais c'était un des meilleurs spécialistes d'enlèvement du K.G.B.

Leur mission était assez délicate. Pour une fois, le K.G.B. mettait le paquet: elle, Vassili et une poignée de cubains de la D.S.S., en cas de coup dur.

Le soleil frappa le visage d'Irina à travers le hublot. Avec un soupir elle ferma les yeux. Elle se demandait sérieusement si, une fois aux Bahamas, elle ne se contenterait pas d'aller sur une plage et de marcher dans l'eau jusqu'à ce qu'elle n'ait plus pied.

Elle en avait tellement assez. A travers les vitres, elle chercha à apercevoir le DC 8 de la Scandinavian. Là où volait le DC 8, il faisait toujours bleu.

Irina pensa avec nostalgie qu'elle était comme les pays condamnés sous les nuages. Tout était sombre et triste dans sa vie.

Les Bahamas, ce n'était qu'une mission de plus. Il s'agissait de faire économiser au K.G.B. un million de dollars.

Jamais on n'avait estimé son corps aussi cher. C'était une consécration.

CHAPITRE III

Angelo Germa commanda un verre de lait à la serveuse noire squelettique. Un vrai luxe: à Nassau, le lait coûtait cinquante cents le litre. A peine plus cher que le whisky. La salle était déserte. En dépit de son nom plein de rêve la cafétéria des «Seven Seas»⁽⁴⁾ n'était qu'un des lieux les plus minables de Bay Street, l'artère principale qui traverse Nassau d'Est en Ouest.

Angelo était nerveux. Toutes les dix secondes, il se démanchait le cou pour apercevoir à travers la vitrine le coin de Rawson Square où il avait rendez-vous.

Pour tromper son anxiété, il alluma une cigarette et examina la rue. Les petites maisons de bois multicolores construites au début du siècle étaient pimpantes sous le soleil. Un policier en casquette rouge réglait la circulation au coin du square. La rue étant en sens unique, Jack Harvey ne pouvait venir que de la droite.

La serveuse lui apporta son lait et il y trempa ses lèvres sèches. Ses yeux tombèrent sur un papillon jaune collé sur la vitrine: un écusson de l'Île avec sa devise: «Contre tous les vices.» Ce qui arracha un ricanement silencieux au gosier sec d'Angelo. A part Sing-Sing, il n'y avait pas beaucoup d'endroits au monde où l'on comptait plus de fripouilles au mètre carré que Bay Street. Les naufrageurs qui avaient longtemps formé l'aristocratie de l'île de New Providence, capitale du tourisme de l'archipel des Bahamas étaient des enfants de chœur à côté.

D'ailleurs, l'immeuble en face des «Seven Seas» donnait une idée du vrai visage de l'île: sa façade était constellée de plaques commerciales de sociétés fantômes, allant de l'immobilier à l'assurance-vie, sinistres ex-voto à la mémoire des millions de dollars escroqués aux pigeons par les «Bay Street Boys.» Toutes ces sociétés avaient un point commun: elles étaient représentées par un homme, adipeux et malin comme un singe: Bert Minsky plus connu sous le nom de «Big Daddy».

Un des hommes de l'archipel qui aurait donné le plus cher pour mettre la main sur Angelo, ce lundi 3 juillet.

Bay Street comptait à peu près autant de banques que Las Vegas de machines à sous. Et les Bahamiens avaient beau appeler leurs nouveaux dollars émis en remplacement de la livre sterling *funny money* à cause de leurs couleurs violentes, on pouvait les échanger partout contre de beaux dollars bien verts, qui, eux étaient tout à fait sérieux.

Angelo eut une grimace de dépit en pensant à tout l'argent qui coulait dans la

rue. S'il ne trouvait pas au moins dix mille dollars très vite, il n'avait plus qu'à aller creuser sa tombe de ses propres mains pour éviter ce soin à ceux qui le recherchaient.

Et il avait besoin d'aller assez loin pour trouver la paix.

La Jamaïque, pas question. Il avait un petit milliard d'amende qui traînait là-bas pour une vieille affaire de contrebande. Difficile à payer, même à tempérament.

Haïti l'avait condamné à mort et Papa Duvalier avait la mémoire longue et la manie de fusiller pour un «oui» ou pour un «non».

Il ne se souvenait plus exactement de la raison pour laquelle il ne devait pas mettre les pieds en République Dominicaine, mais il était sûr que sa mémoire ne le trahissait pas.

Quant aux Etats-Unis, il n'en était même pas question. Il y totalisait environ quatre cent cinquante ans d'interdiction de séjour.

Il fallait donc aller beaucoup plus loin: les Iles Vierges. On y était moins pointilleux sur les passeports et avec un petit capital, il y avait moyen de monter un commerce, sinon honnête du moins florissant.

En attendant, il lui restait vingt-huit dollars en poche et Jack Harvey avait dix minutes de retard. Il avait débarqué de Freeport depuis deux jours, déjà. Deux jours pendant lesquels les autres n'avaient pas dû perdre leur temps. Une nouvelle fois, il se tordit le cou pour apercevoir le grouillement de Rawson Square.

Soudain, la camionnette apparut, juste en face du restaurant «El Toro», une glacière climatisée pour touristes. Une Chevrolet verte avec des roues jaunes. Jack Harvey était seul au volant.

Angelo jeta sur la table la pièce qu'il avait préparé et sortit, suivi par le regard indifférent de la serveuse. Jack Harvey l'aperçut et démarra. L'Italien traversa la rue, monta presque en marche et plongea à l'arrière, où il était protégé des regards par les parois de tôle.

— Vas-y, roule, fit-il. Prends à gauche dans Market Street et monte jusqu'à Government House...

Il s'accroupit derrière le siège d'Harvey. Il y avait un fouillis innommable à l'arrière, des tuyaux, une chaudière et des instruments bizarres. Jack Harvey avait une petite entreprise de plomberie. Sans jeu de mots. Ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'être un honorable correspondant très efficace de la C.I.A. et de faire travailler plusieurs dames de couleur et de peu de vertu, dans le quartier pauvre de Nassau, «Over the Hill», à l'est de la petite ville.

Ses grands yeux bleus candides et francs inspiraient une confiance immédiate. Ainsi que sa nette poignée de main de sportif.

Authentique pilote de la B.O.A.C., ses ennuis avaient commencé le jour où il avait «oublié» de rendre une broche de dix mille dollars oubliée dans son avion par une passagère. Juste à pic pour payer une dette de poker. Fataliste, il s'était adapté à ses nouvelles activités avec une remarquable souplesse d'esprit.

— Il faut qu'on se revoie ce soir, dit-il.

Angelo lui souffla dans l'oreille :

— Tu te fous de moi, ou quoi? Je t'ai dit que j'étais pressé. Et que c'est un tuyau extra pour tes Ricains.

Ils étaient immobilisés au feu rouge de George Street. Dans l'île, l'appartenance d'Harvey à la C.I.A. était un secret de polichinelle. Comme Cuba n'était pas loin, il grappillait pas mal de petits trucs, par des types comme Angelo.

— J'y peux rien, fit-il blasé. Ils m'ont promis qu'ils enverraient quelqu'un de Washington. Aujourd'hui.

Angelo lui mit la main sur l'épaule:

— Ecoute. Mon truc vaut dix mille dollars. Tu leur as dit?

Harvey en fit une embardée. Ses avatars ne lui avaient pas ôté le respect de l'argent.

— T'es dingue ou quoi? grommela-t-il.

La main se crispa sur son épaule et Angelo répéta, convaincu:

— C'est un truc énorme. *Enorme*. Mais si ça t'intéresse pas...

— Attends, fit Harvey, prudent. On verra ce soir. Avec ce gars.

— Tourne à gauche. C'est ça. Vas-y. Bon écoute. Je suis pressé. C'est sérieux. Ils sont capables de te refiler un zing si tu leur amènes ça. Mais faut pas discuter le prix. Alors je te donne jusqu'à ce soir. Je serai vers huit heures, au «Green Shutter Inn», tu sais le petit restaurant de Parliament Street. C'est peinard, il n'y a que des retraités le soir. Viens avec le pognon.

Sans laisser à Harvey le temps de répondre, il passa sur la banquette à côté de lui. Ils roulaient très lentement dans Shirley Street, parallèle à Bay Street, derrière un autobus à impériale.

— Dix mille dollars, répéta Angelo, la main sur la portière... J'te jure que ça vaut le coup. Arrête là.

Il descendit, rattrapa l'autobus qui démarrait et sauta dedans. Harvey, pensif, tourna à gauche. Il avait l'habitude des arnaqueurs. Angelo était une redoutable canaille, un de ces types qui traînent dans les Caraïbes, vivant de combines et de contrebande, tueurs à gages à l'occasion. La dernière fois qu'il avait entendu parler de lui, il était croupier à «El Casino», dans la Grande Bahamas.

Il imaginait le genre de tuyau que pouvait apporter un type pareil. Des complots fumeux pour reconquérir Cuba, surpris autour d'un tapis vert.

Pourtant, il devait y avoir quelque chose de sérieux cette fois. Parce qu'Angelo crevait de peur. Et c'était pourtant un dur. Il y avait donc quelque chose de vrai dans son baratin. L'Italien lui avait téléphoné quatre fois en un jour et demi, insistant pour le voir d'urgence, très mystérieux, refusant de dire où il se trouvait.

Bizarre, bizarre.

Il accéléra, car une fuite l'attendait depuis deux bonnes heures à l'hôtel Dolphin... Son contact, le second attaché du petit consulat U.S. lui avait

demandé d'aller chercher l'homme de Washington au Panam de 3 h. 10. Un certain Malko, dit S.A.S., dont il lui avait donné un signalement assez précis. De toute façon, jamais ses employeurs ne lui confieraient une somme pareille. Ce serait à eux de prendre leurs responsabilités.

Il dut stopper au feu rouge de Rawson Square pour laisser passer un flot de touristes, Polaroid en bandoulière, qui se ruaient sur le marché aux paniers d'osier comme si c'était une mine d'or. Au moins, pour eux, Nassau était une petite ville bien gaie et bien pittoresque. Où les magasins collaient sur leurs vitrines des étiquettes portant: «Fermé le dimanche. On se verra à la messe.»

Angelo descendit de l'autobus au croisement de Village Road. C'était un sentier qui s'enfonçait dans la colline, vers le bidonville tropical où il avait trouvé un refuge provisoire. Il se sentait le cœur presque joyeux. Harvey avait été accroché; il l'avait senti. C'était peut-être la fin de ses ennuis.

Il arriva à une vieille maison de bois décrépite, de style colonial, sans carreaux aux fenêtres. La porte était ouverte. A l'intérieur, il faisait une chaleur étouffante. Les lézards accrochés au plafond se laissaient tomber de temps en temps, morts de chaleur, les pattes raides.

Au fond, sur les ruines d'un fauteuil, un vieillard au visage ridé comme celui d'une tortue avec un cou de lézard, mastiquait une chique invisible. Angelo s'approcha à le toucher. Le vieux Noir le dégoûtait et il le soupçonnait de cacher un peu de lèpre sous ses haillons, mais il avait fichtrement besoin de lui.

— Alors? souffla-t-il.

Le vieux regarda le visage du Blanc, mince et anxieux et éructa languissamment dans un bruit de bouilloire:

— C'est d'accord. Vas-y maintenant.

Angelo n'avait pas lu *Le baiser au lépreux* et se contenta d'un vague geste de remerciement. Déjà le vieux était sorti de sa vue. Il attrapa sa petite mallette sous la table et sortit.

Pour éviter de prendre l'autobus où on rencontre des gens, il coupa à travers le bidonville pour rejoindre Collins Avenue bâtie sur l'emplacement du mur qui empêchait jadis les Noirs de pénétrer dans le quartier blanc de Nassau.

Dès qu'il fut sorti de l'ombre des grands arbres, le soleil tomba sur lui, féroce. En cinquante mètres son complet de toile grise fut trempé.

Il avait près de deux milles à parcourir. Mais chaque pas le rapprochait de la sécurité. Il longea une haie d'hibiscus dorés pour trouver un peu de fraîcheur, mais il n'en pouvait plus. Il stoppa au coin de Bernard Road, à une buvette tapissée de vieux magazines pornos cubains et portoricains pour boire un coca.

Au loin, vers Culberts Bay, il apercevait une mer couleur de cobalt. Plusieurs voitures passèrent et il s'appuya au comptoir, le dos à la route. Ce serait trop bête de se faire repérer maintenant. Puis, il paya et repartit, marchant sur le bas-côté gauche de Soldier Road. Une grosse mouche bleue tourna longtemps autour de sa tête avec un bourdonnement de Jet.

Il mit presque une heure à parvenir au croisement de Soldier Street et de Blue-bell Road. Là, il était loin de la zone élégante des touristes.

La sueur lui coulait dans les yeux et sa valise semblait peser une tonne. Moitié parce qu'il avait marché vite, moitié parce qu'il avait très peur. Les gens qu'il avait défiés étaient sans pitié. Il regarda autour de lui.

A sa gauche, le chemin bordé d'hibiscus montait en pente douce jusqu'au luxueux «Blue Hill Golf Club», le mieux fréquenté de Providence Island. Angelo aurait pu agoniser devant les grilles dorées, on ne lui aurait pas ouvert: il n'était pas membre du Club. Son voyage se terminait. De l'autre côté du carrefour, vers la mer, c'était le salut, à moins d'un quart de mille.

Soudain épuisé, appuyé à une cabane en ruine, il regarda le carrefour vide comme s'il s'agissait d'une étendue immense et dangereuse à traverser. Il avait tellement vécu dans le danger ces derniers jours qu'il ne s'habituaît plus à l'idée de la sécurité.

Pourtant, les quelques Noirs endormis qui attendaient l'autobus pour Adélaïde, le village noir, un peu plus loin sur la route de Coral Harbour, se souciaient bien peu de lui.

Deux interminables Cadillac noires, des taxis, passèrent à toutes vitesses, bourrées de touristes débarqués à Coral Harbour d'un quelconque paquebot de croisière. Les Caraïbes à forfait, en huit jours et six cent cinquante-quatre dollars.

Angelo se décida et avança à travers le carrefour. Ses yeux ne voyaient plus que la petite église blanche, construite en plein champ.

C'était le salut. Même la Mafia ne poursuivait pas ses victimes dans les lieux de culte. Et le Padre Torrio était italien comme lui. Il avait promis au messenger qu'il l'hébergerait sans poser de question, au nom de la charité chrétienne et de la solidarité sicilienne.

Le gravillon crissait sous ses semelles. Il se retourna mais le chemin était désert derrière lui.

Le cœur dans la gorge, il tourna le bouton de la porte. Celle-ci s'ouvrit avec un léger grincement. Angelo respira. Le Père Torrio l'attendait donc. Normalement la petite église était fermée toute la semaine pour éviter que les gamins des bidonvilles voisins viennent en voler les chaises et que les couples de rencontre n'en altèrent fâcheusement l'esprit saint par des ébats hors de propos.

Surpris par la fraîcheur et la pénombre, il demeura immobile au milieu de la nef minuscule. Cela faisait une trentaine d'années qu'il n'avait pas mis les pieds dans une église. Malgré lui, il était impressionné.

L'église était vide. Angelo inspecta rapidement les deux rangées de bancs où les Noirs d'Adélaïde hurlaient la messe chaque dimanche et le petit confessionnal bien ciré, à gauche.

Un peu désorienté, l'Italien posa sa valise, trempa sa main dans l'eau fraîche du bénitier, fit un signe de croix et s'agenouilla, surveillant la porte du coin de l'œil. Il avait ouvert sa veste et la crosse d'un Colt Cobra sortait de sa ceinture.

comme un gros chancre noir.

Rien ne se passa durant cinq minutes. Il ne savait plus que faire. Puis, il y eut des pas sur le gravier et la porte s'ouvrit.

Angelo se sentit envahi d'une joie immense en voyant le prêtre. Une bonne bouille ronde barrée d'une énorme moustache rousse, de bons gros yeux globuleux d'oiseau et une carrure de docker. Il s'avança la main tendue :

— Je... je suis en re... retard, excusez-moi. Vous êtes Angelo Genna?
Il bégayait un peu.

— C'est moi, fit Angelo. Vous êtes le Padre Torrio?

Le prêtre opina de la tête.

Angelo avait envie de danser et de chanter.

— Vous... vous êtes seul, demanda le prêtre.

Angelo sourit, rassuré.

— Oui, Padre. Personne ne m'a suivi. Je vous remercie fichtrement. C'est chic ce que vous faites là...

Le prêtre hocha la tête avec indulgence.

— Nous sommes là pour ça. Mais dites-moi comment êtes-vous arrivé à cette situation, euh, dangereuse? Vous comprenez, je ne voudrais pas être mêlé à quelque chose de trop il... illégal.

— Naturellement, fit Angelo chaudement.

— Tenez, fit le prêtre en désignant le confessionnal, mettons-nous là. Nous y serons bien pour causer. Il vaut mieux que l'on ne vous voie pas trop.

Angelo partit s'agenouiller, dans le minuscule confessionnal, suivi du prêtre.

— Détendez-vous, dit le Padre Torrio rassurant. Ici, nous sommes dans la maison de Dieu.

» Mon fils, je voudrais que votre séjour ici vous purifie un peu. Si je ne peux garantir votre enveloppe charnelle, que je sauve au moins votre âme.

Angelo était d'avis de sauver les deux. Mais il ne discuta pas.

Humblement, il mit son visage dans ses mains et s'agenouilla. Il se sentait merveilleusement en confiance. Le Père Torrio, dans le compartiment central, ouvrit le petit volet de bois, communia quant à la hauteur de leurs visages.

— Je vous écoute.

Angelo ne se le fit pas dire deux fois. Il raconta par le menu les événements qui l'avaient mené lui, chef-croupier estimé de toute la pègre de Freeport, à ce confessionnal.

Le prêtre l'écoutait sans mot dire.

— Ainsi, conclut-il, vous avez contacté cet homme qui, me dites-vous, travaille pour un service secret?

Angelo approuva vigoureusement.

— C'est cela mon Père. Vous savez, ce n'est pas dans mes habitudes de moucharder. Mais c'était injuste que l'on me retire la table de Black Jack.

— Je vois, je vois, coupa le Père. C'est une affaire entre vous et votre conscience. Je vais réciter une petite prière pour vous et nous irons au presbytère. Approchez-vous, pour réciter après moi.

Docilement, Angelo appuya son visage aux croisillons de bois. Il distinguait à peine le prêtre dans l'obscurité presque totale qui régnait dans le confessionnal.

D'abord, il n'entendit rien. Puis un claquement métallique coupa le silence de la cage de bois. Angelo était tellement loin des basses réalités matérielles qu'il mit bien un dixième de seconde à réaliser que c'était le chien d'un pistolet qu'on armait. Avec un hurlement, il se rejeta en arrière. Il leva la main pour protéger son visage et la première balle lui arracha le petit doigt avant de pénétrer dans son œil gauche.

La seconde balle lui brisa la mâchoire et le rejeta contre la cloison. Il n'entendit pas l'explosion assourdissante de la troisième qui lui brisa les dents de devant avant de lui pulvériser le cervelet. Le Père Torrio tira encore deux coups qui s'enfoncèrent dans le torse d'Angelo Genna. Les explosions du 38 résonnaient encore dans la petite église et une âcre odeur flottait dans le confessionnal.

Le Père Torrio sortit de son étroite niche et épousseta sa soutane. La joie qui illuminait ses bons gros yeux bleus n'était pas sans mélange. Avec cinq balles dans le corps, personne ne croirait au suicide. L'imbécile avait bougé trop tôt. Pourtant, le confessionnal; c'était une bonne idée. Pas de risque d'être dérangés et l'autre avait dit tout ce qu'il savait.

Rapidement, il commença à déboutonner sa soutane, faisant apparaître un complet clair, bien coupé, avec une chemise de soie jaune, rehaussée de boutons de manchette en topaze gros comme des œufs de pigeon. Il attira ensuite un banc à lui, pour s'asseoir face à la porte pendant qu'il rechargeait son pistolet: Au cas improbable où quelqu'un avait entendu les explosions, il valait mieux s'en occuper tout de suite.

Il méprisait les silencieux qui empêchent de bien viser et la nouvelle vague qui craignait le bruit.

Son arme rechargée, il l'empocha et se leva. Personne n'avait rien entendu. C'était mieux comme cela.

Il roula la soutane en boule et la jeta en guise de suaire sur le corps de l'Italien. Déjà, une large flaque de sang souillait le dallage clair, le long du confessionnal. Rapidement il fouilla le mort et empocha tous les papiers pour les trier plus tard.

Avant de sortir, il prit la clef à l'intérieur, la remit à l'extérieur, ferma la porte à clef et l'empocha. Puis il s'éloigna sur le sentier. Le père Torrio n'existait plus.

L'homme qui franchit tranquillement la porte de la petite église s'appelait Jim O'Brien. Et depuis qu'il avait servi une fois la messe de Father O'Bannion, curé du quartier de Chicago connu sous le nom de «Petit enfer du North side» c'était son premier contact avec la religion. A cette époque il avait faim et les hosties trempées dans le vin de messe lui avaient donné la force de faire son premier casse.

Sifflotant gaiement, Jim O'Brien alla reprendre sa voiture, garée à trois cents

mètres de là. Le Père Torrio, ficelé dans le presbytère avec du sparadrap et étourdi à coups de crosse ne se réveillerait pas avant un bon moment. Il ne saurait jamais à quel point il avait été près de mourir.

O'Brien était l'un des tueurs les plus dangereux du Syndicat bien que ses yeux bleus ne se départissent jamais d'une espèce de candeur glacée. Son bon sourire d'Irlandais ne s'effaçait même pas quand il truffait quelqu'un de plomb.

Il avait toujours trois revolvers sur lui, un dans la poche droite de son pantalon, un dans un holster sous l'épaule gauche et un dans la poche gauche de son veston. Il tirait aussi bien de la main gauche que de la droite.

Il tuait posément, sans haine et passion. C'était un des meilleurs «torpédos» du Syndicat et de la Mafia, et il fallait le retenir plusieurs semaines à l'avance.

Sa seule vraie passion, c'était les fleurs. C'est un peu à cause d'elles qu'il avait accepté ce contrat, en dehors de ses zones habituelles d'action. Aux Bahamas, on trouve quelques variétés très rares d'orchidées. Avant de s'embusquer dans l'église, il avait eu le temps d'aller visiter les jardins d'Adastra, au sud de la ville, réputés pour leurs variétés introuvables d'orchidées. Il s'était penché sur les fleurs, l'âme en paix. La morale usuelle n'avait aucun sens pour lui. Il divisait l'humanité en deux catégories : les «bons gars» et les «mauvais gars». Les mauvais, il les tuait. Il était naturellement doué pour le meurtre comme d'autres le sont pour le dessin ou le tennis. Son indifférence paisible à la souffrance, la sienne ou celle des autres, son agressivité naturelle et son incroyable adresse au pistolet, en faisait un des tueurs les plus dangereux qui soient.

Après être remonté dans sa Ford de location il exécuta un prudent demi-tour pour rattraper Blue Hill Road et partit sans se retourner.

Une demi-heure plus tard, il atteignait l'aéroport de Windsor Field. Il rendit sa voiture et pénétra dans le petit bâtiment de l'aéroport. Il avait déjà sa réservation sur le vol 869 de la Panam à destination de Miami. Il regarda sa montre. Encore dix minutes avant le premier appel. Il se fit enregistrer et pénétra en salle de départ pour acheter des cartes postales, et donner un coup de fil afin de rassurer le commanditaire du contrat «Angelo Genna.»

Il se mêla ensuite à un bruyant groupe de touristes américains venus comme lui passer la journée à Nassau pour y trouver un peu d'exotisme.

CHAPITRE IV

La mer des Caraïbes défilait sous les ailes du Boeing 727 de la Panam, immense lac d'émeraude, veiné de traînées bleues, d'arborescences violettes.

«Quelle féerie!» pensa Malko. Dans quelques minutes, ils allaient se poser à Providence Island, une des plus petites parmi les trois mille îles et îlots de l'archipel des Bahamas; la grande Bahamas où Bernon Mitchell avait disparu était beaucoup plus au nord, à cent milles. Mais la piste débutait à Nassau, capitale de Providence Island, envahie tous les jours par des meutes de touristes de Miami, une île plate presque sans végétation et sans animaux, balayée régulièrement par les tornades.

A côté de Malko, un type en chemise écossaise grommela:

— Ça doit être encore plein de sauvages, là-bas. On ne va pas pouvoir boire l'eau du robinet...

Pour beaucoup d'Américains, les frontières de la sauvagerie commençaient à la limite du Middle West.

Le Boeing glissa encore et quelques secondes plus tard ses roues touchèrent le sol de Windsor Field, au centre de l'île.

Malko connaissait pas mal de pays tropicaux. Mais Providence Island au mois de juillet, c'était assez exceptionnel... Le temps d'arriver aux bâtiments en bois de l'aérogare, il avait l'impression d'avoir perdu dix kilos. Il n'y avait pas un souffle d'air.

A l'intérieur, c'était encore pire. Trois files interminables d'arrivants étaient filtrées par des Noirs pointilleux et lents qui interrogeaient les passagers avec l'accent traînant des Caraïbes.

— A quel hôtel allez-vous, Monsieur? demanda-t-on à Malko.

Il n'en savait rien. Mais sur le mur, il y avait une affiche en couleur vantant l'Emerald Beach. Les couleurs étaient superbes.

— A l'Emerald Beach.

Le Noir nota scrupuleusement l'adresse sur une feuille et rendit à Malko son passeport.

Il hésitait dans le hall quand un grand Européen blond s'approcha de lui.

— Je suis Jack Harvey, annonça-t-il. Vous êtes...

— Oui, fit Malko.

Décidément ses yeux dorés ne passaient pas inaperçus. Il tiqua sur l'énorme gourmette en or au poignet droit et sur les grands yeux bleus innocents. Trop innocents. Comme le visage d'un boy scout. Un peu trop net.

Quant à la poignée de main, on avait l'impression de mettre les doigts dans

un étai.

Jack Harvey était vêtu d'une chemisette à manches courtes et d'un pantalon sans forme. A côté de l'impeccable costume d'alpaga de Malko, il faisait plutôt minable.

En trois minutes, il eut récupéré la valise de S.A.S. Les bâtiments étaient sales et mal entretenus en dépit de la profusion d'affiches multicolores vantant les charmes de l'île.

Malko suivit Jack Harvey à travers la foule bigarrée des porteurs noirs et des touristes affolés. Et il éprouva immédiatement le premier choc de son voyage: Jack Harvey était en train d'enfourner sa valise à l'arrière d'une camionnette Chevrolet sans âge, repeinte en vert criard et portant en lettres énormes sur le côté: «Jack Harvey, plomberie-sanitaire.»

William Clark avait oublié de lui dire ça: barbouze, maquereau et plombier-zingueur, c'était beaucoup pour un seul homme. Parfait comme couverture... On voyait bien que les Caraïbes étaient une zone secondaire pour la C.I.A. Malko hésita sur le trottoir, mais débarquer en plombier à l'Emerald Beach, c'était vraiment trop. Ses ancêtres se retourneraient dans leur tombe. Tant pis s'il vexait Harvey.

— Je réfléchis qu'il vaudrait mieux qu'on ne nous voie pas trop ensemble, dit-il en se rapprochant de la camionnette. Peut-être vaut-il mieux que je loue une voiture. Nous nous retrouverons en ville.

Jack Harvey haussa les épaules avec philosophie, ressortit la valise et la tendit à Malko, un peu goguenard.

— A propos, fit-il, j'espère qu'on vous a donné un peu d'oseille... Je suis fauché en ce moment...

Au diable l'avarice. Malko tira deux billets de vingt dollars et les lui tendit. L'autre les empocha si vite qu'il ne vit même pas dans quelle poche il les avait mis.

— O.K. fit Harvey. Nous avons rendez-vous au «Green Shutter Inn». Vous trouverez facilement C'est un petit restaurant dans Parliament Street. A huit heures. Salut.

Il remonta dans la camionnette, un nuage de fumée noire jaillit de l'échappement et il s'éloigna. Malko regarda sa montre: quatre heures.

Malko se dirigea vers le stand d'Hertz. Depuis San Francisco, il ne retrouvait jamais sans un petit pincement au cœur, les filles habillées en noir et jaune⁽⁵⁾. Hélas, ici, elles étaient remplacées par un grand métis un peu trop poli.

— Je n'ai plus que des Triumph décapotables, annonça-t-il, quinze dollars par jour.

Le prix d'une Cadillac air conditionné à New York. L'exotisme se paie. Malko signa les papiers et se laissa conduire jusqu'au véhicule.

Il eut le second choc de la journée.

Effectivement, c'était une Triumph. Ou plutôt les débris d'une Triumph, bleu marine décapotable, sale et cabossée.

Malko avait soulevé le couvercle du coffre retenu par un gros élastique.

— Et la roue de secours? demanda-t-il.

Le métis hocha la tête, accablé.

— Nous n'en mettons plus. On les volait toutes. Si vous crevez, vous téléphonez, on vient vous dépanner.

C'est en roulant sur la petite route goudronnée qui faisait le tour de l'île, bordée de frangipaniers et de géraniums géants, que Malko réalisa que les seuls téléphones se trouvaient en ville. D'ailleurs, la roue, ce n'était rien. Sa portière s'ouvrait toute seule environ toutes les cinq minutes.

A l'embranchement de Windsor Road et d'Interfield Road, il évita un énorme autobus rouge d'une dizaine de centimètres. L'atavisme de Malko l'empêcha de jurer. Mais il découvrit alors le sticker collé au pare-brise: «keep left».

On roulait à gauche comme en Angleterre.

A chaque courbe, il y avait la carcasse rouillée d'une voiture dans le fossé. Seules, les mauvaises langues soutenaient que l'obligation de rouler à gauche était maintenue par les marchands de voitures de l'île.

Le hall de l'Emerald Beach était rose comme une bonbonnière. L'hôtel était envahi par une convention des «Filles de la Révolution», organisme féministe américain, redoutable par les ukases moraux qu'il édictait sur tous les sujets. Quelques-unes des vieilles filles en faction dans le hall dévisagèrent Malko d'un air sévère. Avec son physique, il ne pouvait être qu'un suppôt du vice. L'hôtel était à cinq milles de Nassau, en plein sur la plage. Pour quatre-vingt dollars par jour, Malko obtint une chambre sur la mer au second étage. Le portier lui jura qu'on pouvait se baigner tranquillement, seuls les tout petits requins osant s'approcher du rivage.

A part cela, l'eau chaude était coupée jusqu'à nouvel ordre, et, en raison des élections, on pouvait s'attendre à de brusques pannes de courant. Avec sa clef, on lui remit une chandelle.

La chambre était spartiate avec des meubles en bois peint et la salle de bains suintait comme une grotte. Malgré l'air conditionné, l'atmosphère était presque irrespirable.

— On pourrait bien avoir un cyclone, remarqua le bagagiste de son accent chantant.

Tout le long de la route, serpentant le long de la côte; Malko avait remarqué des poteaux téléphoniques abattus, souvenirs des cyclones précédents. Ça promettait! Il pensa aux milliers de gens qui rêvaient des Caraïbes.

Tristes tropiques...

Avec amour, il disposa la grande photo panoramique de son château sur le bureau de bambou peint en vert, et s'accouda au balcon: la plage était encore pleine de monde. Il repéra avec plaisir plusieurs bikinis de couleurs vives très bien remplis. Du coup, il enfila son propre maillot et descendit par l'ascenseur réservé aux baigneurs. Toujours la pudeur anglo-saxonne. Cette mission ne faisait pas sérieux. A force de combiner des coups louches, les gens de la C.I.A. voyaient du mal partout. Le pauvre mathématicien avait dû tout bonnement se noyer. Quant à Harvey, il tentait une petite escroquerie au

détriment de la C.I.A. Il imaginait mal des espions russes embusqués derrière les cocotiers.

Quelques minutes plus tard, il enfonçait ses pieds avec délice dans le sable blanc. L'eau était presque bouillante. A Nassau, quand elle descendait à 25°, les indigènes mouraient de congestion pulmonaire, comme des mouches.

Dédaignant les matelas, Malko s'étendit sur le sable. Il découvrit presque aussitôt que, si l'île comptait peu d'animaux, elle était riche en insectes. Attaqué de toutes parts par les *sandflies*, les mouches de sable, il battit en retraite, se grattant furieusement. Son corps était couvert de petites boules rouges. Dégoûté, il rentra prendre une douche.

Il était dix heures moins le quart. Malko et Jack Harvey étaient les deux derniers clients du «Green Shutter Inn». Dans dix minutes, on allait les plier sur les tables, avec les chaises. Le patron du restaurant était un retraité anglais, ponctuel comme un coucou: si à dix heures, les clients n'avaient pas terminé, ils finissaient sur le trottoir.

- Il ne viendra plus, remarqua Malko. Harvey se tortilla, nerveux.
- Je ne comprends pas. Je suis sûr que ce n'était pas du bidon.
- Vous savez où le trouver? Harvey jouait avec sa gourmette.
- Oui, je pense. Allons-y.

La Chevrolet était garée dans la rue en pente. Comme il faisait nuit, Malko accepta d'y monter. C'était plus simple que d'utiliser deux voitures. Et la Triumph était encore plus pourrie.

Après son bain, Malko avait été se promener un peu, pour prendre l'ambiance du pays. Nassau était une étrange petite ville de poupée, très province anglaise, avec des maisons de bois, une demi-douzaine de rues et une multitude d'hôtels. Par-ci, par-là, on apercevait derrière une grille un somptueux gazon vert entourant une grande maison coloniale.

Et les golfs. Il y en avait partout sur la route venant de l'aéroport. Tous plus soignés les uns que les autres. Apparemment, la mer était un luxe inutile. D'ailleurs, en dehors de l'Emerald Beach, il n'y avait pratiquement pas de plages.

Malko était sorti de Nassau par l'est. La ville européenne, minuscule, se terminait très vite, ou plutôt se transformait en une sorte de bidonville tropical surnommé *Over the Hill* en raison de la colline qu'il recouvrait. Tout le reste de l'île était ainsi parsemé de pauvres maisons et de luxueux cottages, isolés dans une végétation maigrichonne.

De toute façon, les touristes ne voyaient que Rawson Square, au centre de la ville, une gentille place vieillotte où des indigènes vendaient des monceaux de paniers et de chapeaux en paille multicolore.

Les gens sérieux allaient directement dans les banques discrètes : à peu près une par habitant. Il n'y a pas d'impôts aux Bahamas. Aucun impôt. Malko commençait à comprendre pourquoi la pègre s'était ruée sur l'île. Mais là où ils allaient, il n'y avait pas de banque. Ils partirent par Shirley Street, petite ruelle étroite, vers «Over the Hill». A un croisement, Harvey eut un

conciliabule mystérieux avec une Noire en mini-jupe qui lui expliqua quelque chose avec de grands gestes.

Malko préféra ignorer quel lien il y avait entre eux.

Ils serpentèrent dans les rues de plus en plus étroites pour aboutir, dans un sentier de terre. Les élégantes maisons de bois de Bay Street avaient fait place à des cabanes éclairées au pétrole. Harvey arrêta la voiture.

— C'est là.

En dépit de l'heure tardive, de grosses femmes noires les regardaient avec curiosité du haut des balcons en bois de maisons coloniales décrépites.

Harvey frappa à la porte d'une maison à l'écart. Quand elle s'ouvrit, Malko eut peur de voir la baraque s'effondrer. Il s'avança à son tour sur la véranda vermoulue. Une petite Noire d'une dizaine d'années avec de gros yeux marron les regardaient sans mot dire, dans l'entrebâillement. Harvey retrouva son sourire honnête:

— Angelo Genna est là?

Elle le regarda comme s'il descendait d'une soucoupe volante puis cria à l'intérieur: «Pépé, il y a un monsieur très laid qui vient te voir.» Harvey poussa la porte pour entrer.

La pièce était éclairée par une lampe à pétrole. Sur la table, il y avait un pélican empaillé et mangé aux mites. Et dans le fond, un vieux à tête de lézard.

Il ne cilla pas quand Harvey s'approcha de lui et répéta sa question.

— Il est parti, chuchota-t-il.

— Où?

— Je ne sais pas.

Il referma les yeux, ressemblant de plus en plus à un lézard fatigué. Jack Harvey fit craquer les articulations de ses doigts énormes. Il mourait d'envie de secouer un tout petit peu le vieux. Mais il se souvint à temps qu'il était un gentleman.

Aussi tira-t-il un dollar bahamien de sa poche pour le promener sous le nez du vieux. Dans ce coin où les gens vous tuaient pour un paquet de cigarettes, cela fit l'effet d'un révoltant.

— Je crois qu'il est chez le curé, fit-il. Le Père Torrio. A Adélaïde.

Malko regarda Harvey.

— Je connais, fit celui-ci.

— Quand est-il parti?

— Il y a trois ou quatre heures.

— Bon, ça va.

Harvey tourna les talons, laissant le billet sur la table. Dès qu'ils furent dehors, la gosse l'apporta au vieux qui l'enfouit dans ses hardes.

— Je n'aime pas ça, remarqua Harvey.

Malko ne voyait encore rien d'inquiétant dans tout cela.

Ils continuèrent à travers le bidonville tropical. On se serait cru à cent milles de Nassau et pourtant, à travers les arbres, on apercevait le pont en

construction de Paradise Island, îlot en face de Nassau, réservé aux milliardaires.

A l'arrière de la Chevrolet, l'attirail d'Harvey faisait un boucan effroyable. Plusieurs fois, ils ratèrent d'un cheveu des Noirs marchant le long de la route. Ils dévalaient la colline comme des fous. Harvey conduisait en silence, un pli sur son beau front. Il freina un peu pour s'engager dans Johnson Road.

Dix minutes plus tard, la camionnette stoppait au bout d'un sentier à l'écart de la route, presque en pleins champs. Malko descendit le premier et distingua dans l'obscurité une construction blanche. Ils étaient assez loin d'Over the Hill et à un mille, sur leur gauche, on distinguait les lumières d'Adélaïde, le village noir sur la route de Coral Harbour.

L'air embaumait et des myriades d'insectes créaient un fond sonore presque fantasmagorique.

— C'est l'église du Père Torrio, dit Harvey.

Il s'approcha de la porte et tenta de l'ouvrir. Fermée à clef.

Il colla son oreille au panneau de bois, puis fit rapidement le tour du bâtiment. Il n'y avait aucune ouverture.

— Allons au presbytère, conseilla-t-il. L'église est toujours fermée. C'est plein de voyous dans le coin.

Le presbytère était un petit bâtiment blanc, assez misérable, éteint lui aussi.

Jack Harvey frappa à la porte.

Pas de réponse.

Il essaya d'ouvrir.

Fermé à clef.

Les deux hommes se regardèrent. Malko commençait à éprouver une sensation bizarre. Comme s'ils n'étaient pas seuls. Brusquement, la nuit tropicale n'était plus aussi rassurante.

Sans mot dire, Jack Harvey retourna à l'église, Malko sur ses talons.

Il regarda autour de lui, puis appuya sa robuste épaule contre la porte et poussa.

La porte s'ouvrit brutalement, la serrure craqua sinistrement. Les deux hommes pénétrèrent dans la nef et s'arrêtèrent immédiatement dans le noir. Malko entendit le chien du Colt se relever.

L'odeur.

Ou on avait oublié un cercueil, ou il y avait un cadavre. La senteur douceâtre de la mort se mariait parfaitement avec l'encens.

Jack Harvey ressortit après avoir écouté un instant et reparut avec une torche électrique. Le rayon éclaira l'église vide, le petit autel et le confessionnal. Les deux jambes qui en sortaient évitaient de se poser des questions.

Malko souleva le rideau. Le corps était recroquevillé grotesquement, en partie dissimulé par la soutane jetée sur lui. Bien qu'il ait été défiguré, Harvey le reconnut parfaitement.

— C'est le type avec qui nous avons rendez- vous, murmura-t-il. On l'a bien arrangé... Angelo.

Avec l'assurance d'une vieille bigote, il inspecta l'autel sans rien trouver. Puis il revint au corps et le fouilla. Rien, à part quelques pièces de monnaie. Malko commençait à se trouver sacrament concerné. On ne tue pas quelqu'un dans une église sans un motif valable.

— C'est quand même pas Torrio qui a fait le coup, dit Harvey.

Ils venaient d'avoir la même idée.

Une minute plus tard, la robuste épaupe d'Harvey enfonçait la porte du presbytère.

Cette fois, ils n'eurent pas à chercher loin. Le corps d'un homme en chemise et en caleçon était étalé face contre terre. Les mains étaient ligotées derrière le dos avec du fil électrique ainsi que les chevilles. Du sang avait coulé d'une vilaine blessure à la tête, formant une petite flaque sur le carrelage où des mouches s'étaient engluées.

Malko s'accroupit et retourna doucement le corps. Une large bande de sparadrap gris barrait la bouche. L'homme avait les yeux fermés et les narines pincées.

— C'est Torrio, murmura Harvey.

— Il vit encore, dit Malko.

Il avait collé son oreille contre la poitrine du prêtre.

— On va téléphoner à la police, fit Harvey. Pas question de le leur amener. Trop de complications.

A regret, Malko se rallia à son idée.

Il aurait préféré emmener le prêtre à l'hôpital le plus proche.

Dès qu'ils furent dans la camionnette, Jack Harvey dit:

— Ce n'est pas un type de l'île qui a fait ça. Je les connais tous. Ils n'en sont pas capables.

— Qui, alors?

— Un type qui est venu juste pour descendre Angelo. Sur contrat Il est loin. Ça a dû se passer cet après-midi. Comme on ne voit Torrio que le dimanche personne ne s'est inquiété.

Il stoppa au carrefour de Soldier Road et de Ferguson Boulevard. Il y avait une cabine téléphonique.

De retour dans la camionnette, il annonça:

— On va venir le chercher. Ça va faire un drôle de ramdam dans l'île. Torrio est un gars bien vu de tout le monde. Ils ont commencé à me poser des tas de questions.

— Qui a pu abattre Angelo? demanda Malko. Ils abordaient les lacets pour rejoindre Nassau.

Jack Harvey fit tinter sa gourmette et dit sombrement:

— On a peut-être une petite chance de le savoir. Dans la cabane où on a été, Angelo habitait avec un autre gars, Dirty Dick, un musicien. C'est lui qui lui a trouvé sa planque. On va aller le voir. Avant qu'il passe à confesse, lui aussi.

Le «Yellow Bird» était une boîte pour touristes qui se donnait un mal fou

pour ressembler à un berceau de folklore bahamien. Décoré en tanière de corsaires, le bar était tapissé de gros bambous et de vraies feuilles de palmiers recouvraient une partie des murs, entrecoupés de masques de bois peint. Sur chaque table, il y avait une bougie. Un orchestre de cinq musiciens jouait avec un entrain factice, d'approximatives « merengues ». La boîte était aux trois quarts pleine. Assis au bar, Malko et Harvey attaquaient leur cinquième daïquiri, boisson qui se boit comme de l'eau mais qui ferait des trous dans de la tôle. Ils attendaient le *break* des musiciens pour parler à Dirty Dick.

C'était un Noir avec une houppe de cheveux calamistrés, énorme, un nez épaté, d'étincelantes dents blanches séparées au milieu, et d'une carrure impressionnante. Plusieurs fois, il avait regardé furtivement dans la direction des deux hommes, tout en frappant des paumes sur deux vieux bidons de pétrole. Mais dès qu'il se sentait observé, il regardait au plafond.

— A quelle heure aura-t-il fini? demanda Malko.

Il s'ennuyait. Cette affaire ne semblait avoir aucun rapport avec sa présence à Nassau. Tout juste un règlement de comptes entre personnages louches.

— Il y a un show à minuit et demi, expliqua Harvey. Nous allons le coincer là.

A minuit vingt ils quittèrent leurs tabourets et se glissèrent dans une petite salle qui servait de vestiaire aux musiciens. Ils entendirent l'orchestre terminer sur un roulement de tam-tam. Quelques instants plus tard, le pianiste entra, leur jeta un vague coup d'œil et s'assit sur une chaise. Deux autres arrivèrent, puis le chanteur, un Noir élégant en chemise rose couvert de gourmettes; Harvey s'approcha de lui:

— Où est Dick?

Du pouce, le Noir désigna l'autre côté.

— Dehors. Il prend l'air.

Ils traversèrent la boîte comme des fusées. Dehors, il n'y avait personne. Harvey regarda autour de lui:

— Il ne peut pas être loin, ils reprennent dans un quart d'heure.

La tache sombre du parking s'étalait devant eux. Harvey prit Malko par le bras et lui désigna une ombre entre les voitures.

— Le voilà.

Ils arrivèrent silencieusement derrière l'homme qui fumait une cigarette, appuyé à une voiture. En voyant Malko, il voulut fuir. Il se heurta au Colt d'Harvey. En dépit de sa carrure athlétique, il resta là les bras ballants et fit d'une voix plaintive:

— Je vous connais pas, Monsieur, j'ai rien fait.

— Non, mais Angelo, tu le connaissais, fit Harvey, méchant.

Le Noir secoua la tête.

— Non, Messieurs, je connais pas, moi.

Harvey s'énerva un peu et enfonça le canon du pistolet dans la ceinture:

— Tu sais ce qu'on lui a fait à Angelo? Il est mort. Liquidé, bousillé. Avec assez de plomb de corps pour couler un cuirassé.

La mâchoire inférieure de Dick s'affaissa :

— C'est pas vrai. Moi, je connais pas cet homme, Monsieur...

Soudain, le musicien chercha à se dégager. Brutalement, Harvey lui assena une manchette à la gorge. L'autre ouvrit une bouche comme un four rose et vacilla. Vif comme l'éclair, Harvey le chargea sur son épaule.

La camionnette était à dix mètres. Harvey ouvrit la porte double arrière d'une seule main, jeta le corps inerte, puis referma. Avec Malko ils firent le tour et montèrent à l'avant.

Harvey farfouilla dans son énorme sac à outils et en ressortit d'abord une paire de menottes avec lesquelles il attacha les poignets de Dick derrière son dos, et une lampe à souder, modèle professionnel.

— Ce con-là nous cache quelque chose, grommela-t-il.

C'était l'évidence même.

Son genou en travers de la gorge du musicien, il sortit de sa poche un zippo qui fit une flamme d'un demi-mètre. Avec une précision d'artisan consciencieux, il régla l'arrivée de pétrole et approcha la flamme de l'embout de la lampe.

Il y eut un plouf sourd et une longue flamme bleue jaillit de la lampe à souder. Soigneusement, Harvey en régla la longueur.

— Si c'est trop long, ça ne chauffe pas assez, expliqua-t-il doctement.

Mal à l'aise, Malko le regardait faire. C'était plutôt malsain les Bahamas. Bernon était peut-être mort noyé mais le cadavre dans l'église n'était certes pas mort naturellement.

Réveillé, le Noir roulait des yeux énormes et terrorisés. Etrangement passif, à cheval sur sa poitrine, Harvey braqua la lampe à souder sur son visage et annonça :

— Tu continues à te foutre de ma gueule et je te grille comme un poulet. Vu?

Déjà la sueur dégoulinait sur le visage de Dirty Dick. Il essaya de parler sans y parvenir et laissa échapper un vague gémissement.

Harvey approcha la flamme:

— Qui a tué Angelo?

Dick secoua la tête sans répondre. Harvey n'avait plus du tout l'air angélique. Il approcha lentement la flamme du visage de Dick.

Le hurlement fit trembler le châssis de la camionnette. La belle moustache noire était devenue rousse et la lèvre inférieure éclatait de cloques blanches. Désespérément, le prisonnier se tortillait sous l'étreinte d'Harvey, impuissant, les bras immobilisés derrière le dos.

— Maintenant, je te crame l'œil droit, avertit celui-ci, Ou tu dis ce que tu sais.

— Ils vont me tuer, gémit Dick.

— Moi aussi. Et tout de suite.

La lampe se rapprocha. Dick fit précipitamment.

— Ce sont des gens de Lucayan. Je ne les connais pas, je vous jure.

— De Lucayan?

Malko avait dressé l'oreille. Harvey insista :

— Comment le sais-tu?

Le Noir lâcha d'une voix hachée :

— Il y en a un que je connais: Tony. J'ai travaillé comme musicien à Lucayan. C'est un homme de «Big Daddy». Très méchant. Il est venu pour chercher Angelo. Il m'a dit qu'il s'était mal conduit avec M. Minsky. Qu'il allait recevoir une correction. De lui dire que le Père Torrio acceptait de le cacher.

Harvey regarda Malko :

— C'est la Mafia. Ils ont fait venir un type de Miami.

Malko posa une seule question :

— Angelo vous a dit pourquoi il avait fui?

Le Noir secoua la tête, un peu rassuré par l'éloignement de la flamme :

— Non, Monsieur. Il m'a promis cent dollars si je le cachais. Il m'a dit qu'il allait gagner dix mille dollars avec un tuyau sensationnel. Je sais rien d'autre, moi, Monsieur.

Cette fois, il disait la vérité. Malko fit signe à Harvey de le relâcher. Il n'en revenait pas. Ainsi, l'hypothèse de William Clark semblait se confirmer. Il y avait un lien entre la disparition de Bernon Mitchell et le meurtre d'Angelo. L'Italien savait quelque chose d'important.

Harvey éteignit la lampe. Avec un peu de regret, sembla-t-il à Malko. Assis sur son séant, Dirty Dick pleurnichait en tamponnant sa lèvre meurtrie.

— Fous le camp, dit Harvey brutalement. Et si tu tiens à sauver ta peau, ne dis jamais que tu nous as vus.

Ils n'eurent que le temps d'apercevoir le gros postérieur du musicien filant par l'arrière de la camionnette. Il partit en courant à travers le parking. Jack Harvey rangeait ses outils.

— La police de l'île ne va pas intervenir pour un meurtre aussi brutal? demanda Malko.

Harvey le regarda, sincèrement étonné.

— La police? Mais c'est Big Daddy qui la fait. Lui et ses copains sont intouchables. Si, en ce moment, ils disaient à un flic qu'il fait jour, ils vous colleraient un P.V. pour rouler en phares en plein jour.

Ils sortirent lentement du parking. Le portier, qui, sembla-t-il, n'avait pas été dérangé par les cris de Dirty Dick, s'approcha et dit une phrase à voix basse à Harvey qui éclata de rire.

— Il me propose de la Marijuana. A trente dollars l'once. C'est le prix ici.

En s'éloignant, Malko remarqua que l'orchestre jouait sur un rythme boiteux. Dirty Dick n'avait pas digéré ses émotions.

CHAPITRE V

Sam Randall entra sans frapper dans le bureau de Bert Minsky, ce qui en d'autres temps eût été une grave entorse au protocole et eût pu se terminer par une volée de plomb. Mais le sourire de Sam était porteur de bonnes nouvelles.

— Ça y est!

Bert Minsky leva les yeux protégés par d'épaisses lunettes enveloppantes, à l'Onassis, qui lui donnaient l'air d'un insecte.

— Quand?

Sa voix était basse et calme. Un peu éraillée. Il commença à se frotter les mains machinalement. Grand patron d'El Casino, représentant de la Mafia aux Bahamas, il était tout puissant à Freeport.

Freeport était depuis longtemps une ville hors-taxe, paradis des touristes. Après deux ans de manœuvres compliquées la Mafia et le Syndicat, en arrosant copieusement les autorités de l'île avaient pu créer un complexe de jeux qui commençait à faire concurrence à Las Vegas et était en passe de remplacer La Havane, définitivement socialiste.

Rien n'y manquait: tous les jeux de la création dans les immenses salles de El Casino, un somptueux hôtel, le Lucayan, des piscines et des call-girls comme s'il en pleuvait. Avec, en prime, la mer et le soleil.

Un pont aérien avec Miami et New York amenait gratuitement les gros joueurs à qui on offrait une fille le premier jour, plus un réfrigérateur bourré de Moët et Chandon et de J and B et de caviar.

Bert Minsky savait vivre.

D'une main de fer, il menait le complexe de Freeport, pour le compte de la Mafia, tout en versant d'énormes redevances aux Bay Street Boys qui avaient permis l'ouverture du Casino. Officiellement, le jeu était interdit sur tout le territoire des Bahamas et la police traquait impitoyablement les petits tripots clandestins.

— Il y a une heure. O'Brien a téléphoné de Nassau. Il repartait pour Miami.

— Il avait parlé?

— Non. Il a tout raconté à O'Brien. Ce connard voulait dix «grands» pour s'allonger. Ils n'ont pas osé.

— Bert Minsky se détendit imperceptiblement. Il venait de surmonter le premier obstacle. Imprévu. Dans un de ses gestes coutumiers, il lissa une de ses grandes oreilles et fit:

— Qu'est-ce qu'il lui a pris à cet imbécile d'Angelo?

— Sam baissa la tête.

— C'est ma faute. Je l'avais retiré de la grande table de black jack. J'avais l'impression qu'il avait monté un turbin avec un gars qui gagnait un peu trop souvent. Angelo l'a mal pris.

Minsky hocha la tête avec la sollicitude d'un vieux chef du personnel remettant la médaille d'or à un honnête travailleur.

— Dommage, c'était un bon croupier.

Bien bonne chose quand même qu'Angelo soit mort.

Il congédia Sam.

— Ça va. Ne recommence pas tes conneries.

La mer émeraude semblait cerner le bureau. Bert rêva d'une grande maison blanche avec une pelouse verte merveilleusement entretenue, dans West Bay Street, le quartier des huiles, à Nassau. Il avait beau gagner beaucoup d'argent sans payer un sou d'impôt, il rêvait depuis son premier meurtre du gros coup qui lui permettrait de se retirer.

Maintenant, ce n'était plus un rêve lointain. Pour la première fois depuis des années, il allait courir un risque sérieux. Son long nez se plissa. Il ouvrit le tiroir central de son bureau et contempla un parabellum noir légèrement poussiéreux. Il était temps de faire le ménage.

Il referma le tiroir sans avoir pris l'arme. Puis son visage s'éclaira: cette affaire avait commencé par un tel coup de chance qu'elle ne pouvait que bien se terminer. A peu près comme s'il avait découvert que sa piscine était un lac de pétrole.

Pour chasser ses pensées moroses, il s'accouda voluptueusement dans son fauteuil directorial de cuir noir. Il jouait avec un des accoudoirs qui s'ouvrait pour découvrir un bar minuscule, avec des mini-flacons de whisky et des timbales d'argent.

Le dernier tiroir de gauche du bureau contenait aussi un bar. C'était celui dont se servait le plus souvent Minsky car il était à portée de sa main. Les quatre bouteilles étaient toutes remplies du même mélange de rhum blanc et de coca-cola la seule boisson que supportait Big Daddy.

Pour les invités, il y avait aussi un bar, dissimulé dans un panneau du mur qui se rabattait à l'horizontale. Après avoir beaucoup hésité, Minsky en avait fait tapisser l'intérieur avec la même moquette que le sol. A damiers noirs et jaunes et montant à peine jusqu'aux chevilles. Un rat aurait pu s'y cacher. Mais, même les rats qui n'avaient rien à faire, ne venaient pas traîner dans le bureau de Bert Minsky.

C'était trop mal fréquenté.

Bert Minsky était un des derniers survivants de la grande époque du gangstérisme américain d'avant la guerre. Il avait débuté comme première gâchette chez Big Bill Thomson, célèbre par sa Cadillac blindée de quatre tonnes, après avoir fait mourir sa mère de chagrin: elle avait rêvé qu'il fût rabbin.

De cette époque agitée, il avait gardé un morceau de balle de 11,45 dans la

colonne vertébrale et la certitude souveraine qu'aucun problème ne résistait à une judicieuse dose de plomb. Il avait ainsi expédié avec une effroyable profusion de balles blindées la plupart de ceux qui ne pensaient pas comme lui. Ce qui lui avait donné une forte mauvaise réputation. Arrêté une cinquantaine de fois, il avait quitté les U.S.A. pour éviter une extinction de voix à force de répéter: «Je refuse de répondre à cette question» devant les différents jurys qui tentaient de le convaincre de meurtres, d'extorsions de fonds ou autres babioles.

Ses associés le craignaient à cause de sa brutalité mais comme il n'avait pas son pareil pour tremper dans de l'acide la main droite des joueurs mauvais payeurs, le Syndicat des Bay Street Boys le tenait en grande considération. Et il faut bien dire qu'il n'avait peur de rien, Bert Minsky.

Même pas de la C.I.A. ou du K.G.B.

Quand les trois associés de ce Casino avaient émis de timides réserves sur l'opération qu'il projetait, ses petits yeux noirs s'étaient injectés de sang et il avait hurlé:

— Un million de dollars! Vous m'entendez! Et pas un cent à donner aux boys. C'est à nous.

Sam, le plus vieil associé, avait prudemment fait observer:

— Il y a un risque, Bert. S'il y a un scandale, les «Boys» nous lâcheront...

— Il n'y aura pas de scandale.

Le doigt tendu comme un pistolet, il marcha vers les trois hommes, sa grande bouche lippue plissée dans une grimace de mépris.

— Et si un type vient farfouiller ici, je m'en occuperai moi-même.

Ils s'étaient éclipsés du bureau sans insister, mais pas tranquilles.

Seul, Minsky avait marmonné deux ou trois fois:

— Un million de dollars!

Depuis il jouait avec cette idée comme un enfant avec un sucre d'orge. Le chiffre tournait dans sa tête comme une délicieuse musique. Il était absolument arbitraire, ayant fixé par Minsky tout seul, mais l'Américain avait assez d'expérience pour savoir que ce n'était pas un rêve.

Mais aussi qu'il risquait de se retrouver avec un cercueil en or massif.

CHAPITRE VI

On voit rarement un iguane pénétrer dans un Casino sur ses pattes de devant.

Aussi, Ben Hecht cligna-t-il des yeux plusieurs fois et se jura solennellement d'abandonner la marijuana. Mais quand il rouvrit les yeux, l'iguane ne s'était pas évanoui. Il était même devant lui et lui parlait.

— Monsieur Bert Minsky?

Ben Hecht, plus large que haut, videur dans divers casinos des Caraïbes, depuis pas mal de temps avait vu beaucoup de choses, mais jamais une fille habillée comme ça.

Elle portait un collant vert bariolé, assorti d'une mini-tunique coupée dans le même tissu et d'un foulard retenant de longs cheveux blonds. La vision des longues jambes réconcilia brusquement Ben avec le règne des sauriens.

Le bout de son nez épaté frémit et ses petits yeux enfoncés s'allumèrent.

— Vous voulez voir M. Minsky? répéta-t-il.

— Oui, fit la voix mélodieuse. Je m'appelle Irina Malsen.

— Je vais voir, fit Ben, sans se compromettre.

Il n'y avait presque personne dans la grande salle des machines à sous. Les clients commençaient à arriver plus tard, vers quatre ou cinq heures. Ben n'était là que pour veiller à ce que des petits plaisantins n'emportent une machine sur leur dos. Big Daddy exigeait qu'il porte une tenue paramilitaire kaki avec une casquette et un ceinturon garni de cartouches. Pour donner confiance.

Irina resta debout pendant qu'il s'éloignait, en promenant un regard curieux autour d'elle.

En arrivant devant El Casino, elle avait cru s'être trompée d'avion.

C'était Marrakech, à sa plus belle époque.

El Casino ressemblait furieusement à une mosquée construite par un prophète en délire. Rien n'y manquait, pas même les minarets mauves flanquant le dôme blanc strié de bandes dorées en zigzag de la grande salle de jeux.

A chaque coin du mur, s'élevait un clocheton en forme de bulbe et toutes les ouvertures étaient en ogive comme dans une villa arabe. Le tout était entouré d'un mur crénelé blanc de fort saharien et saupoudré de palmiers.

Si un muezzin s'était mis à psalmodier, Irina se serait jetée à genoux, face à la Mecque. Mais ce fut seulement un Ben Hecht égrillard qui revint, rentrant le ventre et bombant le torse.

— Le patron va vous voir.

Ils traversèrent l'immense salle au dallage orange, semée de tables recouvertes de drap vert. Les machines à sous s'alignaient de chaque côté du mur en longues rangées brillantes, comme des soldats de plomb, encadrant les tables de craps, de black-jack et de roulette. Cette salle-là n'ouvrait que le soir.

L'intérieur n'était pas moins incroyable que l'extérieur. Après la salle orange, ils enfilèrent un couloir tapissé de moquette rouge dans laquelle on s'enfonçait jusqu'aux chevilles. Sans doute pour éviter de la couper, le décorateur l'avait fait monter sur les murs jusqu'à hauteur d'homme! Une musique douce diffusée par d'invisibles haut-parleurs ajoutait à l'ambiance sophistiquée. La porte d'acier du bureau de Bert Minsky était, elle aussi, recouverte de moquette. Ben frappa, attendit, ouvrit, et s'effaça devant Irina Malsen.

L'ensemble-léopard fit un effet considérable sur Minsky. Son nez s'allongea encore et les petits yeux noirs cruels cherchèrent désespérément à s'échapper de leurs alvéoles, derrière les gros verres des limettes.

Mais il se maîtrisa rapidement. Une seule chose l'intéressait vraiment au monde: l'argent. Irina était belle et excitante certes, mais, avec une poignée de dollars, il pouvait en avoir une comme ça tous les soirs dans son lit.

Il repassa derrière son bureau. Pourquoi diable avait-il accepté de voir cette greluce? Un instant il avait cru que c'était la personne qu'il attendait. Mais Irina ne répondait pas du tout à l'image qu'il s'en faisait. Ce qui le plongea illico dans une colère noire.

— Que voulez-vous? fit-il brutalement. Si c'est pour du boulot, voyez le chef du personnel.

Irina lui jeta un regard qui aurait tiré de la neige carbonique du Dragon de Saint-Georges. Une Joconde qui aurait avalé un serpent à sonnettes. Elle fouilla dans son petit sac vert, lui aussi, et sortit la moitié d'un dollar bahamien qu'elle jeta sur le bureau.

— Je viens de la part d'Arturo. De la Havane.

Bert Minsky regarda Irina et le billet. Puis il ouvrit le premier tiroir de son bureau. La seconde moitié du billet était là. Il les mit côte à côte: les chiffres correspondaient.

Irina attendait tranquillement, les jambes haut croisées. Pour une fois que le K.G.B. lui ouvrait des crédits convenables! Elle avait montré sa garde-robe à Vassili Sarkov qui l'avait approuvée. Tout à fait ce qu'il fallait pour une opération de ce genre. On pouvait toujours la fouiller: l'arme la plus dangereuse qu'elle avait sur elle était une épingle à cheveux.

Son travail était très simple en théorie: amener l'objet à Vassili qui se chargerait de l'acheminement final et de la protection. Il était arrivé de Cuba à bord d'une goélette faisant la contrebande de la viande. Il avait des papiers parfaitement en règle au nom de Tony Richardson, de nationalité anglaise, représentant de gros acheteurs de canne à sucre.

Ils s'étaient rencontrés à l'hôtel Dolphin, en face du port de Nassau, grâce au message qu'elle avait trouvé à l'aéroport. Vassili Sarkov était un homme de haute taille, d'un certain âge, avec un air de distinction décadente et peu de

cheveux. Il parlait anglais sans la moindre trace d'accent. Quand il lui avait ouvert la porte de sa chambre, il était nu, les reins ceints d'une serviette éponge. Il faisait plus de 30° dans la chambre, la climatisation étant en panne. Elle avait remarqué un dentier sur le lavabo. Et c'était cet homme qui, au nez et à la barbe des Australiens, avait enlevé Pétrov en 1957! Sans compter tous ses succès plus discrets.

Ils avaient convenu d'un plan de bataille.

Vassili était calme et méthodique, parlait lentement, répétait plusieurs fois la même phrase. Elle admirait sa résistance. Voilà un homme qui avait fait Moscou-Cuba en Tupolev, le vol commercial le plus long du monde. Ensuite, à La Havane, il avait dû organiser son échelon avec l'aide de la D.S.S., l'organisation castriste de contre-espionnage. C'est la D.S.S. qui fournissait la goélette *Erna* sur laquelle il était arrivé la veille. Pour ne pas attirer l'attention, il n'y avait qu'un seul membre de la D.S.S. à bord, le capitaine, un certain Jésus-Maria.

Il expliqua cela à Irina sans la moindre trace d'humour. Ils ne devaient plus se rencontrer, sauf urgence. Lui vivrait sur la goélette, attendant d'agir. Leurs communications se feraient par l'intermédiaire du patron d'une petite boîte, le Banana Boat, un Haïtien travaillant pour la D.S.S. Il donna à Irina son numéro de téléphone à Nassau. Il répondait au nom poétique d'Eloïse.

C'était une expédition bien montée, à des milliers de kilomètres de Moscou. Il est vrai que l'enjeu en valait la peine.

Bert Minsky contemplait Irina, l'esprit traversé par une horrible pensée. Et si cette fille était un piège de la C.I.A.? On n'envoie pas une pin-up pour discuter d'une affaire d'un million de dollars. Surtout pas les Russes.

Il connaissait le genre de filles qui travaillaient pour eux: autant de grâce qu'une table de craps. Une seule fausse manœuvre dans cette affaire et il se retrouvait dans l'eau limpide de Paradise Bay, bien au frais dans un tonneau de ciment.

Brusquement, il était furieux avec l'impression que ses interlocuteurs ne le prenaient pas au sérieux. Et en même temps, il avait envie d'Irina. D'habitude, c'était une tentation à laquelle il ne résistait pas plus d'un quart d'heure. Mais il faisait encore trop chaud. En ce début de juillet, l'île était une fournaise. En faisant l'amour, on risquait de rester collés comme des timbres-poste:

Une arrière-pensée agitaient Big Daddy. Si Irina était un agent provocateur américain, elle se laisserait certainement faire pour l'amadouer.

Il leva les yeux et se composa une expression imperturbable. C.I.A. ou K.G.B., il fallait se jeter à l'eau.

Respectant son silence, Irina examinait la pièce. Une grande baie vitrée donnait sur la mer et le soleil couchant. Mais surtout, ce qu'il y avait d'assez inusuel pour un bureau, c'était la piscine.

Creusée à même le sol, elle avait la forme d'un haricot, remplie d'eau bleue. On pouvait y faire cinq ou six brasses.

— Avez-vous de l'argent? fit soudain Minsky.

Irina sourit poliment.

— Vous êtes très pressé, Monsieur Minsky. Vous avez contacté nos amis à Cuba en leur annonçant que vous étiez en possession de... heuh, disons quelqu'un de grande valeur pour nous. Que vous seriez éventuellement prêt à l'échanger contre un million de dollars.

» C'est une somme énorme, Monsieur Minsky. Si le marché se conclut, vous serez payé. Mais, avant, nous devons voir si, vous, vous pouvez tenir vos engagements.

Bert se retint pour ne pas gifler Irina. Une femme qui lui tenait tête. Mais, il aurait le dernier mot. Il savait que les autres le voulaient vraiment, son colis. Puisqu'elle était venue de si loin.

Irina croisa les jambes, ce qui déclencha une ruée de mauvaises pensées sous le front de l'Américain. Ses yeux ressemblaient soudain à deux pointes noires et acérées.

— Vous avez le pognon, ou non? gronda-t-il.

Irina ne se départit pas de son sourire.

— On ne promène pas un million de dollars sur soi.

— Pas de pognon, pas de type, prévint-il.

Je ne l'emporterai pas sur mon dos. Et je pense que vous avez assez de gens pour le garder.

— Il n'est pas prisonnier, précisa l'Américain. Il viendra avec vous de son propre gré. Il est, disons, sous notre protection.

Elle interrogea.

— Vous l'avez drogué?

— Non. Il est en liberté. Et officiellement, mort. Donc pas d'histoires.

Elle hocha la tête.

— C'est indispensable. Mon gouvernement refuse absolument de se mêler à un kidnapping.

Horrible mensonge.

— Mais le prix? fit Minsky. Etes-vous d'accord sur le prix?

Irina ferma à demi ses beaux yeux verts.

— Oui, à condition, bien entendu que la personne soit en possession de tous ses moyens intellectuels. Et je vous le répète, soit consentante.

Elle riait sous cape, Irina. Même pour Nixon le K.G.B. ne paierait pas un million de dollars. Ils étaient trop radins.

Le jour où Bert Minsky s'en apercevrait, elle serait en danger de mort. Il valait mieux détourner la conversation.

— Qu'avons-nous besoin de vous, dit-elle moqueusement, puisque ce garçon est libre.

Les yeux de Big Daddy pétillèrent derrière ses lunettes.

— Sans nous, vous ne l'auriez jamais. Il ne lèvera pas le petit doigt sans me demander conseil. Et, en plus, il a peur. Il crève de peur qu'on le retrouve.

— La police?

— Non. La police n'est pas dangereuse ici.

Mais la C.I.A. ne va pas se laisser faire. Il faudra vous dépêcher.

— Je ne tiens pas non plus à m'éterniser ici, fit Irina. Quand puis-je le rencontrer?

— Aujourd'hui. Mais laissez-moi d'abord vous installer.

Il appuya sur la sonnette et Ben Hecht entra aussitôt.

— Ben, conduis Mademoiselle au Bungalow n° 1.

— A tout à l'heure, dit-elle, cambrée pour mettre sa poitrine en valeur.

Ben Hecht avala péniblement sa salive. Un ange passa, terriblement émoussillé, puis s'envola à tire-d'aile, fuyant la tentation.

Il sembla à Irina que la moquette avait encore poussé depuis son entrée dans le bureau.

Les yeux au ciel, Irina Malsen réfléchissait. Elle avait beau creuser dans sa mémoire, jamais elle ne s'était sentie aussi bien de sa vie. On entendait la mer. C'était un bruit apaisant.

Etendue, nue, sur un matelas, elle prenait le soleil sur la terrasse de son bungalow. Il faisait partie du complexe d'El Casino. Dans un parc monumental plein de végétation tropicale se terminant par une plage de sable pur et blanc, une trentaine de constructions semblables étaient dissimulées dans la verdure. Une grande gerbe de roses l'avait accueillie. Agréable.

Elle regarda son corps d'un œil critique. Personne ne pouvait lui donner plus de vingt-cinq ans. Heureusement. Quand ses employeurs ne seraient plus sûrs de sa beauté, ils la relégueraient à d'obscures tâches administratives, avec un salaire de misère. Elle n'avait pas d'économies. Il faudrait qu'elle épouse un haut fonctionnaire du Parti, aux pieds malodorants et qui ronflerait.

Pour l'instant, le soleil lui chauffait les cuisses et le ventre. Brusquement, une onde la parcourut. C'était une sensation dont elle ne se souvenait presque plus. Elle avait envie de faire l'amour.

Sa première idée fut de prendre une douche froide. Mais elle n'avait pas le courage de rompre le charme. Elle referma les yeux, cherchant dans sa mémoire le souvenir d'un homme à qui accrocher sa rêverie.

Une cavalcade de corps, de mains et de sexes passèrent en trombe dans sa mémoire. Deux larmes glissèrent sur sa joue. Elle ne se souvenait pas d'un seul homme dont elle ait eu envie. Depuis des années, elle faisait l'amour sur commande.

Elle demeura plusieurs minutes immobile, les larmes coulant sur son visage. C'est comme si un gouffre s'était ouvert devant elle. En une seconde, elle payait le prix du demi-luxe, de la sécurité et du peu d'argent qu'elle avait. Un prix exorbitant.

On frappa à la porte de la chambre.

— Entrez, cria-t-elle, en se couvrant le ventre d'une serviette de bain.

Elle entendit la porte s'ouvrir et se refermer. Persuadée qu'il s'agissait d'un domestique, elle ne bougea pas. La voix acide de Bert Minsky la fit sursauter.

— Vous êtes chouette.

Il portait un costume gris en lin, impeccable, des mocassins blancs, une chemise de soie jaune et des boutons de manchettes en or massif si lourds qu'il pouvait à peine lever les bras. Irina se dit qu'avec ses étranges lunettes, il ressemblait à un gros insecte.

Elle était furieuse d'avoir été interrompue dans son rêve. Les petits yeux de l'Américain ne quittaient pas la longue ligne de peau, des épaules aux cuisses. Il enfonça ses mains moites dans ses poches.

Elle se sentait mal à l'aise, brusquement. Bert la regardait en se demandant si elle coucherait avec lui facilement. Tout à coup, le million de dollars était très loin. Il avait envie de cette fille et il allait la prendre. Il se sentait assez fort pour cette petite entorse au contrat.

Irina était encore loin et ne remarqua pas le regard brillant de Minsky. Elle n'avait aucune pudeur naturelle et le fait d'être nue devant un homme ne la gênait absolument pas.

— Je vais demander du Champagne, dit Minsky.

Irina se secoua, brusquement dégrisée. Elle jeta un regard froid à l'Américain.

— Je vais m'habiller un peu.

A sa grande surprise il battit en retraite.

Elle en profita pour s'allonger de nouveau. Elle n'avait pas envie de bouger.

Soudain, il y eut un craquement. Elle croyait Minsky parti et leva les yeux dans la direction du bruit. Elle faillit éclater de rire.

L'Américain était debout près d'elle, nu comme un ver. A l'exception de ses lunettes.

Débarrassé de ses vêtements coûteux, ce n'était plus qu'un petit bonhomme doté d'une confortable brioche, à la peau blafarde et aux épaules tombantes.

— Qu'est-ce qui vous prend? fit Irina, très froide. Rhabillez-vous immédiatement.

Minsky avança et tira la serviette d'un coup sec. Irina s'assit et pivota, face à lui, incrédule.

— Vous n'allez pas me violer, non?

Elle était tellement surprise qu'elle n'avait pas peur. Décidément les hommes étaient incroyables.

Minsky fit un pas de plus et appuya sa main sur un sein.

— J'espère que tu vas pas me forcer... grasseya-t-il.

Irina lui donna une tape sèche sur le poignet.

— Fichez le camp. Je suis venue ici pour faire une affaire, pas pour me faire baiser par un vieux satyre.

Et sans plus s'occuper de lui, elle s'étendit de nouveau.

Un instant plus tard, elle avait le poids de l'homme sur elle. La bouche visqueuse de Minsky lui murmurait des obscénités à l'oreille et sa main droite s'activait entre leurs deux corps.

Ce fut trop pour Irina. Il arrivait au mauvais moment. Après son rêve, elle n'avait pas envie d'un cauchemar. D'un coup de reins, elle se débarrassa de lui.

— Foutez le camp, siffla-t-elle. Et vite.

A quatre pattes, Bert Minsky cherchait ses lunettes. Ivre de rage, il se releva. Jamais une fille ne l'avait traité ainsi.

Sa main gauche attrapa le poignet d'Irina et il la fit mettre debout brutalement.

Puis, à toute volée, il la gifla, un aller et retour.

Deux taches rouges apparurent sur le visage d'Irina. Une seconde elle demeura immobile. Puis elle fut prise d'une rage aveugle. Elle bouscula Minsky et fonça dans la chambre. Brusquement dégrisé, l'Américain la suivit, persuadé qu'elle allait prendre, une arme. Elle tenait déjà le vase de fleurs à la main. Arrachant les roses, elle projeta le lourd récipient de cristal, à toute volée.

Big Daddy n'eut que le temps de se baisser. Le vase pulvérisa la glace de la coiffeuse, inondant la moquette.

— Ah, vous voulez vous amuser, siffla Irina.

Elle ramassa la gerbe de roses sans souci des épines qui s'enfonçaient dans sa paume et marcha sur Minsky paralysé au milieu de la pièce.

A toute volée, elle le cingla, en plein visage. L'Américain poussa un hurlement et porta la main à ses yeux. Une dizaine de petites traînées sanglantes venaient d'apparaître sur sa peau. Et, impitoyablement, Irina continuait, avec de grands gestes de faucheur. A chaque allée et venue, les tiges pleines d'épines fouettaient le corps de Minsky, lui arrachant un hurlement. Comme un derviche en folie, il tournait autour des meubles, ne songeant même plus à gagner la porte.

Une à une, les roses tombaient, semant la moquette de pétales, mais les tiges conservaient leurs épines. L'Américain était couvert de sang. Irina, les lèvres serrées, continuait à frapper, visant les endroits les plus sensibles.

Enfin, Minsky trouva la porte. De toutes ses forces, il se jeta dehors, poursuivi par la jeune femme.

Un jardinier en laissa tomber son râteau. On était habitué aux étrangetés, à El Casino. Mais Big Daddy, lui-même, nu comme un ver, hurlant, poursuivi par une dame également nue, qui lui fouettait les fesses, cela dépassait tout.

Le jardinier décida que cela ne pouvait être qu'une hallucination et se remit à son travail. Il ne se départit pas de cette sage attitude lorsque Irina repassa près de lui, sifflotant gaiement, toujours aussi nue. Elle rentra dans son bungalow, ferma la porte à clé et se fit couler un bain.

Elle ne sentait même pas les griffures dans sa paume droite, toute à la joie de s'être vengée. Il n'était pas près de vouloir violer une fille.

Dans son bureau, Bert Minsky pleurait de rage, en trépignant. Une bonne dizaine de ses collaborateurs l'avaient vu, sans y croire, couvert de balafres sanglantes. Il ne pouvait ni s'asseoir, ni se coucher, tant sa peau était sensible.

Drapé dans un peignoir de bain, il ouvrit un tiroir de son bureau et y prit le vieux parabellum. Le chargeur était plein. Il le mit dans sa poche et se dirigea vers la porte. A mi-chemin, il s'arrêta.

Cette garce représentait un million de dollars. Elle était intouchable. Même pour lui.

Cette pensée le déprima tellement qu'il pensa une seconde à tout envoyer promener, rien que pour se venger. Mais l'appât du gain fut le plus fort.

Dégoûté, il remit le pistolet dans son tiroir et sonna pour qu'on aille lui acheter de la pommade. En attendant, il s'allongea dans sa piscine, l'eau fraîche apaisant ses brûlures.

Vêtu en tout et pour tout d'un short bermuda mauve descendant jusqu'aux genoux, Bernon Mitchell faisait une réussite, enfermé dans son bungalow. Bert Minsky lui avait bien recommandé de ne pas en sortir, et il n'en avait d'ailleurs nulle envie étant donné la chaleur qui régnait à l'extérieur.

Coup sur coup il retourna trois as. C'était la célèbre réussite de Marie-Antoinette. Et elle se présentait très mal. Furieux, il dispersa les cartes et s'étendit sur son lit.

Tout se passerait bien.

C'est ce qu'il se répétait depuis une semaine. Exactement depuis le moment où il avait jeté un dernier coup d'œil à la chambre d'hôtel où il abandonnait ses affaires, à tout jamais.

Sa décision avait été mûrie pendant une semaine. Il ne reviendrait jamais en Amérique. Ce serait dur au début, mais, en réfléchissant bien, il ne voyait rien qu'il regretât vraiment. Quelle chance d'être tombé sur ce Bert Minsky! Jamais, il ne s'en serait sorti tout seul. Alors que là, pour dix mille dollars, il était débarrassé de tout souci financier. Dans quelques jours, il serait à Cuba, où il pourrait enfin vivre comme il le souhaitait, comme il vivait déjà à Freeport.

Il n'avait aucune angoisse matérielle: sa spécialité était assez rare pour ne pas risquer le chômage. Quant à la politique, il s'en moquait éperdument. Tous les services secrets employaient les mêmes procédés répugnants.

Tout en retournant dans sa tête les événements des derniers jours, il se leva et se mit à contempler le merveilleux jardin tropical. Vis-à-vis de lui-même, il éprouvait parfois une gêne: il savait que toutes les raisons qu'il mettait en avant pour sa fuite n'étaient pas vraiment importantes. La seule vraie, il la gardait dans le secret de son cœur. Secret partagé avec Bert Minsky, d'ailleurs.

De son poste d'observation, il vit soudain un homme s'avancer dans le sentier, le nez en l'air comme s'il cherchait quelque chose. Instinctivement, Bernon se rejeta en arrière: l'inconnu avait une veste et une cravate et ne ressemblait pas du tout à un touriste. Grand, blond, avec des lunettes noires, l'allure souple, un costume bien coupé...

Bernon courut jusqu'à la porte donner un tour de clef. Tony, le gorille chargé de sa protection habitait le bungalow d'en face mais il n'était pas complètement rassuré. Il savait qu'il était un rouage important de la N.S.A. et que les Américains feraient tout pour le retrouver.

Inquiet à cette pensée, il retourna sur son lit et alluma nerveusement une cigarette. Heureusement que Bert était là. A lui, il avait tout expliqué.

Bernon Mitchell aurait certainement été moins inquiet s'il avait su que Bert Minsky avait poussé sa «couverture» jusqu'à immerger à sa place le corps d'un beatnik imbécile tué accidentellement par Tony, au cours d'une bagarre. Un type sans papier et sans argent dont on ne savait pas le nom et que personne ne réclamerait. L'idéal pour faire un cadavre anonyme. Et, en plus, à peu près de la corpulence de Bernon Mitchell. Un vrai miracle.

Mais le jeune mathématicien ne savait pas cela. Les journaux ne venaient pas jusqu'à son bungalow. Bert Minsky pensait à juste titre qu'il aurait éprouvé un choc fâcheux en découvrant qu'il était déjà mort.

Il y avait d'ailleurs beaucoup d'autres choses qu'il ignorait. Heureusement pour sa tranquillité d'esprit.

CHAPITRE VII

Tony Curry achevait de boutonner une chemise de soie jaune imprimée de fleurs d'hibiscus sur son torse puissant lorsqu'on frappa à la porte.

Il prit le temps de se regarder dans la glace avant d'aller ouvrir. Il rachetait son visage inquiétant par une coquetterie minutieuse. Si vraiment, l'homme descend du singe, Tony n'avait pas eu le temps d'atteindre le bas de l'échelle. Son angle facial aurait fait la joie d'un anthropologiste. Un fossile vivant en quelque sorte. Sa profession le mettait malheureusement en rapport avec très peu d'hommes de science.

En dehors de sa chemise, il ne portait qu'un slip léopard. Il ouvrit brutalement la porte de son bungalow.

Un homme blond, avec des lunettes noires, vêtu d'un costume et d'une cravate en dépit de l'écrasante chaleur, se tenait sur le seuil, souriant.

— Qu'ek vous voulez?

Tony était incapable de prononcer plus de deux mots sans faute de syntaxe.

— Vous êtes Tony Curry? demanda l'inconnu.

— Ouais.

— Je viens de la part d'un de vos amis, Angelo.

Tony en resta la mâchoire pendante. Affolé, il chercha une arme. Ce type était venu pour le descendre. Mais l'inconnu ne bougeait pas. Le minuscule cerveau de Tony essayait désespérément de résoudre le problème. Alternativement, il regarda ses pieds nus et l'homme en face de lui.

Puis, il parvint à articuler:

— Je vous connais pas, moi. Qu'ek vous cherchez?

Malko retira ses lunettes et plongea ses yeux dorés dans ceux de Tony.

— Mais rien, fit-il candidement. Je voulais seulement vous dire «hello» de la part d'Angelo.

Cette fois, Tony devint gris. Le patron avait dit que le premier qui l'ouvrirait sur cette histoire serait jeté aux requins. Vivant. Il ouvrit la bouche, la referma, serra son poing énorme, le brandit sous le nez de Malko:

— Foutez le camp!

Il claqua la porte à toute volée, faisant trembler la cloison. Malko s'éloigna

sans se presser dans les allées d'El Casino. Il pratiquait une méthode, vieille comme le monde. La chasse à l'appât. S'il était sur la bonne piste, il allait se déclencher quelque chose. L'histoire du tigre et de la chèvre. Le tout était de ne pas se faire manger avant d'avoir aperçu le tigre.

Les frangipaniers et les géraniums géants embaumaient. Difficile de croire qu'on risquait de mourir dans un décor aussi paradisiaque.

Et pourtant...

Malko avait enquêté rapidement sur la mort de Bernon Mitchell sans rien découvrir de nouveau. Les policiers qu'il avait vus semblaient persuadés qu'il s'agissait d'un suicide. À la base S.P.A.D.A.T.S. il avait examiné les affaires laissées par Mitchell sans rien découvrir d'intéressant.

Mais les journaux des Bahamas étaient pleins du meurtre de l'église d'Adelaïde. Le Père Torrio était encore entre la vie et la mort, avec une fracture du crâne. Il n'avait pas pu être interrogé.

Bien entendu, on n'avait aucun indice sur l'assassin.

Si rien ne se produisait, Malko ne voyait pas très bien ce qu'il pouvait faire. Personne n'avait revu Bernon Mitchell depuis sa disparition et Angelo ne parlerait plus. Il restait Tony et ceux qu'ils fréquentaient. A entendre Jack Harvey les gens les plus dangereux de l'archipel.

La réaction de Tony était encourageante. Cela faisait beaucoup de coïncidences. El Casino n'était peut-être pas aussi paradisiaque qu'il en avait l'air.

Malko avait quand même pris certaines précautions. Bien qu'Harvey soit descendu aussi au Lucayan, ils n'avaient aucun contact. Simplement, Harvey avait pour mission de ne pas lâcher Malko des yeux.

Au cas où...

Dans le bungalow 24, Tony Curry réfléchissait. Il regrettait sincèrement de ne pas avoir étranglé l'inconnu. Il fallait avouer sa faute à Bert Minsky. Il décrocha le téléphone puis reposa l'appareil.

Rapidement, il passa un pantalon de toile. Il aurait trouvé inconvenant de téléphoner à Big Daddy en petite tenue.

Bert Minsky contemplait les cicatrices de sa bataille avec Irina lorsque le téléphone sonna. Il écouta sans broncher le récit de Tony, tout en crayonnant sur son buvard.

— Tu as bien fait, conclut-il. Habille-toi et va essayer de repérer ce type. Mais surtout ne fais rien.

Il raccrocha, ivre de rage. Cette ordure d'Angelo lui attirait quand même des emmerdements. Un tic lui remonta la lèvre supérieure, comme s'il avait envie de mordre. Cela se compliquait. L'idée que les Services Spéciaux américains soient sur le coup lui fit passer un frisson désagréable dans le dos. Jusque-là, il s'était débarrassé facilement des enquêteurs militaires du S.P.A.D.A.T.S. Mais un de ses amis qui livrait des armes à Castro s'était retrouvé très proprement en bouillie, écrasé sur les murs de sa maison de Miami par l'explosion de sa voiture. On avait trouvé à peine assez de morceaux pour remplir une urne

funéraire. Travail signé C.I.A.

Il repensa à l'inconnu venu voir Tony. Angelo n'avait pas d'amis assez puissants pour vouloir le venger. Le type n'était pas un flic. Donc c'était une barbouze. Mais il s'était montré trop maladroit pour être dangereux. Probablement un honorable correspondant, envoyé de Nassau ou d'ailleurs. S'il lui arrivait un accident, le temps que la machine se mette en route, Bernon Mitchell serait loin. Et Bert ne pouvait pas supporter de laisser un type rôder autour de lui. Trop dangereux. Un imbécile comme Tony pouvait parler. Si la C.I.A. était venue jusqu'à Lucayan c'est qu'elle n'était pas certaine que Mitchell soit mort.

Sale truc, cela, très sale truc.

Big Daddy tenait à ce que les hôtes d'El Casino soient heureux. Lorsqu'elles n'avaient pas de show, les girls du spectacle devaient faire de la figuration au bord de la piscine. Et si un gentleman leur proposait cent dollars pour faire la lecture des bandes dessinées dans son bungalow, ne pas en demander deux cents.

Même à la piscine, les drinks étaient très bon marché: vingt-cinq cents. Il fallait plonger la clientèle dans l'euphorie, de façon à ce qu'elle voie sans trop de regrets ses dollars avalés par les tapis verts.

Malko, perdu au milieu d'un océan de seins et de fesses, hésitait à l'entrée de la piscine. Une fille, en bikini bleu électrique, lui fit un grand sourire, indiquant une minuscule place libre à côté d'elle. Il déclina d'un signe de tête. Sa note de frais allait être assez salée comme ça. Les comptables de la C.I.A. ne comprendraient jamais comment il parvenait à dépenser tant d'argent.

D'ailleurs, un des garçons de la piscine se précipitait déjà:

— Un matelas, Monsieur?

C'était un type costaud, avec des tatouages sur le bras droit, des cheveux crépus et un mufle de bouledogue.

— S'il vous plaît.

— Suivez-moi.

Ils serpentèrent à travers les corps étendus. Du coin de l'œil, Malko repéra Jack Harvey assis au bar. Sa gourmette énorme scintillait au soleil.

Il donna un dollar bahamien au garçon qui installa une serviette blanche et un petit oreiller sur le matelas vacant.

Sur le matelas voisin, il y avait une fille étendue sur le ventre. On ne voyait que la masse soyeuse de ses cheveux blonds. Son maillot deux-pièces en lamé argent n'avait certainement jamais vu l'eau, mais donnait une idée assez exacte de la Tentation de Saint-Antoine. Elle n'était presque pas bronzée. Malko apprécia en connaisseur la ligne pure du dos et le fuselé des cuisses. Encore une créature du Bon Dieu qui n'aurait jamais besoin de l'Armée du Salut pour manger.

Il s'étendit, baissa son slip noir pour bronzer, et ferma les yeux. C'était l'heure calme. Un groupe de vieux milliardaires poussaient d'un air désabusé des pièces de un dollar dans les machines à sous entourant le plongeur. Le

soleil écrasait tout.

Il était presque assoupi quand une voix mélodieuse le fit sursauter.

— Pourriez-vous avoir l'obligeance de me passer un peu d'huile dans le dos?

Sa voisine était assise sur son séant, tenant son soutien-gorge d'une main et de l'autre un flacon de coppertone. Malko eut un choc en découvrant la finesse de ses traits.

De l'autre côté de l'inconnue, il y avait un énorme Américain, vulgaire et rougeaud. Ce qui expliquait peut-être son choix.

— Avec plaisir, dit Malko.

Elle se remit sur le ventre et il entreprit de l'imbiber consciencieusement. Ce n'était pas désagréable. Sa main s'attarda au creux de ses reins et elle se cambra imperceptiblement. Mais elle l'arrêta, d'une voix assez ferme.

— Merci, vous êtes très aimable.

Sa voix avait un imperceptible accent qui intrigua Malko,

— Vous n'êtes pas américaine? interrogea-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je suis allemande. Mais je vis en Suède.

Allemande! Malko retrouva immédiatement son accent viennois le plus distingué, et ôta ses lunettes. Il connaissait l'effet, qu'avaient sur les femmes ses étranges yeux dorés. Et cette inconnue complétait merveilleusement le soleil et la mer.

Un quart d'heure plus tard, il savait tout d'elle. Elle s'appelait Irina Malsen, dessinait des modèles publicitaires et se trouvait à New York pour un stage. Après une campagne réussie, son patron lui avait offert une semaine aux Bahamas.

Et elle avait soif.

Malko commanda son éternelle vodka et elle un daiquiri. On lui apporta un alcool baptisé vodka qui venait vraisemblablement d'être distillé au fond d'une baignoire.

L'alcool fouetta Malko. Il regarda sa compagne avec plus d'insistance. Même au milieu de cet étalage de jolies filles, elle tranchait par sa fraîcheur et sa distinction naturelle. Pour Irina, il travaillait dans le Real Estate.

Ils continuèrent à bavarder, les visages l'un près de l'autre.

Insensiblement Malko se détendait. C'était un phénomène qu'il avait déjà rencontré souvent au cours de ses missions. Le monde parallèle où il plongeait était, au fond, tellement irréel qu'il suffisait d'une ambiance de vacances et de luxe pour l'oublier.

A Lucayan il n'y avait que des gens riches et oisifs venus engraisser Big Daddy. Il promena son regard autour de la piscine... pensant que parmi eux se cachaient des gens étranges, comme lui, qui n'était pas ce qu'ils semblaient être. C'est ici qu'avait disparu Bernon Mitchell. Il n'était pas perdu pour tout le monde.

Irina troubla sa méditation.

— On meurt de chaleur, murmura-t-elle.

De petites rigoles de sueur coulaient le long de ses seins et de ses cuisses. Brusquement, elle s'assit, regardant Malko de ses grands yeux verts.

Il éprouva un choc curieux. Ils étaient d'une pureté de petite fille, avec rien derrière. Mais, étant donné son âge, ce vide par lui-même était inquiétant. Comme si elle s'était volontairement vidé le cerveau avant de parler. L'impression de malaise se dissipa instantanément quand elle sourit.

— Savez-vous ce qu'on fait en Suède, quand on a trop chaud?

— Non.

— On va au sauna. Quel dommage qu'il n'y en ait pas un ici. Ce serait merveilleux, maintenant. Après, on se sent si propre. C'est comme si on se lavait à l'intérieur. Vous n'avez jamais essayé? On se déshabille et on reste dans la vapeur jusqu'à ce qu'on ne puisse plus tenir. Après, une douche froide...

Elle se tut ajouta d'une voix un peu rauque:

— C'est extraordinaire.

Malko la regarda troublé, tant son intonation était chargée d'érotisme. Le regard innocent ne cilla pas. L'ennuyeux avec les Scandinaves, c'est qu'on ne sait jamais si elles vont vous proposer de faire l'amour ou d'aller au cinéma. Irina s'étira, faisant saillir sa poitrine et se recoucha avec un soupir.

— Voulez-vous que je demande s'il y a un sauna? proposa Malko.

— Oh oui! fit-elle. Ce serait merveilleux.

Il se leva et alla se renseigner auprès du garçon de bain qui l'avait placé près d'Irina.

— On n'a pas de sauna, mais un bain Turc, expliqua-t-il. C'est presque pareil, sauf que c'est plus grand. On va vous préparer ça tout de suite. C'est pour une personne ou pour deux?

— Pour deux, fit Malko un peu gêné devant tant de cynisme. Il n'arrivait pas à s'habituer à la brutalité américaine. Dans son pays, quand on se préparait à faire l'amour à une dame, on ne le criait pas sur les toits.

Il revint s'allonger près d'Irina.

— Ce sera prêt dans un quart d'heure. Le temps de boire un autre daiquiri. Mais ils n'ont qu'un bain Turc.

Le regard des yeux verts s'assombrit étrangement.

Le garçon vint les chercher. Irina et Malko lui emboîtèrent le pas, descendirent un petit escalier débouchant dans un couloir en sous-sol pour arriver enfin devant une porte vitrée dans le haut. Le garçon à la tête crépue s'effaça pour les laisser passer.

Le bain turc se composait de deux parties. La pièce où on les avait fait entrer, la chambre sèche. Elle était meublée d'une longue table de bois couverte de vieux journaux humides et de deux fauteuils inclinables. Il y flottait une odeur d'embrocation, comme dans un gymnase.

La seconde pièce était déjà pleine de vapeur blanche et chaude. Sur un de ses murs, elle comportait des châlits de bois, comme dans une fumerie d'opium.

Un mince matelas recouvrait deux d'entre eux.

La vapeur arrivait par une ouverture carrée grillagée dans le mur, à hauteur d'homme. Au fond, il y avait une douche avec un robinet d'eau froide. Les deux pièces étaient séparées par une porte dont le haut comportait une glace épaisse.

— Allez, je vous laisse, fit le garçon. Vous sonnerez quand vous voudrez des serviettes.

Irina posa son sac sur la table. Malko la regardait un peu gêné. Etrange hôtel! Qu'on était loin du formalisme anglo-saxon! Toujours en maillot, ils pénétrèrent dans la seconde pièce. Irina s'allongea sur un châlit, imitée par Malko. Il ferma les yeux. La vapeur pénétrait par tous les pores de la peau, donnant la sensation que le corps gonflait.

Au bout de quelques minutes, Irina se leva d'un bond:

— Venez sous la douche, dit-elle.

Malko s'arracha à sa somnolence. Déjà elle avait ouvert le jet glacé en grand. C'était tout simplement abominable. Il avait l'impression d'être transpercé par des millions d'aiguilles et se retint pour ne pas hurler.

Déjà Irina se secouait, hors du jet glacé. Elle s'ébroua et demanda paisiblement:

— Cela vous ennuie si je retire mon maillot? Je ne me sens pas à l'aise...

Demandé aussi gentiment, c'était difficile de refuser. D'ailleurs, elle joignait déjà le geste à la parole. Une seconde elle se massa les seins, puis retira son slip argenté.

Etendu sur son châlit, Malko pensa qu'il fallait avoir du vice, avec ce soleil et cette mer d'émeraude, pour aller faire l'amour dans la vapeur au fond d'une cave. Il faut vraiment qu'on s'ennuie à mourir en Suède pour inventer des trucs pareils!

— Je vais les mettre à côté, dit Irina. Donnez- moi le vôtre aussi.

Malko tendit son slip, et se tourna pudiquement. Il ne savait toujours pas si Irina voulait vraiment faire l'amour ou s'il s'agissait d'un simple exercice culturel. Toujours l'étrange mentalité Scandinave. Irina ouvrit et referma vivement la porte pour ne pas laisser la vapeur s'échapper. Maintenant, elle fusait un peu plus vite avec un chuintement joyeux. Heureusement, car Malko avait la chair de poule après sa douche glacée.

Il ferma les yeux, attendant le retour de la jeune femme. Quel étrange personnage! Elle, la vapeur l'excitait. Décidément, on s'instruisait à tout âge.

Maintenant, le brouillard blanc empêchait de voir à plus de cinquante centimètres. Tout à coup, Malko se demanda si Irina n'était pas revenue sans qu'il l'entende. Il ne distinguait même plus la porte. Il se leva et tâta l'autre châlit.

Vide.

En tâtonnant, il alla jusqu'à la porte. La poignée tourna, mais la porte résista. Elle était fermée à clef. Croyant encore à une plaisanterie, il appela:

— Irina!

Rien que cela le fit tousser.

La vapeur sifflait comme une sirène. Maintenant un jet brûlant s'échappait de l'ouverture carrée. La chaleur devenait insupportable.

Soudain, Malko réalisa l'affreuse vérité: il était tombé dans un piège diabolique. Tout le cinéma d'Irina ne visait qu'à l'attirer dans ce bain turc où il allait cuire comme une truite au bleu.

Il frappa la glace de la porte avec son poing. Elle ne vibra même pas. Retournant vers le fond, il chercha un robinet pour stopper la vapeur.

Rien.

Il fonça sous la douche et ouvrit en grand.

Trois gouttes d'eau froide suintèrent du pommeau et se volatilisèrent immédiatement. L'eau froide était coupée.

Il voulut s'asseoir sur la banquette de bois et se releva en poussant un hurlement. Elle était brûlante. Déjà, la température devenait insupportable sous ses pieds. Ses poumons martyrisés par l'air brûlant renâclaient. Il fut pris d'une quinte de toux effroyable.

Il approcha la main de l'ouverture grillagée et la retira avec un cri. La vapeur sortait à près de 100°.

Il était rouge comme une écrevisse. Retournant à la porte il tenta de coller sa bouche au trou de la serrure pour aspirer un peu d'air frais. Mais la brûlure sur son dos était intolérable. Même s'il n'était pas asphyxié, il allait mourir brûlé vif, comme les communistes chinois que Tchang-Kaï-Chek faisait jeter dans les chaudières des locomotives, en 1939, à Shangai.

Une mort propre, évidemment.

Il hurla de toute la force de ses poumons. Son cri se termina en quinte de toux.

Il n'avait pas envie de mourir. Faisant un ultime effort, il repartit vers le fond de la pièce. La vapeur était encore plus dense. Pour arriver à la douche désormais inutilisable, il dut faire appel à toute sa volonté.

La seule chance était de parvenir à briser l'épaisse glace de la porte et d'atteindre la clef de l'autre côté. Mais il n'y avait aucun objet dans le bain turc.

De toutes ses forces, il empoigna le tuyau de la douche et tira. Le métal lui brûla les mains mais il tint bon, tirant comme un fou.

Il y eut un craquement et la canalisation s'arracha par le haut. Le tuyau de cuivre se coupa net au ras du mur. Malko cisaila, tordit, jura, cherchant à arracher le gros robinet. Lâchant le tuyau, il s'accrocha au robinet de cuivre.

Celui-ci se descella d'un coup et Malko tomba en arrière, avec un cri de douleur.

Il se releva et fonça sur la porte, brandissant son marteau improvisé. Une première fois, le robinet manqua son but et frappa le bois. Malko raffermi sa prise et visa le milieu de la glace.

Le robinet pulvérisa la glace, faisant un trou gros comme le poing par lequel la vapeur commença à s'échapper. Il essaya de frapper encore, mais ses forces

diminuaient de seconde en seconde. Il ne put même pas lever le bras.

Il n'avait qu'un court sursis, quand l'autre pièce serait aussi remplie de vapeur ce serait fini.

Appuyé à la porte, il calcula qu'il avait encore cinq minutes environ à vivre. Après, l'air qu'il respirerait serait si chaud qu'il brûlerait ses poumons.

Son cœur cognait dans sa poitrine comme s'il avait voulu s'échapper. Il songea à tout ce qu'il avait aimé, au soleil dehors, à son château si loin. Il allait crever comme un rat, dans des souffrances atroces.

Il se forçait à respirer par le nez. Décidé à en finir, il ouvrit la bouche toute grande et aspira.

C'est comme si on lui avait versé du feu liquide dans le corps. Sa tête tourna et il glissa lentement le long de la paroi brûlante. Quand son dos heurta le sol, il poussa un hurlement, puis ne sentit plus rien.

Irina Malsen hésita plusieurs secondes avant de tourner la clef dans la serrure de la porte condamnant le bain turc. Elle savait qu'elle condamnait son compagnon à une mort affreuse.

Non que la mort d'un inconnu la gênait particulièrement. Elle avait vu trop de gens disparaître, durant son enfance et son adolescence pour que cela la touche beaucoup. Elle savait que la vie était injuste, voilà tout. Bien sûr, ce meurtre de sang-froid lui causait une sensation de malaise.

Elle avait eu beaucoup de mal à se rendre aux arguments de Bert Minsky. Mais l'Américain lui avait presque mis le marché en main: ou ils liquidaient ce type qui ne pouvait être qu'un agent américain, ou, lui, Minsky laissait tomber l'affaire. Cette menace avait effrayé Irina. Vis à vis de ses patrons, elle ne pouvait pas prendre le risque. Elle ne pouvait pas non plus prendre conseil de Vassili.

Pourtant, elle n'ignorait pas que les Services de Renseignements répugnaient à tuer inutilement. Elle ne pouvait pas savoir que Bert Minsky n'avait pas varié dans ses raisonnements depuis près d'un demi-siècle: un témoin mort est un témoin sûr. Hors de ce point, pas de salut.

En plus, elle voulait se réconcilier avec le gangster après leur bagarre. Toujours pour le succès de sa mission. D'autant qu'elle ignorait toujours les liens entre Minsky et Bernon Mitchell.

La clef fit un bruit imperceptible. Irina remit son maillot, prit son sac, et sortit dans le couloir.

Elle frissonna, moitié de froid, moitié en pensant à l'homme qui allait mourir dans le bain turc. Le garçon de bain guettait au fond du couloir. Il accourut.

— Tout est O.K.? demanda-t-il à voix basse. Irina inclina la tête sans parler. Elle avait un peu honte, devant ce témoin. Décidément elle faisait un métier dégueulasse.

Jack Harvey était plongé dans la contemplation morose des beautés éparses autour de la piscine. Le supplice de Tantale pour un malheureux comme lui condamné aux dames mûres et aux beautés locales. Quant à la C.I.A. les petites trahisons sont très mal payées, contrairement à ce qu'on pense, et ne lui

permettaient pas de mener la vie à grandes guides.

Il avait vu disparaître Malko avec Irina sans s'émouvoir autrement. Ce n'était pas ses oignons si ce gars avait envie de s'envoyer une fille pendant les heures de travail. Il aurait seulement voulu qu'il fasse moins chaud. C'était un temps à cyclone, ça...

Soudain Irina réapparut. Seule. Elle traversa la piscine et disparut dans le couloir de la galerie marchande menant au hall de l'hôtel.

Jack Harvey s'attendait à voir Malko revenir. Il attendit cinq minutes puis, inquiet, descendit de son tabouret, paya et fila à la réception.

La clef de Malko était au tableau.

Par acquit de conscience, il appela la chambre. Pas de réponse. Il hésita à demander la réception, puis se dit que s'il y avait un coup fourré, ce n'était pas indiqué.

Il renonça à la piscine.

Le matelas de Malko était toujours vide. Cette fois, Harvey n'hésita pas. Il descendit à son tour le petit escalier, par où étaient partis Malko et Irina.

Le couloir était désert. Jack Harvey le parcourut rapidement, essayant les portes fermées à clef. Soudain un cri l'arrêta:

— Eh vous, qu'est-ce que vous cherchez?

C'était un gros Noir, pas rasé, vêtu d'un vieux short et d'un T-shirt crasseux, la chevelure laineuse et plate. Il balançait un trousseau de clefs dans la main droite.

— Vous n'avez pas vu un grand type blond avec une fille demanda Harvey. L'autre secoua la tête.

— J'ai vu personne. Faut pas rester ici, Monsieur, c'est interdit aux clients. Une petite lumière rouge s'alluma dans le crâne de Jack Harvey.

— Mais ils sont descendus par ici, insista-t-il. Je les ai vus.

— Y'a rien ici, fit l'autre, définitif, balançant son trousseau d'un air menaçant.

Ils s'affrontèrent une seconde en silence. Harvey allait repartir quand un bruit de verre brisé, suivi d'un faible cri jaillit derrière lui. Ses grands yeux bleus foncèrent:

— Et ça, qu'est-ce que c'est?

Le Noir brandit son trousseau.

— Je vous dis de foutre le camp.

Déjà il traversait le couloir à dix centimètres du sol, le cou pris en étau entre les mains d'Harvey. Dans ses bons jours, celui-ci était capable de faire un nœud à une barre de fer.

Il l'appuya à la porte d'où était venu le bruit.

Le Noir se débattit, criant d'une voix aiguë:

— Non, mais dites-donc! Je vais appeler les flics. Laissez-moi.

Harvey le frappa du plat de la main sur le front, ce qui projeta le crâne contre le mur. Cela fit un très joli bruit. Le Noir gémit, et se débattit. Mais son adversaire était quatre fois plus fort que lui.

— Vite, ordonna Harvey menaçant.

— Il y a personne là-dedans, protesta-t-il.

Mais le ton n'y était plus. Harvey lui enfonçait un pouce dans l'œil gauche.

— J'ai pas la clef, souffla le Noir.

Jack Harvey recula un peu et lui envoya une manchette à toute volée sur la gorge.

Parce qu'il n'aimait pas qu'on mente aussi mal.

Il glissa le long du mur et Harvey récupéra le trousseau de clefs au vol. La cinquième qu'il essaya entra dans la serrure. La porte s'ouvrit sans difficulté et une masse de vapeur blanche envahit le couloir.

Harvey entra en courant. Rapidement, il explora la pièce vide et parvint à la porte du fond, marchant sur les éclats de verre. Il n'eut qu'à tourner la clef, restée dans la serrure.

Il eut du mal à ouvrir la porte et recula d'abord devant l'atmosphère brûlante. A grand-peine, il distingua le corps de Malko, étendu devant la porte, inerte. Suant et soufflant, Harvey le prit par les poignets et le jeta sur son épaule. Il était trempé et bouillant, d'un affreux rouge d'écrevisse, avec des boursoflures par endroits.

La vapeur continuait à fuser de l'ouverture carrée.

Jack Harvey ressortit. Au passage, il envoya de toutes ses forces un coup de pied dans le visage du Noir. Puis il partit en courant dans le couloir, portant Malko.

Quand la réceptionniste, dans le hall, vit cet homme tout nu et tout rouge, elle poussa un petit cri et glissa en arrière, évanouie.

CHAPITRE VIII

— C'est un accident. Un accident malheureux.

— Eh, oui, fit Jack Harvey, bonhomme. C'est un accident. Et si vous tombiez maintenant de cette fenêtre, ce serait aussi un regrettable accident.

Le manager de l'hôtel Lucayan jeta un coup d'œil inquiet vers la porte. C'était un homme petit, malingre et déplumé avec un grand nez d'oiseau, d'une malhonnêteté prodigieuse. On avait l'impression qu'Harvey pouvait l'aplatir contre le mur d'un revers, comme une mouche.

Il le tenait par le revers de sa veste et l'expression de ses yeux bleus démentait ce que ses paroles pouvaient avoir de badin.

— Monsieur, fit le manager, je ne permettrai pas...

Harvey le secoua un peu:

— Les pieds d'abord, ou la tête?

Pour la première fois le manager se demanda si l'homme n'allait pas vraiment le pousser. Ils étaient au sixième et cela faisait soixante pieds avant d'atterrir sur le marbre. Mais Harvey le lâcha et le bouscula brutalement vers le téléphone.

— Appelle ton zig qui avait la clef. Vite.

Docilement, le manager décrocha le téléphone de la chambre et demanda au standard:

— Faites monter immédiatement Ted à la chambre 649.

Cinq minutes plus tard, Ted frappait à la porte. Il avait encore le visage congestionné. En voyant Harvey, il voulut ressortir.

Affectueusement, le plombier-barbouze lui fit signe :

— Viens, on est entre amis. Qui t'avait dit de fermer la porte du bain turc à clef?

Ted regarda le manager, affolé. Ostensiblement ce dernier détourna la tête. Ce n'étaient pas ses affaires ni sa faute si l'hôtel appartenait à Bert Minsky.

— C'est, heuh... commença-t-il.

Le manager vola à son secours.

— Quand un couple demande à utiliser le bain turc, nous l'enfermons pour qu'il ne risque pas d'être dérangé...

— Ou pour qu'ils cuisent mieux?

Harvey s'approcha de Ted.

— Petit fumier! Et quand on a entendu la vitre se casser?

— J'veus ai pas cru, M'sieur.

Ses yeux paniqués cherchaient à se poser partout sauf sur lui. Harvey le prit

par le bras:

Et si je te dis que je vais te foutre par la fenêtre, tu ne vas pas me croire non plus?

Ted verdit et ouvrit la bouche. Une fois de plus le manager le coupa:

— Monsieur plaisante, Ted.

Il y eut un cri, venant de la chambre voisine. Harvey lâcha Ted et passa la tête par la porte entrouverte. Malko, inerte et tout nu, était étendu sur un lit. Une infirmière lui passait un liquide incolore sur tout le corps. La peau était rouge vif. Harvey referma la porte.

— Vous savez qu'on appelle ça une tentative de meurtre? dit-il au manager.

Celui-ci haussa les épaules, résigné.

— Je vous ai dit que c'est un accident! Nous dédommagerons monsieur Linge.

— Et la vapeur bloquée, c'est un accident aussi?

— Non, ça c'est la fatalité, fit le manager imperturbable. J'ai interrogé le personnel. Une vanne s'est bloquée.

— Et l'eau froide?

— Encore une erreur. On a coupé l'eau froide pour une petite réparation de tuyauterie.

— Juste à ce moment-là?

— Juste à ce moment-là, fit le manager en écho, en levant les yeux au ciel pour le prendre à témoin de son malheur.

Cela fait une suite de regrettables coïncidences, conclut Jack Harvey.

— Une sorte de série noire, oui.

— Au fond, s'il vous arrivait quelque chose à votre tour, cela ne se remarquerait même pas...

Le manager eut un horrible trismus de la lèvre supérieure. Cela recommençait:

— Ecoutez, fit-il conciliant. Je n'ai rien à voir avec tout cela. Restez ici tant que vous voudrez, vous êtes les invités du Lucayan.

— Et la fille?

Il écarta les bras, impuissant.

— Elle n'habite pas l'hôtel. Elle a disparu, nous ne la connaissons pas.

Mine de rien, il avait reculé jusqu'à la porte. Il l'ouvrit et Ted se faufila le premier. Harvey laissa faire. Ils n'avaient rien à gagner à un esclandre. Dès qu'ils furent partis, il retourna dans la chambre de Malko.

Le médecin, un jeune Anglais couvert de taches de rousseur, achevait son examen. Il rassura Harvey immédiatement:

— Il s'en sortira bien. Il n'a que des brûlures au premier degré et une inflammation générale. Mais s'il était resté dans la vapeur cinq minutes de plus, il était mort, soit asphyxié, soit brûlé vif. Quel curieux accident! Si vous voulez porter plainte contre l'hôtel, je vous donnerai un rapport écrit sur ce que j'ai constaté.

» En attendant, qu'il reste couché deux ou trois jours et qu'il évite d'aller au soleil une bonne semaine.

Le médecin montra un pot bleu sur la table de nuit:

— Mettez lui ça deux fois par jour. Jusqu'à ce que la peau ne soit plus douloureuse.

Malko ouvrit les yeux et sourit faiblement. Il se sentait très faible et son dos le faisait atrocement souffrir. Ses épaules émergeaient du drap, rouges comme des écrevisses. Tout son corps avait la même couleur et il n'arrivait pas encore à respirer normalement. Malgré l'air climatisé il avait l'impression de respirer du feu.

Jack Harvey lui résuma sa conversation avec le manager. Malko hocha la tête.

— Maintenant, je suis sûr que Bernon Mitchell est vivant. Et qu'il a été enlevé. Il n'est certainement pas trop tard pour agir. S'il était déjà loin, on m'aurait laissé tranquille.

Harvey hocha la tête et s'assit près du lit, jouant avec sa gourmette et récapitulant mentalement les cadavres. L'inconnu enterré à la place de Mitchell: un; Angelo: deux. Entre Malko et le Père Torrio, on pouvait dire: trois. Il fallait qu'il y ait un sacré intérêt en jeu...

Malko réfléchissait aussi de son côté, en dépit de ses douleurs lancinantes.

Quelque chose lui échappait. Mitchell ne pouvait être utile qu'à un service de Renseignements. Si on l'avait enlevé, pourquoi était-il encore aux Bahamas, multipliant les risques? Or, s'il avait été déjà loin, on ne se serait pas donné le mal de le tuer. Qui était cette fille au sang-froid remarquable? Où était Bernon Mitchell? Et quel était le rôle de Big Daddy?

Il commençait pourtant à entrevoir la vérité. Mais cela lui paraissait si énorme qu'il n'y croyait pas encore. Et il manquait un morceau du puzzle. Il reconstitua les événements.

Heureusement que les murs du bureau de Bert Minsky étaient insonorisés et sa porte blindée. La voix d'Irina faisait trembler les vitres.

— Vous êtes un imbécile! jeta-t-elle. C'est une erreur grossière de s'être attaqué à cet agent de la C.I.A. Maintenant, il est vivant, il sait que Bernon Mitchell n'est pas mort et nous allons tous les avoir sur le dos.

Minsky tenta de l'interrompre: les verres de ses lunettes en étaient embués de transpiration et il jouait nerveusement avec l'accoudoir-bar de son fauteuil.

— C'est un miracle s'il s'en est sorti...

— Miracle ou pas, répliqua Irina, cinglante, il est vivant. Vous n'allez pas l'achever dans sa chambre.

— Ma foi, fit Minsky...

C'est une idée qui ne lui déplaisait pas, à première vue.

Elle le regarda, médusée.

— Non, mais vous êtes fou! Vous vous croyez à Chicago en 1920. Ce qu'il faut, c'est disparaître, et vite. Avec Bernon Mitchell. Nous continuerons les négociations ensuite.

L'Américain sauta sur l'occasion:

— Vous avez entendu parler de Litton Kay, à New Providence Island?

— Non.

— C'est un domaine privé, une résidence pour milliardaire, qui appartient au groupe dont je fais partie. Là-bas, personne ne viendra vous y chercher.

» Nous partirons avec mon avion dans deux heures. De Windsor Field, il y a un quart d'heure de route. Là-bas, vous pourrez voir Mitchell et vous décider rapidement.

Irina hocha la tête.

— D'accord. Mais plus d'imprudence. Sinon, je reprends l'avion et vous ferez ce que vous voulez. A cause de vous, j'ai déjà un meurtre sur le dos.

Minsky appuya sur le bouton de l'interphone:

— Préparez le Cessna. Quatre personnes. Nous décollons à six heures. Prévenez-moi quand tout sera O.K.

Irina et Bert Minsky se regardèrent en silence: ils auraient donné cher l'un et l'autre pour savoir ce que pensait son adversaire. La jeune femme avait un sale pressentiment. Ce n'était pas la première fois qu'elle était mêlée à une défection. Mais elle ne comprenait pas comment Bert Minsky tenait le mathématicien. Et elle avait hâte de le voir. Ce n'est qu'à ce moment-là que le travail commencerait vraiment pour elle.

Elle regarda par la fenêtre. En bas, les gens jouaient sur la plage. Le soleil brûlait. Eux oubliaient qu'on se bat toujours quelque part, ouvertement ou non.

Heureusement qu'elle avait eu le temps d'aller voir Vassili sur le bateau, avant de se rendre chez Minsky. Ignorant encore son départ pour Litton Kay, ils avaient convenu que si elle était obligée de s'en aller rapidement, elle contacterait à Nassau, le Haïtien Eloïse, au Banana Boat.

Le calme de Vassili l'avait rassurée. Dans l'entrepont puant la bouse de vache, il l'avait embrassée comme une sœur en lui disant:

— Ne t'inquiète pas, petite colombe. Tout se passera bien. Ce Minsky est un imbécile. Sinon, il ne se serait jamais attaqué à cet agent. Et les imbéciles perdent toujours.

C'était un pur, Vassili. Elle ignorait comme tout le monde son vrai nom. Il apparaissait quelque part, avec son air tranquille, ne faisait pas de bruit, et, pfttt.... disparaissait avec quelqu'un dans son bec. Il ne devait pas passer plus de deux mois par an en Russie et pourtant, il avait une famille qu'il adorait.

Irina était repartie au Lucayan un peu regonflée. Au fond, elle était presque heureuse que l'attentat n'ait pas réussi. Même si c'était dangereux pour elle.

Jack Harvey excité comme un fou secoua Malko. Pendant que celui-ci dormait, il avait été traîner dans Freeport où il connaissait pas mal de gens. Ça servait parfois.

— Ça y est, j'ai quelque chose.

Malko ouvrit un œil torve. Il rêvait qu'il se trouvait en enfer...

— La fille, fit Harvey, celle qui a voulu vous faire griller. Elle vient de

partir en avion avec Bert Minsky. Pour Windsor Field, à New Providence Island.

Du coup, Malko émergea. Ses yeux dorés étaient striés de veinules rouges. Il tenta de se lever mais retomba en arrière avec un gémissement.

— Bravo, murmura-t-il. Continuez. Essayez de savoir si Mitchell était avec eux. Et où sont-ils, à New Providence Island.

Harvey repartit, laissant Malko plongé dans de profondes réflexions. Le cercle était bouclé. C'était bien le gangster qui avait voulu se débarrasser de lui. Donc l'hypothèse de William Clark se vérifiait.

Mais comment osait-il se promener à travers les Bahamas avec un type kidnappé?

Il se rendormit sur ce point d'interrogation.

Chaque fois que Malko faisait un mouvement, il avait l'impression qu'on le pinçait sournoisement. Son teint brique aurait fait honte à un major de l'armée des Indes. Il avait encore une large tache rouge dans le dos, mais l'ensemble de sa peau allait mieux. Après être resté deux jours étendu, il se sentait un peu mieux, bien que très faible encore.

Il avait quitté l'hôtel Lucayan sous les courbettes de manager qui avait tenu à lui faire cadeau d'un nécessaire à jeu tout en cuir.

Jack Harvey conduisait leur Bord de location. Ils avaient filé droit sur la base du S.P.A.D.A.T.S. au milieu de l'île là où travaillait Bernon Mitchell. Officiellement Big Daddy était en voyage. En dépit de ses efforts, Malko n'avait pas pu découvrir le lien entre Bernon Mitchell et Bert Minsky, ni comment ce dernier tenait le mathématicien. Il était venu au S.P.A.D.A.T.S. pour téléphoner à Washington, grâce au téléphone codeur-décodeur installé sur la base. On l'avait installé dans un petit bureau, uniquement meublé d'un grand classeur, d'une table et d'un téléphone. Il terminait l'exposé de la situation.

Poliment, il laissa William Clark égrener un chapelet de jurons qui l'aurait fait mal voir de son ancien patron, le puritain Allan Dulles.

— Que faut-il faire? conclut Malko. Je ne suis même pas sûr qu'il soit encore dans le coin. Ce serait trop beau.

Clark jura encore un peu et martela:

— Je peux en tout cas vous dire ce qu'il ne faut pas faire: laisser Bernon Mitchell quitter les Caraïbes.

— Il faudrait d'abord savoir où il se trouve.

— C'est pour cela que je vous paie, rugit William Clark. Pas pour vous prélasser au soleil. Mettez-vous bien une chose dans la tête. Mitchell ne doit pas partir à l'Est. Ou il rentre aux U.S.A., ou...

— Ou quoi? demanda Malko avec un peu d'appréhension.

— Ou vous le liquidez. On ne peut pas le laisser dans la nature.

Malko ne répondit pas. C'était le genre d'ordre qu'il avait horreur de recevoir. Il savait trop ce qu'était l'engrenage d'un service secret, pour avoir failli lui-même en être la victime⁽⁶⁾. Mais William Clark, de son point de vue, avait

raison.

Il raccrocha. Les vacances aux Caraïbes tournaient mal. Les Bahamas ne comptaient guère qu'un millier d'îles et d'îlots. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin...

Il remercia pour le téléphone et rejoignit Jack Harvey qui l'attendait dans la voiture. Ils parcoururent les trente-quatre milles qui les séparaient de Freeport en silence.

Dans deux heures, ils seraient à Windsor Field, où Bert Minsky avait atterri trois jours plus tôt.

Trois jours! C'était une éternité dans une affaire comme celle-là.

CHAPITRE IX

Un écriteau — lettres rouges sur fond blanc — annonçait: « Ici Litton Kay. Propriété privée. Interdiction d'entrer. Les survivants seront poursuivis. »

La longue Cadillac crème s'arrêta silencieusement devant la barrière blanche. De l'autre côté on apercevait une large étendue de gazon et une minuscule chapelle de bois. Luxe inutile, car ceux qui fréquentaient Litton Kay avaient depuis longtemps délaissé les pompes de la religion pour d'autres joies plus terre à terre.

Un gardien noir avec une chemise bleue et une casquette, un gros revolver pendant sur la hanche, s'approcha de la voiture.

— Vous êtes attendue? fit-il d'une voix rogue.

Irina, du fond de la voiture, le regarda curieusement. Ce n'est pas l'idée qu'elle se faisait d'un *home* de repos pour milliardaires. A l'aéroport, Bert Minsky était parti à Nassau, la confiant au chauffeur.

— La demoiselle est invitée par monsieur Minsky, annonça le chauffeur.

Le garde regarda Irina avec méfiance, fit le tour de la voiture, se gratta la tête et annonça:

— Je vais téléphoner. Bougez pas.

Litton Kay était à peine plus gardé que Fort-Knox. Il n'y a que les canailles pour être vraiment prudentes.

Après une longue conversation téléphonique, le garde revint, souriant de toutes ses dents.

— Vous pouvez y aller. Arrêtez-vous au Club-House. Monsieur Pierre vous attend là-bas.

La barrière se leva. Déjà les quatre contrôleurs reliés à l'entrée principale possédaient le numéro de la Cadillac et le nombre de personnes se trouvant à l'intérieur. Litton Kay était un Etat dans l'Etat. Même le Gouverneur des Bahamas ne pouvait y entrer sans montrer patte blanche.

Tandis que la voiture roulait lentement dans les allées asphaltées, Irina admira le port privé, un entrelacs de canaux impeccablement entretenus, remplis de chriscrafts, de yachts, tous plus luxueux les uns que les autres. Pour être membre du club, il fallait déjà verser cinq mille dollars par an et avoir deux parrains. Ensuite on avait le droit de payer des chambres et des appartements à partir de cent dollars par jour pour une petite chambre. La piscine était cependant gratuite.

En plus, Litton Kay comportait des lotissements vendus à des gens triés sur le volet. Le terrain y valait plus cher que dans une mine d'or. Beaucoup avaient leur port privé. La plupart n'avaient jamais mis les pieds à Nassau et ne le feraient jamais. M. Pierre, le manager français veillait à ce que ses hôtes ne manquent de rien: filles, jeux, alcools.

La propriété était entourée d'un réseau de barbelés gardée jour et nuit par des gardes armés. Ceux-ci avaient une consigne très simple: tirer à vue sur tout ce qui n'appartenait pas au domaine.

Les milliardaires aiment la tranquillité, c'est connu.

Irina descendit de la Cadillac devant le Club-House. Un homme grand et mince vêtu d'un smoking blanc, avec une fine moustache de danseur mondain, s'inclina devant elle:

— Mademoiselle Malsen? Je vais vous conduire à votre appartement. Monsieur Minsky ne va pas tarder à arriver.

Irina regarda autour d'elle, les hibiscus, les flamboyants, la pelouse. L'ambiance de ce club la rendait nerveuse. Les gardes, cet homme trop poli, les barbelés. On se serait cru dans un camp de concentration de luxe.

Elle suivit un Noir qui portait sa valise, le long d'un petit sentier cimenté, puis autour de la piscine. Plusieurs bungalows étaient répartis dans la végétation luxuriante.

Il y avait peu de gens, en raison de l'inhumaine chaleur. Irina passa près d'un homme en short blanc, d'une cinquantaine d'années, très bronzé, avec des yeux bleus saillants, comme un saurien. Il était tellement resté au soleil que sa peau était presque aussi noire que celle du boy qui portait la valise. Il suivit des yeux la silhouette d'Irina, le balancement de ses hanches, les longues jambes et se redressa sur sa chaise longue.

Lorsque le boy revint, il l'appela d'un claquement de doigts et lui glissa un billet plié dans la main.

— Qui est cette fille?

Le Noir roula des yeux effrayés.

— C'est une amie de M. Minsky, monsieur Ed.

— Ah, fit Ed Aron.

Pour lui cela ne changeait rien. Il n'avait pas peur de Big Daddy, contrairement à beaucoup de gens. Au cours de sa vie aventureuse, il avait affronté des gens au moins aussi dangereux. Et les avait battus.

Maintenant, il contrôlait quelques mines de cuivre en Colombie et valait vingt millions de dollars.

Il repensa à Irina. Quelle fille! Ce n'était ni une call-girl, ni une jeune écervelée. Une femme. Une vraie. Et belle à couper le souffle. Il respira profondément, gonflant son torse puissant et décida d'aller nager. Brutalement, il venait de tomber amoureux. Comme un gamin de seize ans. Mais avec une certaine lucidité.

A Litton Kay, il s'ennuyait. Il décida de faire la conquête de cette inconnue. Il n'était pas beau, plus très jeune, mais il savait ce qu'il voulait.

Et au diable Big Daddy.

Irina, éblouie, regardait son logement. Deux pièces donnant sur la piscine, des murs recouverts d'un coûteux papier japonais, air conditionné, meubles laqués noirs. Le sol était recouvert d'une épaisse moquette de nylon blanc où Irina enfonça voluptueusement les pieds.

Chaque bungalow comportait en plus une installation complète de haute-fidélité. Ils coûtaient deux cent cinquante dollars par jour. Plus le service.

Quand elle fut seule, elle ouvrit le frigidaire: il était bourré de bouteilles d'alcool. Sur la table une coupe de fruits tropicaux s'étalait, appétissante. Irina les caressa du bout des doigts. Bert Minsky tenait à se racheter.

Elle soupira. Dans aucune mission, elle n'avait été entourée d'un tel luxe. Les officiers qu'elle séduisait d'ordinaire rognaien sur leur solde pour lui offrir de minables cadeaux et faisaient des dettes au mess pour l'emmener dîner.

Ici, c'était un autre monde. Litton Kay suait l'argent. Irina brancha la musique de fond. Un jazz doux envahit la pièce. Elle ôta sa robe pour prendre un bain. Le luxe qui l'entourait était comme le carrosse de Cendrillon. Palpable mais irréel.

Bert Minsky frappa doucement à la porte d'Irina. Il était arrivé de Nassau une demi-heure plus tôt. Avec Bernon Mitchell. Par précaution, le jeune Américain était venu par mer, à bord d'une vedette rapide appartenant à Big Daddy. Il avait hâte de conclure l'affaire. Les égratignures sur son corps n'étaient pas encore cicatrisées, mais il tenta de donner un aspect engageant à son visage.

La porte s'ouvrit sur Irina.

L'Américain resta muet. La jeune femme avait passé une robe longue en lamé-argent qui la moulait comme un gant. Sa poitrine bronzée était offerte comme sur une coupe d'argent. Elle s'était relevé les cheveux en chignon et, avec ses yeux légèrement maquillés, ne paraissait pas plus de vingt-cinq ans. Sauf par le regard.

— Vous êtes ravissante.

Bert s'inclina. A toucher la poitrine.

Irina eut un recul imperceptible.

— Vous n'allez pas recommencer.

L'Américain haussa les épaules.

— Oublions cela. Et parlons affaires.

Il s'assit sur le lit. Irina resta debout, appuyée à la table.

— Je vous écoute, fit-elle.

Minsky passa la langue sur ses lèvres.

— Etes-vous vraiment mandatée pour traiter l'affaire qui vous a amenée ici? demanda-t-il.

Irina le regarda bien dans les yeux.

— Si vous en doutez, je peux reprendre l'avion demain matin.

Il eut un geste apaisant.

— Mais non, mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Seulement,

nous devons faire vite. Les Américains savent maintenant que Mitchell est vivant. Ils feront tout pour le récupérer. Vous — il appuya sur le « vous » — avez donc intérêt à lui faire quitter les Bahamas le plus tôt possible.

Irina eut un geste qui signifiait que de son côté il n'y avait pas de problème. Déjà Bert Minsky enchaînait :

— Bernon Mitchell est là. Vous allez le rencontrer tout à l'heure. Parlez avec lui. Librement. Après, vous me direz si oui ou non, vous concluez le marché.

— Et si non ? fit Irina.

— Bernon Mitchell est déjà mort pour beaucoup de gens. dit doucement Minsky. Cela ne changera pas grand-chose.

Irina alluma une cigarette. En dépit de son calme apparent, Minsky s'énervait. Il était dans une impasse. C'était un jeu dangereux. Mais elle savait que, poussé à bout, Minsky n'hésiterait pas à liquider le mathématicien. Vivant, il était trop dangereux.

— Quand vous verrez Mitchell, continua Minsky, évitez seulement de lui dire que vous appartenez à un Service Secret. Je lui ai expliqué que pour se rendre à Cuba il fallait demander l'asile politique et que vous étiez persona grata auprès de Fidel Castro. Il pense qu'il est plus simple pour vous comme pour moi, qu'il parte de son plein gré.

Irina affirma :

— Si tout est comme vous le dites, il n'y aura pas de problème. L'argent vous sera donné en échange de Mitchell dès qu'il atteindra Cuba.

Minsky ricana :

— Non. Je connais les Cubains. J'ai autant confiance en eux que dans un serpent à sonnettes. Je veux l'argent ici. Avant qu'il ne parte.

Irina fit semblant de réfléchir.

— J'essaierai. Mais je dois entrer en contact avec les gens de Cuba. Cela prendra quelques jours. Et il faudra que j'aille en ville. Je ne veux pas utiliser le téléphone.

Bert Minsky s'épanouit et prit Irina par le bras, lui soufflant :

— Vous faites une bonne affaire. Mitchell m'a parlé, un soir où il était rond. Il connaît *tous* les codes américains. C'est lui qui les a conçus. Il vaut des millions de dollars.

Irina faisait tourner sa cigarette entre ses doigts : comment un homme de cette qualité avait-il été se mettre entre les pattes d'un gangster comme Bert Minsky ?

— Allons-y, fit l'Américain. Bernon nous attend.

En marchant le long de la piscine, Irina faisait mentalement le point de la situation. Même Vassili Sarkov ne pourrait enlever Bernon dans Litton Kay. Cela demanderait de trop gros moyens et à la première alerte, Bert Minsky n'hésiterait pas à l'abattre.

Il fallait qu'elle l'attire à l'extérieur et, avant, reprendre contact avec Vassili. Mais Minsky se méfierait certainement tant qu'il n'aurait pas l'argent.

Enfin!

Il faisait un peu moins chaud, mais il n'y avait toujours pas un souffle d'air. Irina remarqua à haute voix :

— Il fait toujours aussi chaud aux Bahamas?

Minsky leva la tête vers les étoiles.

— Non. Mais il pourrait bien y avoir un cyclone ces jours-ci.

Irina n'avait jamais vu un cyclone, sauf au cinéma. Elle se dit que ce serait amusant.

Le Club-House, élégant bâtiment blanc accoté à la mer, n'était pas plus éclairé qu'une chapelle. Quelques couples dînaient au son d'un orchestre vaguement typique qui jouait en sourdine. Ed Aron seul à une table luttait contre une énorme langouste. Quand Irina entra, il abandonna sa mastication, et ne la lâcha des yeux que lorsqu'elle fut assise de dos. Il la trouvait de plus en plus belle.

Bert Minsky la mena jusqu'à une table donnant sur la mer. Un jeune homme en smoking blanc était assis tout seul devant un martini.

— Voici Bernon Mitchell, annonça Minsky.

Sa voix avait pris l'intonation chaleureuse d'un agent électoral.

Le jeune Américain se leva. Irina fut frappée par son air de jeunesse et de désarroi, en même temps qu'une impression dure et fermée autour de la bouche.

— Mlle Malsen doit vous faciliter votre passage à Cuba, expliqua Bert Minsky en s'asseyant.

L'œil du mathématicien brilla.

— Quand partons-nous? demanda-t-il avidement. J'en ai tellement assez de me cacher...

Irina ouvrit la bouche pour poser une question quand Minsky la devança :

— Encore quelques jours. Mlle Malsen attend la réponse officielle du Gouvernement cubain. Mais c'est seulement une question de principe. D'ailleurs elle vous tiendra compagnie à Litton Kay jusque-là.

Bernon Mitchell sourit vaguement. Il n'avait pas encore regardé la jeune femme en face. Un garçon apporta la carte. Ils choisirent leur menu.

Un peu plus tard, on leur apporta d'énormes avocats dont la peau se détachait comme celle d'une pêche. Irina mangeait avec appétit mais Bernon Mitchell ne toucha presque pas à son assiette.

Sous la table, Irina laissait sa cuisse contre celle du jeune homme. Un peu mais pas trop. Il fallait qu'il en ait envie mais qu'il ne la sente quand même pas offerte; il risquait de se méfier.

Ce n'est qu'au café qu'Irina s'aperçut que Bernon portait des verres de contact, ce qui lui donnait ce regard embué et lointain. Mais cela n'expliquait pas tout, loin de là. Que faisait à sa table cet Américain bien tranquille qui aurait dû se trouver à des milliers de kilomètres de là?

L'orchestre changea et elle sauta sur l'occasion:

— Voulez-vous me faire danser? demanda-t-elle. J'en meurs d'envie.

Bernon se leva, un peu gauche et la précéda sur la piste. Ils faisaient un couple très assorti. C'était un « merengue » rythmé, mais Irina dansait près de son cavalier, son ventre le frôlant à chaque saccade. Un truc auquel aucun homme ne résistait. Elle le savait par expérience. De toute façon, elle tablait sur la curiosité masculine.

Il sentait la crème à raser et le savon. Net comme un collégien.

De sa table, Ed Aron ne la quittait pas des yeux.

Quand leurs regards se croisèrent, il lui fit un petit signe de tête et un sourire auquel elle ne répondit pas.

— Quel âge avez-vous, demanda-t-elle à son cavalier à brûle-pourpoint.

Il rougit et s'écarta d'elle. La gaffe.

— Trente-deux ans.

— Pourquoi vous êtes-vous enfui des Etats-Unis?

Il répondit de mauvaise humeur:

— Je ne me suis pas enfui. Je suis libre de faire ce que je veux.

Quelque chose dans la voix intriguait Irina. Une sorte de tension comme si le timbre n'était pas bien placé. Bernon fixait obstinément un point dans le vide.

— Avez-vous des raisons politiques de fuir les U.S.A.? demanda Irina, se jetant à l'eau.

Pas du tout. Et, de toute façon, cela ne vous regarde pas.

Irina ne comprenait pas cette agressivité inutile. Pourtant, elle voulait profiter à fond de ce tête-à-tête:

— Savez-vous pourquoi Bert Minsky vous aide?

Il la regarda avec commisération :

— Bien sûr. Je lui ai donné dix mille dollars.

Elle sentit qu'elle ne sortirait rien de lui. Cela crevait les yeux. Si Minsky les avait laissés danser ensemble, c'est qu'il ne craignait rien. Il y avait un secret entre l'Américain et lui que Mitchell respecterait. Elle changea de conversation.

— J'espère que nous allons devenir amis durant ces quelques jours. A Cuba, je pourrais vous aider. La vie est très différente de ce que vous connaissez. Vous m'êtes sympathique...

Mitchell se détendit un peu, et esquissa un sourire.

— Vous vous y êtes bien faite, vous... à Cuba.

Elle rit.

— J'aime les pays chauds. Et la mer.

— Moi aussi.

— Eh bien, allons nager demain, voulez-vous? Rendez-vous à la piscine vers onze heures.

Il acquiesça sans trop d'enthousiasme et ils revinrent à la table. Très vite, Bernon Mitchell s'excusa, prétextant un coup de soleil.

Bert Minsky le suivit d'un regard véritablement filial et dit:

— Alors? Il est bien vivant? Pas drogué, pas idiot... Il vaut bien un

million de dollars?

Irina sourit rêveusement. Quel imbécile ce Bernon Mitchell! Il ignorait le paradis qu'il quittait. Mais au fait pourquoi le quittait-il? Il ne ressemblait à aucun des transfuges qu'elle avait rencontrés. Apparemment, il n'avait ni motif politique, ni intérêt matériel à trahir. Et il semblait parfaitement équilibré. Le mystère restait entier.

— Il vaut bien un million de dollars, accorda-t-elle. Payable en plomb.

CHAPITRE X

Appuyé à un vieil autobus vert recouvert de slogans électoraux et de ses photos, Lester Young regarda Malko et Harvey descendre de voiture. C'était un petit Noir, gras et vulgaire, avec des yeux très enfoncés et un feutre sans couleur vissé sur la tête.

— Salut, Jack, fit-il. Puis, désignant Malko du doigt.

— Qui c'est, celui-là?

— Un ami, répondit Harvey. Il est O.K.

— S'il est O.K. pour toi, il est O.K. pour moi, dit le Noir. Et il tendit à Malko sa main boudinée et musclée.

Lester était un des hommes les plus importants de l'île, en ce moment. Candidat du National Democrat Party, il allait tenter pour la première fois d'arracher aux « Bay Street Boys » leur mainmise sur l'île.

Harvey demanda à voix basse:

— Tu as du nouveau?

Le Noir jeta un coup d'œil encore inquiet à Malko. Tirant Harvey par le bras, il lui glissa :

— C'est comme je vous ai dit. Big Daddy est à Litton Kay avec une fille qui pourrait bien être celle que tu cherches. Mais personne ne sait son nom... Big Daddy l'a fait mettre dans un bungalow à lui.

Il cracha violemment par terre.

— Qu'il crève celui-là !

— Et l'autre type?

Lester Young fit claquer ses bretelles mauves sur sa chemise :

— Y'en a bien un qui ferait l'affaire. Un Américain comme tu m'as dit. Toujours avec un des gars de Minsky, un certain Steve. Mais il y a un truc qui ne colle pas. Il n'est pas prisonnier.

— Ah!

Jack Harvey n'y comprenait plus rien. Cette affaire le dépassait. D'ailleurs Lester Young n'avait plus rien à dire. Il daigna se tourner vers Malko et dit à haute voix:

— Pourrait bien avoir un cyclone, ces jours-ci.

— Il va y avoir un cyclone? interrogea Malko.

Le Noir le regarda avec pitié:

— Ça s'sent dans les os, M'sieur! Puis, c'est la saison. Ça vient du sud et ce sera mauvais. Au dernier, le toit de ma maison, il a traversé la moitié de l'île. Comme je vous dis.

Lester Young fit encore claquer ses bretelles et monta dans une Ford couverte de stickers électoraux avec un clin d'œil.

— Salut, Jacky. Si tu vois Big Daddy, tu lui bottes le cul pour moi.

La voiture démarra dans un nuage de poussière. Malko et Harvey remontèrent dans la camionnette de plombier. Ils se trouvaient à un mille de Nassau non loin de l'Emerald Beach.

— Pourquoi nous aide-t-il? demanda Malko.

Harvey se concentra sur la direction flottante de la vieille Chevrolet pour négocier la courbe de Gable Beach avant de répondre:

— Il hait Minsky et les « Boys. » S'il gagne aux élections, il fera tout pour leur arracher l'île. Il sait que nous luttons contre Minsky.

Ils étaient revenus de Freeport le matin même. Malko avait repris sa chambre à l'Emerald Beach et Harvey s'était mis à la recherche de Minsky et d'Irina. C'est lui qui avait offert la collaboration du leader Noir. Lester Young comptait des membres de son Parti dans tous les corps de métier. Rien ne lui échappait et New Providence Island était une petite île. En une demi-journée, il avait retrouvé la piste de la jeune femme et du gangster, à Litton Kay.

Harvey entra dans le parking de l'Emerald Beach. Le portier se précipita puis ralentit considérablement en reconnaissant la camionnette. Il ouvrit quand même la portière d'un air dégoûté.

Cinq minutes plus tard, Harvey et Malko sirotaient un daiquiri sous le bar-paillote de l'hôtel, face à la mer, sur la plage.

— Qu'est-ce que c'est que Litton Kay? demanda Malko.

Harvey grimaça.

— Le paradis sur terre, si vous avez cent dollars à dépenser par jour. Minsky et sa bande ont acheté des terrains au bout de l'île, ont mis des barbelés autour et ont annoncé aux milliardaires de Miami et d'ailleurs que là, ils seraient tranquilles. Il y a une garde privée de vingt-huit hommes, tous armés. Il paraît qu'ils ont même une mitrailleuse, en cas de hold-up.

» Ils ont construit un port privé, avec plein de yachts. Ce n'est même pas la peine d'essayer d'entrer. Vous ne franchirez pas la grille.

« Quand ils ont besoin d'un toubib, ils le font accompagner jusqu'au malade par un garde. Si votre gars est là-dedans, autant chercher à cambrioler Fort Knox. De toute façon, même si vous parveniez à entrer, ils ne vous laisseraient jamais ressortir.

Très encourageant, tout ça!

— A propos, continua Harvey, en baissant ses beaux yeux bleus, j'ai donné cent dollars à Lester. Pour sa campagne électorale.

— D'accord, d'accord, fit Malko. Pourtant, nous devons pénétrer dans ce paradis. Bernon Mitchell s'y trouve certainement. Pour une raison que nous ignorons, ceux qui le manipulent ne semblent pas pressés de lui faire quitter l'île. C'est miraculeux, mais cela ne durera pas éternellement.

— Moi, je ne tiens pas à me suicider, dit Harvey.

— J'ai une idée, dit Malko. Et si elle ne marche pas, c'est moi qui assume

tous les risques. Votre ami Lester a, me dites-vous, des amis dans tous les corps de métier? et Litton Kay donne sur la mer?

— Oui, fit Harvey toujours sans comprendre.

— Vous pouvez vous procurer un plan?

— Oui.

— Bon. J'ai une idée.

Pour la réaliser, Malko avait besoin de certaines aides locales que, seul Harvey pouvait lui fournir. Il lui expliqua.

Au fur et à mesure, le visage du plombier-espion s'éclairait.

— Je crois que ça peut marcher, fit-il. Avec des dollars, on peut tout arranger ici. Mais ça va coûter cher. On va bien s'amuser.

C'était aussi l'avis de Malko. Mais il n'aimait pas vendre la peau de l'ours. Il ignorait où pouvait se trouver Bernon Mitchell, si même il s'y trouvait et en quel état. Ni combien d'hommes le gardait. Sa seule chance était l'élément de surprise.

Malko signa la note et ils regagnèrent le hall rose. Dans la case de Malko à la réception, il y avait un papier plié. Il l'ouvrit. Elle ne comportait qu'une seule phrase: « Contacter d'urgence Limey ».

Limey était le nom de code de Gary Nollau, le Premier Secrétaire du minuscule Consulat de Nassau, également chef de poste de la C.I.A.

— Je vous quitte là, annonça Malko. Rendez-vous à huit heures à El Toro. On ira dîner. Il y aura peut-être du nouveau.

Il monta dans les débris de sa Triumph et cinq minutes plus tard, il se garait derrière Rawson Square. Le Consulat faisait le coin de la place et de Bay Street. Il était déjà fermé. Malko sonna deux fois et entendit des pas tout de suite. C'était Gary Nollau. Il sourit en voyant Malko.

— Je vous attendais, dit-il. Il faut que vous appeliez la boîte immédiatement. Vachement important.

Malko s'enferma dans un bureau, laissant l'autre très intrigué. Ce n'était pas un agent « noir » et il avait pour instructions de se tenir à l'écart de toute opération violente. Aussi grillait-il d'envie de se rendre utile. Et c'était la première fois qu'il arrivait quelque chose d'important à Nassau.

— Ici, trois, cinq, un, un, cent, annonça la standardiste à Malko.

— Poste 4595, s'il vous plaît.

La voix de William Clark était tendue:

— Avez-vous retrouvé la trace de Mitchell?

Malko expliqua rapidement ce qu'il en était et ses difficultés :

— Je suis sûr qu'il est vivant. Mais j'ignore totalement pourquoi il est encore ici, conclut-il. On dirait qu'il fait exprès de nous attendre.

— Je sais, fit Clark. Il y a quelque chose qui nous échappe. Peut-être que Bernon Mitchell est devenu fou subitement ou qu'il est drogué. En tout cas, il est certainement entre les mains de la bande Minsky.

— Pourquoi ne pas faire intervenir le gouvernement d'ici? suggéra Malko. Je vous ai expliqué que Mitchell se trouve dans un endroit presque

inaccessible.

Il entendit le soupir d'impatience de Clark à l'autre bout du fil:

— Impossible. Pour beaucoup de raisons. D'abord cette histoire doit rester secrète tant qu'il y a une chance de la résoudre. Ensuite, les gens au pouvoir, à Nassau, sont trop liés à Minsky.

» Débrouillez-vous tout seul. Ou plutôt non. Je vais vous envoyer du renfort: vos deux vieux amis, Chris Jones et Milton Brabek. Mais n'en profitez pas pour mettre l'île à feu et à sang.

— Beuh, fit Malko.

— Ah, à propos, il y a autre chose.

Le ton de Clark devint faussement léger et Malko se raidit:

— La femme de Bernon Mitchell est venue me voir hier. Elle ne croit pas à la mort de son mari. Elle dit qu'ils avaient un compte joint et qu'un chèque de dix mille dollars a été touché après sa mort. Ensuite qu'il était excellent nageur et que cette histoire est très louche. Elle est persuadée que son Jules a filé avec une ravissante...

— C'est complet, soupira Malko. Vous ne pouvez pas lui dire la vérité?

William Clark ricana tristement.

— On voit bien que vous ne la connaissez pas. Elle ameutera le pays jusqu'à ce qu'on déclare la guerre aux Russes et aux Chinois.

— Bon, c'est votre affaire.

— Non, fit Clark subitement doux comme du miel.

— Quoi?

— Elle arrive demain. Je lui ai donné votre adresse. Elle voulait aller à Freeport. Inutile de faire du scandale là-bas. Soyez diplomate. Racontez-lui ce que vous voudrez, mais pas la vérité. Elle convoquerait la presse dans les cinq minutes qui suivent.

— Eh bien, bravo !

William Clark avait déjà raccroché. Malko quitta le Consulat, morose. Les Bahamas, il commençait à en avoir par-dessus la tête. L'honorable vieille dame un peu gâteuse qui s'occupait du Syndicat d'Initiative lui fit un gracieux sourire quand il reprit sa voiture, mais ce n'était pas suffisant pour lui rendre sa bonne humeur.

CHAPITRE XI

Un maximum de simplicité, un minimum de tissu.

La robe s'arrêtait à vingt bons centimètres au-dessus du genou et ne tenait aux épaules que par deux minces bretelles, moulant le reste du corps comme un gant légèrement obscène.

Le *Pink Pony*, le hall de l'Emerald Beach cessa de respirer. Les mémères battirent vivement le rappel de leurs époux et les quelques « Filles de la Révolution » présentes se concertèrent pour savoir s'il valait mieux brûler vive l'inconnue ou la lapider. Celle-ci leur jeta un regard indifférent et s'approcha de la réception.

— Monsieur Malko Linge?

Malko sortait de la pharmacie, attenante à la réception, les bras pleins de pots de crème. Sa peau était encore aussi délicate que celle d'un nouveau-né. Il s'avança vers la jeune femme.

— Je suis Malko Linge.

L'inconnue le toisa avec un mélange de surprise et d'appréhension, puis son expression fanfaronne s'écailla un peu, elle secoua sa queue de cheval et dit avec un accent bostonien incroyable:

— Je suis Madame Bernon Mitchell.

Les yeux bleu-vert le détaillaient avec une insistance qui le fit presque rougir. Posant précipitamment ses paquets, il lui baisa la main, sans se forcer. La poitrine aiguë et les longues jambes contrebalançaient agréablement l'air un peu trop snob. En dépit de son assurance apparente elle ne devait pas avoir beaucoup plus de vingt ans.

D'autorité, elle s'assit à une table dans le hall, posa son sac, en tira un paquet de Kool et en alluma une sans laisser à Malko le temps de sortir son briquet. Puis elle dit très calmement et à haute voix:

— C'est curieux, vous n'avez pas l'air d'un espion...

D'un seul bloc, les quatre « Filles de la Révolution » de la table voisine se retournèrent. Malko, horriblement gêné hésita entre la fessée immédiate et le départ digne. Il se souvint à temps qu'il avait aussi la charge de veiller sur la belle Madame Mitchell, présumée veuve...

Il ôta ses lunettes noires et donna à ses yeux dorés l'expression la plus sévère possible:

— Vous pensiez que j'avais toujours un couteau entre les dents et un loup noir?

Nerveusement, elle croisa ses longues jambes et tira sur sa Kool. Devant les

yeux dorés de Malko, sa belle assurance fondait comme neige au soleil.

— Comment m'avez-vous trouvé ici? demanda-t-il par acquit de conscience. Il commençait à se méfier des trop belles inconnues.

Elle le regarda, sincèrement étonnée:

— Comment? On ne vous a pas prévenu? C'est William Clark qui m'a dit où vous étiez.

Ce fut à son tour de tomber des nues. Cette femme-enfant parlait de la C.I.A. et de ses secrets avec une candeur désarmante.

— Vous connaissez William Clark?

— Bien sûr. J'ai été le voir à Washington. J'étais folle de rage. J'en avais assez qu'on me raconte des histoires. Je l'ai prévenu de mon départ pour les Bahamas. Pour retrouver Bernon.

De mieux en mieux.

— Mais, fit prudemment Malko, votre mari est, euh... mort noyé...

Elle écrasa sa cigarette à peine fumée dans le cendrier.

— Qu'est-ce que vous faites ici, alors? Monsieur l'espion. La C.I.A. vous a envoyé vous dorer au soleil?

Evidemment... Malko tenta de reprendre l'avantage sur cette tigresse.

— Qu'est-ce que vous pensez, vous?

Sa voix se cassa:

— Ce sont des histoires. Il est avec une fille voyons.

Malko contempla une seconde l'éblouissante silhouette en shantoung bleu et se dit que Bernon serait un fichu idiot.

— Vous n'avez pas été reconnaître le corps?

Elle secoua la tête subitement pâle.

— N... non. C'est trop horrible. Et je suis sûre que ce n'est pas lui. Sinon, vous ne seriez pas là.

— Nous ne sommes sûrs de rien, fit prudemment Malko.

— Moi, je suis sûre.

— Que comptez-vous faire, alors?

— Me venger. Et le retrouver. D'ailleurs je suis persuadée que vous savez où il se trouve. Mais qu'il refuse de vous suivre. Moi, je le ferai revenir.

Si elle pouvait dire vrai!

Elle respira profondément, faisant encore saillir sa poitrine. Marilyn Monroe devait se retourner dans sa tombe.

— J'aimerais bien savoir où il est, dit Malko.

Elle fit d'un ton ferme:

— Nous le trouverons.

Malko n'était qu'à demi rassuré. Avant d'aller plus loin, il voulait s'assurer de façon certaine d'un détail important. Il se leva et dit:

— J'ai une course à faire. Voulez-vous me retrouver tout à l'heure?

Elle le regarda, soupçonneuse :

— Vous n'allez pas prévenir Bernon?

— Juré.

— Bon, alors je vais sur la plage. J'ai mon maillot. Je vous y attends.
Dix minutes plus tard, il était au Consulat. Il obtint la C.I.A. immédiatement.
Il décrivit Muriel Mitchell.

Le chef de la C.I.A. le rassura.

— C'est bien elle, dit-il. Une tigresse. Elle m'a traité comme le sixième de ses domestiques nègres, m'accusant pratiquement de protéger la vie dissolue de son mari...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas envoyée au diable? demanda Malko plutôt étonné par la mansuétude inhabituelle de son chef.

— Pour deux raisons, répliqua Clark d'un ton las. D'abord dans l'état d'excitation où elle se trouvait, elle était capable de n'importe quoi.

» Ensuite, c'est la fille d'un gros ponton de l'acier. Elle a une baraque grande comme le Pentagone avec un jardin de la taille de Central Park. Une fille à papa, quoi. Il y a un an et demi qu'elle est mariée avec Bernon. Folle amoureuse de lui. En admiration. Mais jalouse comme une panthère. Si je lui avais raconté une blague, je ne sais pas moi, que son mari était dans une base secrète ou un truc comme ça, elle aurait sauté au plafond. Elle était tout à fait capable de convoquer la presse et d'expliquer que les vilains ogres de la C.I.A. avaient kidnappé son mari. J'ai oublié de vous dire que le papa est également un des gros actionnaires du Chicago Herald...

— Si je comprends bien, conclut Malko, vous vous en êtes débarrassé en me l'expédiant... Merci.

— Elle est ravissante, mon cher, souligna Clark. Cela devrait vous plaire.

— Elle n'a pas demandé pourquoi on ne chargeait pas la police d'élucider le mystère de cette fausse mort?

— Je lui ai expliqué que nous préférons faire les choses nous-mêmes, par discrétion. Et là-dessus, elle m'a annoncé qu'elle prenait le premier avion pour Nassau.

— Qu'est-ce que je vais en faire? soupira Malko. Le marché aux esclaves est fermé, depuis cent cinquante ans...

— Ce que vous voudrez. Mais pour l'amour du ciel, évitez le scandale. Et retrouvez son mari.

Il avait raccroché.

Malko revint à l'Emerald Beach, plutôt penseur. Délicat d'avouer à Muriel que son mari était probablement entre les mains de gangsters, et peut-être kidnappé...

Il traversa le hall et gagna la plage.

Muriel n'était pas difficile à trouver. Elle était le centre du cercle d'une meute de mâles célibataires rampant insidieusement sur le sable vers son matelas. Malko en eut un petit choc à l'estomac. Elle portait un maillot violet et minuscule qui découvrait une magnifique poitrine et des hanches rondes. Elle regarda Malko avec curiosité:

— Vous ne vous mettez pas en maillot?

Malko secoua la tête. Si elle continuait ainsi, il n'aurait plus du tout envie de

retrouver Bernon Mitchell.

— Non. D'abord je travaille. Ensuite, j'ai la peau fragile en ce moment.

— Aujourd'hui, je me repose, j'exécute la première partie de mon plan, dit-elle, et demain je me mets à la recherche de mon mari.

— Qu'est-ce que c'est que les parties de votre plan, demanda Malko un peu inquiet.

Elle sourit, mutine:

— Chut! Vous verrez.

Elle se leva brusquement et partit dans l'eau. Malko la suivit des yeux. Elle nageait comme une déesse un crawl lent et gracieux. Elle revint, couverte de gouttelettes, l'arrosa et lui demanda de lui sécher le dos.

Puis elle s'étendit avec un soupir. Le soleil tapait toujours aussi impitoyablement. La mer émeraude se reflétait dans le ciel. Le sable était presque blanc. C'était paradisiaque. Soudain, Muriel remarqua la peau étrangement rougeie des bras de Malko, découverts par le polo.

— Vous avez pris un sacré coup de soleil, remarqua-t-elle. C'est vrai que les blonds ont la peau fragile.

— Je ne suis pas coutumier du fait, fit Malko pince sans rire, mais il y a eu des jours de très grosse chaleur...

Il s'offrait deux heures de détente. De toute façon, Clark lui avait recommandé de ne pas quitter cette fille. Et son plan concernant la récupération de Bernon Mitchell n'était pas encore tout à fait au point.

Ils restèrent un moment silencieux puis Malko demanda:

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire que votre mari est ici avec une autre femme? Vous êtes jeunes mariés, vous êtes ravissante...

Muriel leva la tête et dit avec une grande simplicité.

— Il y a trois mois qu'il ne m'a pas touchée...

— Qu'il...

— Que nous n'avons pas fait l'amour, si vous préférez. Vous croyez que ce n'est pas une raison suffisante... Il n'a rien osé faire chez nous pour venir filer le parfait amour au soleil...

C'était affreux. Malko brûlait d'envie de lui dire la vérité; mais il n'en avait pas le droit. Il serait toujours temps de justifier Bernon.

Ils parlèrent de choses et d'autres puis s'assoupirent sur la plage.

Lorsqu'ils se réveillèrent, le soleil était bas la peau des bras de Malko encore un peu plus rouge.

— Où allons-nous ce soir? demanda Muriel. Je ne connais rien ici.

D'autorité, elle le prenait comme chaperon.

Malko n'osa pas refuser. Toujours le devoir. La compagnie de Muriel était d'ailleurs plus agréable que celle de Jack Harvey.

L'orchestre du Lemon Tree Club se donnait un mal fou pour avoir l'air typique. C'était des Haïtiens émigrés qui ne connaissaient rien à la musique bahamienne et improvisaient. Mais Muriel semblait ravie:

— Encore un daiquiri, demanda-t-elle.

Malko la regarda un peu inquiet: le daiquiri, c'est très traître et Muriel en était à son cinquième. Pour une jeune femme de bonne famille...

— Vous avez déjà beaucoup bu...

Elle le foudroya du regard.

— Vous n'êtes pas ma gouvernante. Je peux me l'offrir moi-même si vous y tenez.

Elle se leva brusquement et alla jusqu'au bar. Il y eut un murmure admirateur dans la salle. Elle portait une robe de dentelle noire, une sorte de fourreau très ajusté, découvrant largement la poitrine, et très courte. Le barman bahamien roula des yeux en boule de loto quand elle se pencha sur le comptoir pour réclamer son daiquiri.

— Cheerio, fit-elle moqueusement, en revenant à la table.

L'orchestre attaqua un calypso et elle se leva d'un bond:

— J'adore ça!

Elle dansait d'une façon qui aurait déclenché une émeute à Boston. Malko commençait à se sentir dans tous ses états. Et c'était la femme de l'homme qui était en danger en ce moment. Ses hanches dansaient une valse endiablée contre les siennes et il sentait les deux globes imposants de sa poitrine contre le léger alpaga. Pourtant chaque fois que leurs visages s'étaient rencontrés, elle avait détourné les lèvres.

Une allumeuse, de bonne famille, mais une allumeuse quand même, pensa Malko.

Elle semblait avoir complètement oublié son mari. Les yeux rendus brillants par l'alcool, un léger sourire aux lèvres, elle suivait le rythme, collant son corps splendide à celui de Malko comme s'il avait été en teck ou en acajou.

Ils partirent au septième daiquiri de Muriel.

Par chance, la Triumph démarra facilement, et s'ébranla dans un bruit de ferraille. Les yeux sur le ciel étoilé, Muriel chantonait doucement. Malko eut envie de la secouer, de tout lui dire.

La Triumph eut du mal à monter la rue en pente menant à l'hôtel Royal-Victoria, où demeurait Muriel.

Un Palace du siècle dernier un peu à l'écart au milieu d'un splendide jardin tropical. Malko hésitait quand Muriel lui dit impérativement:

— Venez, j'ai envie de bavarder.

Le hall solennel était désert. Dans l'ascenseur, Muriel appuya sa tête sur l'épaule de Malko. En dépit du maquillage et de la robe de dentelle, elle avait l'air d'une toute petite fille. Il en fut attendri. Devant sa porte, il lui prit la main et la baisa:

— A demain.

Sans répondre, elle lui mit les bras autour du cou et l'embrassa lentement, savamment, mais sans passion. Un devoir de vacances. Pourtant, son corps s'appuyait violemment contre le sien, sans aucune équivoque.

Elle se dégagea la première, tourna la clef dans la serrure, ouvrit et tira Malko par la main. Sans même allumer, elle s'allongea sur le lit, entraînant

Malko. Ses deux escarpins tombèrent par terre. Entre deux étreintes Malko se débarrassa de sa veste et voulut défaire la fermeture éclair de la robe.

— Non, fit Muriel à voix basse, mais fermement.

On n'entendait plus que leurs respirations et des froissements de tissus. Malko ne préférait pas trop penser. Ce qu'il faisait était assez moche, bien qu'il ait l'excuse de la provocation.

Ils firent l'amour sans un mot. Soudain, Muriel gémit, attira Malko et détourna la tête aussitôt. Une seconde plus tard, elle murmurait :

— Allez-vous-en maintenant.

Il en fut un peu estomaqué. Un peu plus elle l'aurait accusé de l'avoir violée. Décidément avec les Bostoniens.

Allongé sur le dos, il ne bougea pas. Muriel rabattit sa robe sur ses genoux et envoya d'un coup de pied le slip sous le lit. Puis elle toisa Malko, et dit sèchement.

— Pourquoi restez-vous ? Vous n'avez quand même pas l'intention de dormir ici ?

De mieux en mieux.

— A quoi jouez-vous, fit Malko furieux. Je n'ai pas envie de dormir ici mais de vous flanquer une bonne fessée. C'est vous qui avez voulu faire l'amour...

Elle rit.

— Bien sûr. Je vous avais prévenu. C'était la première partie de mon plan.

— De votre plan ?

Tranquillement, elle prit une cigarette dans son sac, et l'alluma puis revint s'asseoir sur le lit.

— Bien sûr. Maintenant, je peux me mettre à la recherche de Bernon. Je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. En venant ici, je m'étais juré de le tromper. Avec n'importe qui de possible, pour que nous soyons quittes. Quand je vous ai vu, j'ai pensé que je pourrais plus tard vous présenter à Bernon comme mon amant sans rougir. Pour qu'il me croie. Vous êtes plutôt bien.

— Merci, fit Malko en remettant sa cravate. J'espère que je ne vous ai pas fait passer un moment trop désagréable.

Muriel lui passa doucement la main sur le visage.

— Ne soyez pas ridiculement susceptible. C'était très agréable. Mais j'aime mon mari. Comme je ne veux pas le quitter, il fallait que je me venge. Maintenant, allez dormir.

Malko se retrouva dans le couloir, sa cravate à la main, agité de pensées diverses. Il avait un peu honte d'avoir abusé de la confiance de Muriel. Elle n'aurait jamais couché avec lui si elle avait su la vérité. Cette vérité qu'il n'avait le droit de lui dire à aucun prix.

CHAPITRE XII

Bernon Mitchell poussa un cri de douleur.

En courant pour plonger dans la piscine de céramique bleue, son pied avait glissé. Il tenta de rattraper son équilibre, mais heurta lourdement le bord avant de tomber dans l'eau. Quelques secondes plus tard, il ressortait, le visage crispé par une grimace de douleur, et se jetait en boitant dans un fauteuil de toile, tenant sa cuisse droite à deux mains.

Irina, qui avait suivi toute la scène, se raidit imperceptiblement. C'était peut-être l'occasion qu'elle attendait depuis plusieurs jours.

Il allait falloir se remettre au travail. Elle n'en avait pas la moindre envie. Les yeux fermés, elle s'accorda cinq minutes de paix.

Pour la première fois, depuis qu'elle se trouvait aux Bahamas, une légère brise soufflait du nord, adoucissant l'atmosphère. Il suffisait de se baigner dans la piscine semée d'orchidées pour se croire au Paradis. Rien ne manquait, pas même le Prince Charmant: Ed Aron faisait le siège d'Irina avec l'assurance d'un homme habitué à ce que rien ne lui résiste.

Dès le lendemain de son arrivée, elle avait trouvé une gerbe de roses dans son bungalow, fleurs beaucoup plus rares que les orchidées, à Nassau.

Le lendemain, cela avait été une montre en or, rehaussée de brillants, qu'Irina avait renvoyée. Une heure après, Ed frappait à son bungalow, cérémonieusement vêtu d'un spencer blanc. Il avait invité Irina à partager au bord de la piscine une boîte de caviar et un magnum de Moët et Chandon.

Irina avait accepté. Par amusement. Ed n'était pas dépourvu de charme.

Ce jour-là, au dessert, il avait levé sa coupe de Champagne:

— A nos fiançailles!

Elle avait ri. Très sérieux, Ed lui avait expliqué qu'il était tombé amoureux d'elle au premier regard et avait décidé de l'épouser.

— Mais vous ne savez rien de moi, s'était écriée Irina sincèrement surprise.

Ed avait secoué la tête:

— Je me moque de votre passé. Toute ma vie, j'ai pris des risques. Celui-là en est un, plus agréable que beaucoup d'autres. Alors, ne dites pas tout de suite « non ».

Depuis, dès qu'Irina était seule, il surgissait. Elle avait fini par s'habituer à sa cour, à la fois tendre, brutale, goguenarde et obstinée. Il tournait autour d'Irina avec l'entêtement d'un matou amateur de mou. Successivement, il lui avait proposé une croisière sur son yacht jusqu'à Antigua, une expédition chez

Tiffany, et, bien entendu, de l'épouser. Au Mexique, afin de pouvoir divorcer facilement le cas échéant.

Irina oscillait entre l'attendrissement et l'agacement. Par moment, elle mourait d'envie de lui dire: « Ed darling, je vous épouse. Mais je vous préviens que je suis une espionne au service des Soviets qui ne me lâcheront jamais, surtout si j'épouse un milliardaire américain... »

Elle n'était même pas sûre que cela aurait retenu Ed. Il était parfaitement lucide et sûr de lui. Ed ne lui avait posé aucune question sur sa présence à Litton Kay. Comme si c'était un fait naturel.

Dès qu'ils étaient ensemble, il lui prenait la main et ne la lâchait plus.

Comme en ce moment.

— Darling, nous dînons ensemble? demanda-t-il, quand il la sentit se lever.

— Je ne sais pas encore, dit Irina. Je vous appellerai.

Avant Ed, il y avait Bernon. Et là, cela ne marchait pas du tout.

Le jeune Américain était aussi peu empressé avec elle qu'Ed était combatif. Il semblait se méfier d'elle, fuir son intimité. Elle ne savait même pas avec précision dans quel bungalow il habitait. Chaque matin, il apparaissait à la piscine vers onze heures, dans son éternel peignoir de bain blanc, venant de nulle part. Souvent le soir, ils dînaient ensemble, avec ou sans Minsky. Ils dansaient au Club-House. Une fois, elle avait senti qu'il était excité mais il ne s'était pas départi de son attitude un peu compassée.

Pourtant, elle multipliait les tenues de plage propres à pousser n'importe quel mâle au viol immédiat. Ce matin-là, elle portait une robe en tissu éponge très ajustée, au ras du slip. Un petit bikini argenté. Et pas de soutien-gorge. Simplement une pommade un peu spéciale sur les seins pour que les pointes soient toujours dressées à travers le tissu. Ed Aron en avait augmenté la note de Tiffany de mille dollars. Bernon avait seulement un peu appuyé son regard. Il ne semblait éprouver aucune curiosité à son égard.

Maintenant, il grimaçait de douleur en se frottant la cuisse.

C'était le moment. Irina secoua la main d'Ed et se leva. Elle mit toute sa sexualité dans les quelques pas qu'elle fit pour rejoindre le fauteuil du jeune Américain. Vassili, au fond de sa goélette pourrie, devait trouver le temps très long... Irina, par prudence, n'avait aucun contact avec lui.

— Vous vous êtes fait mal, Bernon?

Il acquiesça:

— J'ai glissé. J'ai l'impression de m'être arraché un muscle.

Elle s'accroupit près de lui. Sa robe était imprégnée d'un parfum fabriqué dans les laboratoires du K.G.B., puissamment aphrodisiaque.

— Vous permettez que je regarde? J'ai un peu travaillé comme infirmière.

— C'est vrai? Il la regarda avec surprise:

Déjà elle tâtait la cuisse, passant ses longs ongles sur l'épiderme. Elle secoua la tête:

— Ce sera passé dans deux heures si vous avez confiance en moi.

— Confiance en vous?

Elle lui adressa son sourire le plus enjôleur:

— Vous avez déjà entendu parler de l'acupuncture? J'en ai fait pas mal. Je peux vous soulager immédiatement. Sinon, vous en avez pour des jours à souffrir. De plus, cela pourrait être gênant pour un éventuel départ...

Bernon sursauta: c'était son idée fixe.

— C'est vrai. Qu'est-ce que je dois faire alors?

Elle regarda autour d'elle:

— Il faudrait un endroit où vous puissiez vous allonger. Je dois vous masser d'abord la cuisse. Et ensuite, vous traiter avec les aiguilles.

Il rougit:

— Pas ici. Venez chez moi plutôt.

Il se leva et s'appuya sur elle.

— Allons-y.

— Nous devons passer par mon bungalow, prévint Irina. Pour prendre ce dont j'ai besoin. Mais c'est à côté.

Sur le sentier, ils croisèrent un des hommes de Bert Minsky. En dépit de la chaleur, il portait veste et chapeau. Il avait des yeux bleus délavés et l'air absent. Ils étaient une dizaine comme lui. S'ils surprenaient un clochard perdu, ils le tabassaient à mort avant de le déposer, mourant, de l'autre côté de l'enclos. Il n'y avait jamais d'enquête. Irina sentait qu'il y en avait toujours autour d'elle et de Bernon. Minsky ne prenait aucun risque.

Irina appuya Bemon à la cloison de son bungalow avant d'entrer:

— J'en ai pour une minute.

Elle prit rapidement sa boîte de « maquillage » et ressortit. Avant de s'éloigner, elle jeta un dernier coup d'œil sur la piscine. Si tout se passait bien, c'en était fini de cet endroit paradisiaque. Sinon... Elle préférait ne pas y penser.

Bernon la précédait. Ils traversèrent la grande allée et continuèrent le long de la mer, dans une portion de Litton Kay encore peu construite. Il n'y avait là qu'une demi-douzaine de bungalows assez sommaires, face à la mer. Bernon ouvrit la porte de l'un d'eux.

Il se composait aussi de deux pièces. La première était simplement meublée d'un lit très bas, en bois, d'une petite table et d'un guéridon sur lequel était posé un pick-up. Bernon s'éclipsa et revint drapé dans un kimono noir de judoka. Il n'avait pas de verres de contact, ce qui donnait à ses yeux une expression douce et vulnérable.

— Que dois-je faire? demanda-t-il.

— Etendez-vous sur le lit, demanda Irina. Sur le dos. Et relaxez-vous.

Il respira profondément et ferma les yeux.

Elle ouvrit sa boîte posée par terre, accrochant volontairement au passage l'anneau de sa robe qui s'ouvrit sur le devant, dévoilant la naissance de sa poitrine.

Mais Bernon avait toujours les yeux fermés.

— Je vais d'abord vous masser avec une pommade qui relâche les muscles, annonça-t-elle.

Elle tira un des pots de la boîte et étala une pommade jaune dans sa paume et sur la face interne de ses doigts.

C'était un mélange de chlorhydrate de yohimbine mélangé à du sulfate de strychnine. Ces deux produits ont la propriété de provoquer une érection presque immédiate par vasodilatation au niveau des artères génitales.

En fait de calmant... Irina commença à masser le jeune homme lentement, en faisant bien pénétrer le produit. Ses deux longues mains aux ongles impeccablement rouges volaient légèrement autour de ses cuisses et de la bosse de son bas-ventre.

Il fallait une dizaine de minutes pour que le produit commence à agir.

— Vous permettez que je mette de la musique, demanda-t-elle. Ce sera plus gai, vous oublierez votre douleur.

Sans attendre sa réponse, elle choisit rapidement un disque dans la pile, une musique de Trinidad à la fois rythmée et languissante, et revint s'accroupir auprès de Bernon. De sa boîte, elle tira une aiguille d'or longue d'un centimètre environ. Elle prit la main droite de Bernon, lui fit allonger le médius. A deux millimètres environ au-dessus et à l'extérieur de la première jointure, elle enfonça l'aiguille de deux millimètres.

Bernon Mitchell qui avait rouvert les yeux suivait tous ses gestes, ébahi :

— Mais je ne sens rien, dit-il.

Irina sourit:

— Evidemment. C'est le neuvième point de votre méridien, le T'chong-trong, comme l'appellent les Chinois.

Elle omettait de dire que le neuvième point situé sur le méridien « enveloppe du cœur-sexualité » était le traitement chinois, vieux de deux mille ans, contre l'impuissance...

La jeune femme se redressa:

— Voilà, il suffit d'attendre un peu.

Elle fit le tour du lit, et, sans mot dire, s'allongea près de Bernon Mitchell.

— On est bien ici, murmura-t-elle.

Il ne répondit pas. Irina continua:

— Pourquoi vivez-vous cloîtré ici. Vous n'êtes jamais sorti de Litton Kay.

— Bert Minsky m'a dit de ne pas sortir, dit-il. Les gens de la C.I.A. sont prêts à tout pour me reprendre.

Irina n'insista pas. Très doucement, elle passa la main sur la poitrine de Bernon, à travers le kimono entrouvert.

— Vous vous sentez mieux? demanda-t-elle.

— Oui, souffla-t-il.

Il se sentait tout drôle. Le parfum d'Irina le grisait un peu. La main de la jeune femme glissa vers ses cuisses, heurtant son sexe au passage, très

légèrement.

— Mais vous avez envie de moi! souffla-t-elle.

Admirable surprise.

Soudain, elle l'embrassa, avec toute la science dont elle était capable. Comme si elle n'avait pas pu se retenir. Elle fit durer le baiser assez longtemps pour avoir le temps de glisser sa main, toujours enduite de pommade, sous le kimono. Il se raidit une fraction de seconde, puis lui rendit son baiser, avec fougue même...

Il éprouvait une sensation qu'il n'avait pas connue depuis longtemps.

Cette fois, elle le caressa franchement, amoureusement. Heureusement que les Européennes en Amérique ont la réputation d'être sans complexes.

Irina n'avait qu'une crainte: que Bernon n'entende le tic-tac de son cerveau au travail pour le séduire.

— Oh, Bernon! murmura-t-elle.

L'Américain la regarda avec un regard étrange.

Puis il reprit sa bouche furieusement et on n'entendit plus que le bruit de leur respiration. Le disque était fini. Maintenant, Bernon frémissait, les yeux fermés, le corps tendu en arc de cercle. Le traitement faisait un effet inespéré. Délicatement, Irina ôta l'aiguille d'or plantée dans sa main droite et la jeta dans la boîte.

C'était le moment. Tout en promenant lentement ses doigts sur lui, elle colla sa bouche à son oreille.

— Pourquoi n'allons-nous pas danser en ville maintenant. J'étouffe ici. J'ai envie de voir des gens. Et d'être avec toi.

— Il faut prévenir Minsky, objecta-t-il.

— A quoi bon?

Brusquement, elle se rendit compte qu'il n'écoutait pas. La dose était trop forte. Les yeux fermés, les lèvres retroussées sur ses dents blanches, il râlait doucement de plaisir, attirant Irina à lui.

Intérieurement, elle jura.

Soudain, il y eut un bruit léger dans la pièce. La porte s'ouvrait.

Par-dessus le corps de Bernon, Irina aperçut la silhouette d'un jeune Bahamien, torse nu, aux traits réguliers et aux yeux en amande. Très beau. Son short court découvrait des jambes musclées et des pieds nus. Un rictus de mépris déforma sa bouche quand il vit Irina.

— Bernon, cria-t-il d'une voix méchante. Tu m'avais promis...

Le jeune Américain ouvrit les yeux, repoussa Irina brutalement et referma son kimono.

— Steve!

Le Noir s'approcha du lit, et continua d'une voix aiguë:

— Tu m'as trompé! Salaud! Salaud!

Bernon sauta du lit et prit le jeune Noir par les épaules, criant hystériquement:

— Non! Non! Je te jure.

— Regarde, fit l'autre avec mépris.

Bernon baissa les yeux sur son corps et eut pour Irina un regard de haine inhumaine.

— Salope!

Il y avait des sanglots dans sa voix. Il s'agenouilla sur le lit et tenta de frapper la jeune femme. Elle se déroba folle de rage. D'un coup, elle venait de comprendre toute la combinaison de Minsky. Il avait dû faire chanter Mitchell et ce dernier ne voulait pas rentrer aux U.S.A.

Bernon, accroché au Bahamien, gémissait et suppliait:

— Steve, pardonne-moi! Je n'ai rien fait, je t'assure. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Il n'y a que toi, tu le sais bien. Nous ne nous quitterons plus.

Irina réfléchissait à toute vitesse. Son rôle était terminé. Comme si de rien n'était, elle se leva, évita un coup de griffe de Bernon et plongea dans sa boîte de cuir bleu.

Quelle histoire! Pour une fois le K.G.B. était mal renseigné. Personne n'avait jamais imaginé que Bernon soit pédéraste.

Elle se retourna, un 22 long rifle au poing, les yeux froids comme de la glace. L'arme lui avait été donnée par Vassili à Freeport. Au cas où...

— Habillez-vous, Bernon. Vite. Nous partons.

Il renifla, surpris:

— Où?

— Là où vous voulez tellement aller. A Cuba. Mais sans votre petit ami.

Bernon Mitchell jappa d'une façon affreuse et s'accrocha au cou de Steve.

Le Noir cria d'une voix aiguë:

— Il faut le dire à M. Minsky. Elle veut t'enlever.

— Dépêchez-vous, répéta Irina. Nous partons.

Elle était folle de rage. Sans son entraînement de professionnelle, elle aurait abattu les deux hommes sur le champ. Mais Bernon valait très cher, malheureusement.

Ils la regardèrent, indécis. Puis brusquement, Steve projeta Bernon sur elle. Pendant une fraction de seconde le canon du pistolet s'appuya sur sa colonne vertébrale. Irina ne tira pas. Elle ne pouvait pas le tuer sans instructions. C'était aussi bête que ça.

D'un coup de genou dans les reins, elle repoussa Bernon et se rua sur la porte.

Steve plongea et la saisit par le bras. Irina prit de l'élan, et, à toute volée, lui envoya son pied dans le bas-ventre.

Il tomba en vomissant, les deux mains au ventre.

Bernon cria:

— Arrêtez. Je vous tue!

Il avait ramassé le pistolet et le braquait sur elle, les yeux fous. Elle vit qu'il allait appuyer sur la détente, son index était déjà tout blanc.

Lentement, elle s'éloigna de la porte.

Blême, ramassé, fou de douleur, Steve fixait sur elle des yeux ivres de haine. Pour la première fois, depuis très longtemps, elle eut peur, viscéralement.

Le Noir vomit encore un peu, eut un rictus de souffrance et balbutia, la voix blanche:

— Tape-lui sur la gueule, vas-y.

Bernon hésitait. Steve cracha.

— Elle m'a... Oh merde, j'pourrai plus jamais... J'ai trop mal.

L'Américain poussa un cri de bête. Comme un fou, il se rua sur Irina, la crosse haute. Le premier coup l'atteignit à l'arcade sourcilière gauche. Le sang jaillit. Elle poussa un cri et envoya le poing en avant. Cette affreuse petite tapette allait la massacrer.

Elle parvint à lui saisir les poignets. Elle était presque aussi forte que lui. Il n'y avait plus qu'à lui appliquer le même traitement qu'à Steve.

Au moment où son genou se levait pour frapper, Steve lui saisit la cheville et mordit le mollet de toutes ses forces. Elle tomba. La tignasse crépue lui frôla le visage et il noua ses deux mains autour de son cou. Tout en se débattant, elle entendait un flot d'obscénités.

— Minsky vous tuera, menaçait-elle.

— Ne l'écoute pas, hurla Bernon, avide de se faire pardonner. Elle essaya de crier encore, puis tout devint noir et elle perdit connaissance.

Quand Irina revint à elle, il faisait nuit. Elle voulut crier, mais un épais morceau de sparadrap était collé au travers de sa bouche. Il lui fallut plusieurs minutes pour réaliser sa situation.

Incroyable!

Elle était attachée par les poignets, la taille et les chevilles à une croix grossière faite de deux énormes bambous, posée à même le sol. Une esquille s'enfonçait dans la peau de son ventre. Elle tenta de bouger et gémit.

Quelqu'un qui n'était pas dans son champ de vision fit:

— Elle se réveille!

C'était Steve. Il s'approcha et lui décocha un coup de pied.

— Petite salope! On va te faire crever!

Il lui jeta à la figure un verre de rhum blanc qui lui brûla les yeux et sa blessure de l'arcade sourcilière. Bernon apparut à son tour. Il portait maintenant une chemise et un pantalon et avait remis ses verres de contact.

— Vous vous êtes moqué de moi, dit-il d'une voix aiguë. Steve m'a fait sentir votre main. C'est une pommade, hein. Vous vouliez me brouiller avec lui... Mais ça ne marche pas...

Il s'accroupit et murmura des obscénités à ses oreilles, montrant une bouteille de Moët et Chandon vide.

Steve mit un disque sur l'électrophone et les rythmes délirants d'un groupe yé-yé lui perforèrent les tympanes. Brutalement, Steve lui arracha le sparadrap. Il marchait encore un peu courbé et l'effet de son coup de pied allait se faire sentir un bon moment. Il lui passa sous le nez une navaja à la lame brillante avec un sourire mauvais.

— Si tu gueules, je te coupe les seins. D'ailleurs ici personne ne t'entendra.

— Pauvre dingue, siffla Irina. Détachez-moi immédiatement. Quand Minsky saura comment vous m'avez traitée, il vous coupera en rondelles. Sans moi, votre petit copain ne passera jamais à Cuba.

Bernon la coupa:

— Je m'en fous, du moment que je reste avec Steve.

Lui aussi buvait du rhum blanc. Ses yeux brillaient. Il mit tendrement ses mains autour des épaules du métis, quêtant des yeux un sourire. Mais Steve se dégagea et fit sèchement:

— J'suis pas sûr que t'étais pas d'accord, tout à l'heure.

— Oh, Steve!

Bernon était presque pathétique. Quelle horrible tapette! pensa Irina. Entre ces deux-là, elle sentait qu'elle allait passer un sale moment.

Steve se pencha à l'oreille de Bernon:

— Prouve-moi que tu t'en fous, de cette grognasse...

Bernon ne dit rien. Il ramassa la bouteille, s'assit à califourchon sur le dos d'Irina et se mit au travail.

D'abord, elle hurla. Toujours, elle avait su qu'elle pourrait être torturée. Cela faisait partie des risques du métier. On lui avait appris à tenir tête, à gagner du temps. Mais ces deux-là ne la torturaient pas pour lui faire avouer quoi que ce soit. Ils s'amusaient.

Comme une folle, elle se tortillait, pleurait, s'égosillait. Les dents serrées, Bernon s'activait. Irina crut qu'elle allait mourir. Elle vomit, s'étrangla, ressentit une douleur encore plus brutale. Le sang coulait sur elle.

Debout, Steve contemplait le spectacle. Il se pencha et la tira par les cheveux.

— Dis que tu regrettes, salope...

— Je regrette, balbutia Irina. Je regrette...

— Vas-y encore un peu, Bernon, pour qu'elle se souvienne.

Cette fois, elle s'évanouit dans une sueur glacée. Elle reprit connaissance avec des douleurs partout. L'aigre odeur de ses vomissures lui donna un haut le cœur. Elle parvint à tourner la tête. Steve et Bernon étaient couchés sur le lit, Steve la regarda avec haine, et s'assit.

— J'ai pas pu, siffla-t-il. A cause de toi. Je vais te faire crever.

— Steve!

Bernon, nu, s'était dressé sur ses coudes. Le métis se tourna vers lui, l'air mauvais:

— C'est comme ça que tu m'aimes!

L'Américain retomba avec un murmure inintelligible. Steve avait déjà en main un bout de corde. Il s'approcha d'Irina et lui en cingla le dos à toute volée.

Elle poussa un hurlement. Déjà la corde retombait. A chaque coup une large traînée rouge marquait la peau de la jeune femme. Comme grisé par les cris et

la vue du sang, Steve frappait comme un sourd. Irina n'était plus qu'un hurlement. Son dos, ses cuisses, ses fesses saignaient. Désespérément, elle tenta de se dégager de ses liens.

Une seconde, Steve s'interrompt pour s'accroupir devant elle. Des mèches noires étaient collées sur son front par la sueur, il avait des yeux fous, ivre de rhum et de haine.

— J'vais te faire crever, bredouilla-t-il. Tu t'feras plus jamais baiser...

Il se releva et se mit à frapper le corps étendu longitudinalement. Cette fois, la douleur de la corde s'enfonçant entre les jambes fut si surhumaine qu'Irina ne cria même pas. La bouche ouverte pour trouver un peu d'air, ses yeux se révulsèrent. Déjà Steve refrappait. Brusquement, la lampe s'éteignit et l'électrophone s'arrêta. Surpris, Steve continua à frapper. La seconde suivante, le cri d'Irina griffait la nuit chaude et tranquille de Litton Kay.

CHAPITRE XIII

La camionnette d'Harvey arriva tranquillement à la barrière de Litton Kay et stoppa. La barrière était baissée. Jack Harvey était au volant en salopette, Malko se trouvait à l'arrière, étendu sur les outils.

Le garde s'approcha et se pencha à la vitre.

— Qu'est-ce qui se passe?

Harvey haussa les épaules et plongea ses yeux bleus candides dans ceux du Noir.

— On m'a téléphoné. Une fuite, à ce qui paraît. Au Club-House, tu ouvres?

L'autre hésitait. Il secoua la tête.

— J'ai pas d'instructions, Faut que je téléphone.

Il repartit dans la cabine. Harvey le suivit, bouchant la porte. Malko était déjà descendu, par l'autre portière. Il sauta de l'ombre de la camionnette à la pelouse et disparut dans l'obscurité, cassé en deux. Ils avaient déjà repéré l'endroit la veille et Malko avait remarqué que la zone d'ombre commençait presque à la barrière.

Le garde parlait toujours. Personne n'avait demandé de plombier. A la fin, il raccrocha et regarda Harvey, soupçonneux:

— On vous a fait une blague, mon vieux, fit-il. Allez, dégagez. On n'a pas besoin d'un minable comme vous ici.

— Qu'est-ce qui va me payer mon déplacement? protesta Harvey. Ça fait vingt-cinq milles...

Le garde avait déjà la main sur la crosse de son pistolet.

— File, j'te dis. Sinon, t'auras des frais d'hôpital en plus.

En grommelant, Harvey remonta dans la camionnette et fit demi-tour. Le garde suivit des yeux les feux rouges et revint dans sa guérite.

Malko avança le long du port, marchant sur la pelouse. Sa combinaison de nylon noire et ses chaussures de caoutchouc le rendaient invisible à trois mètres. Il avait passé dans une large ceinture de caoutchouc son pistolet extra plat et portait dans la main gauche un petit sac de toile avec des choses bien utiles.

Il stoppa derrière l'église blanche et regarda. Une vague rumeur venait du Club-House éclairé et de la piscine. Il avait appris par cœur le plan de Litton Kay. Bernon devait se trouver, d'après les renseignements de Lester Young, soit dans le grand bâtiment à gauche du Club-House, soit dans les cabanes entourant la piscine, soit dans les bungalows le long de la mer.

Cette expédition solitaire l'agaçait un peu. Il n'aimait pas le côté boy-scout de l'espionnage. Seulement Litton Kay était une propriété privée et il était difficile de l'investir avec un régiment de Marines.

Il avait deux heures pour mener ses investigations. Après, la seconde partie du plan se mettait en route.

De bond en bond, il parvint derrière la piscine. De là, il traversa la route passant devant le Club-House et plongea vers la plage. Il remonta un peu et déposa son sac au pied d'un bungalow éteint.

Puis il fit glisser la fermeture éclair de sa combinaison et apparut en smoking d'alpaga noir. Compte tenu des habitudes de l'endroit, c'est comme cela qu'il passerait le plus inaperçu.

Il glissa son pistolet dans sa ceinture, alluma une cigarette, et après avoir mis en place son matériel, s'avança tranquillement dans le sentier menant à la piscine.

Une jeune femme vêtue d'une robe de tulle vert, le visage congestionné, tenant un verre de martini à deux mains, le héla :

— Joe!

Il sourit et répondit poliment:

— Je ne m'appelle pas Joe...

Elle le suivit des yeux, langoureuse, et acheva de vider son verre.

Il s'assit sur un fauteuil et contempla l'eau éclairée de l'intérieur par des projecteurs, éprouvant une secrète satisfaction à se trouver dans ce guêpier. Mais il fallait trouver Bernon Mitchell. Le trouver et le faire sortir. Et sans faire plusieurs voyages.

Plongé dans ses pensées, il n'avait pas entendu venir un garçon qui se pencha sur lui :

— Monsieur désire boire quelque chose?

Malko céda à son péché mignon. D'ailleurs un inconnu aux épaules un peu trop larges pour son complet de shantung l'observait. Il était plus prudent de faire comme tout le monde.

— Une vodka. Russe, s'il vous plaît.

Il attendit, un peu contracté quand même. Le garçon revint portant un verre ballon sur un plateau d'argent, en gants blancs. Rare sous les tropiques.

Malko commença à déguster lentement et le gorille se désintéressa de lui. Mais le garçon était resté là, debout:

— Quel numéro, monsieur? demanda-t-il.

Un ange passa, affolé. Malko invoqua les saints les plus efficaces de sa connaissance et annonça:

— 29.

Le garçon s'inclina et se fondit dans le noir. Trois minutes plus tard, Malko s'éclipsa tout aussi discrètement. Il avait décidé de commencer son inspection par la rangée de bungalows la plus éloignée du Club-House.

Il y arriva facilement.

La porte du premier bungalow ne résista pas. Il était inhabité. De la musique

venait du bout de la rangée. Malko décida de commencer par là.

Il n'était qu'à dix mètres de la porte allumée lorsque l'électricité s'éteignit, et la musique s'arrêta. Brusquement, tout Litton Kay était plongé dans l'obscurité! Malko jura à voix basse. Lester Young faisait du zèle. Le leader noir leur avait promis une grève de l'électricité à partir de deux heures du matin seulement, pour couvrir la fuite de Malko et neutraliser les batteries de projecteurs qui jalonnaient le tour de la propriété. Les grévistes avaient dû faire du zèle, ce qui n'arrangeait pas Malko.

Des cris et des appels venaient du Club-House et de la piscine.

Mais Malko n'eut pas le temps de se plonger dans ses réflexions. Un cri horrible venait de jaillir du bungalow qu'il s'apprêtait à visiter. Un cri de femme : presque aussitôt, il se renouvela et mourut en plainte inarticulée.

Normalement, Malko n'aurait pas dû réagir. Il cherchait un homme et non une femme et ce n'était pas son affaire si on s'amusait à torturer une femme dans ce charmant endroit. Mais l'atavisme fut le plus fort. Il était gentleman avant d'être espion. Et un gentleman ne laissait pas une femme en difficulté.

Il courut jusqu'à la plage où il avait laissé son sac et y prit une puissante torche électrique. Son pistolet dans l'autre main, il courut jusqu'au bungalow. Au moment où il en ouvrait la porte, un autre cri perça le battant.

L'arme au poing, il se rua dans la pièce.

Il ne reconnut pas Irina tout de suite, tant le sang et les larmes maculaient son visage. Mais le spectacle de la femme nue attachée en croix, les marques sanglantes, le Noir qui frappait, le clouèrent de surprise.

Une vraie vision moyenâgeuse.

Steve resta la corde en l'air. Malko n'avait pas l'air gentil, gentil... Mais Bernon avait une lampe électrique, lui aussi. Il la braqua sur Malko. Et reconnut immédiatement l'homme blond qu'il avait vu dans le sentier à Lucayan.

— Steve ! Sauve-toi. C'est un Américain.

Le Bahamien regarda autour de lui, affolé. Bernon Mitchell bondit du lit en slip et fonça sur Malko. Celui-ci le cueillit au passage d'une manchette au cou. Mais il n'avait pas frappé assez fort. L'Américain se tortillait entre ses jambes, cherchant à atteindre la porte.

Brusquement, Steve retrouva son sang-froid. La corde fouetta l'air et le pistolet vola à travers la pièce. Le reste se passa en un éclair. Steve plongea sur Malko qui culbuta sur Bernon. Il y eut une mêlée confuse de bras et de jambes, mais les deux corps nus de Bernon et de Steve glissaient comme des serpents, trempés de sueur.

L'un après l'autre, ils échappèrent à Malko, roulèrent sur eux-mêmes et disparurent dans le noir. Malko ramassa son pistolet et fila sur leurs talons. Ils étaient à vingt mètres. Bernon s'égosillait comme une sirène :

— L'Américain! L'Américain!

Malko démarra comme s'il avait une douzaine de lions à ses trousses. Il fallait les rattraper avant qu'ils ne parviennent au Club-House. Mais ils

couraient aussi vite que lui. Une lumière clignotait près du Club-House. Ils y arrivaient presque. Des silhouettes s'agitaient dans le noir, criaient des ordres.

C'était fichu! Les instructions de Clark revinrent à l'esprit de Malko: si on ne pouvait enlever Mitchell, l'abattre.

Il leva son pistolet. Avec le canon long et les balles blindées à supercharge, Bernon était mort. Il suffisait d'un tout petit geste... Maintenant, il se détachait sur le Club-House, de nouveau éclairé, probablement, par un groupe électrogène.

Mais Malko ne put pas. Il avait beau être dans ce fichu métier depuis des années, il était encore incapable d'abattre un homme dans le dos. Incorrigible.

Bernon et son compagnon avaient rejoint les autres. Il n'avait plus beaucoup de temps. En courant il revint au bungalow. Avec un couteau qui traînait sur la table, il coupa les liens d'Irina. C'est en la retournant qu'il la reconnut. Elle était encore évanouie et méconnaissable.

Une seconde, il hésita. Mais il ne pouvait laisser une femme aux mains de ces bourreaux. Même si elle avait voulu le tuer. Il le regretterait toute sa vie.

Déjà, il l'avait chargée sur son épaule, comme un sac de pommes de terre, en gardant le pistolet dans sa main gauche. Mentalement, il lui fit des excuses: c'était la première fois de sa vie qu'il traitait une femme avec aussi peu de considération. D'un coup de pied, il ouvrit la porte et se jeta dehors. Il était temps. Des appels se croisaient dans tout Litton Kay. Il vit une silhouette traverser le sentier en courant. Sa seule chance était qu'ils allaient d'abord bloquer les sorties, sans penser à la mer. Les projecteurs fixes étaient éteints mais il aperçut le pinceau de puissantes lampes mobiles, à travers les arbres.

Pourvu que Jack Harvey ne soit pas en retard.

Irina sur son dos, il parvint sans encombre jusqu'à l'endroit où il avait déposé ses affaires. Fébrilement, il commença ses préparatifs.

D'abord le harnais. Pour lui, ce fut facile. Mais il fallut près de deux minutes pour enfiler le sien à Irina, toujours inanimée. Celui prévu pour Bernon.

Enfin, il se redressa en sueur. Maintenant le vent. Ça collait. Une bonne petite brise du nord. Juste ce qu'Harvey avait prévu. Heureusement. Il se voyait mal repartir à la nage au milieu des requins et des courants.

Le plus délicat restait à faire. Il tenta de percer l'obscurité, devant lui. Mais il ne voyait que le scintillement de l'eau rendue phosphorescente par des milliards d'animalcules.

Une mouette cria. Malko sortit le pistolet lance-fusée, visa le ciel et appuya sur la détente. Il y eut un plouf, un chuintement doux et une fleur rouge éclata à vingt mètres au-dessus de sa tête.

Dans cinq minutes, il allait avoir tous les tueurs de Bert Minsky sur le dos.

Anxieusement, il guettait la mer. A cause des coraux, Harvey était obligé de rester assez loin.

Le bruit vint d'abord de la terre. Des hommes couraient sur la plage, venant du port. Soudain, un pinceau lumineux illumina le sable: un projecteur mobile. Malko s'agenouilla et visa.

La première balle rata son but. Mais à la seconde le projecteur s'éteignit. Au même instant, une rafale de coups de feu gifla les feuilles du cocotier sous lequel Malko s'abritait. Il devenait urgent de filer.

Irina poussa un gémissement et bougea un peu. Soudain, de la mer, vint un mugissement de sirène. Trois fois. C'était Harvey. Le grondement des deux moteurs de deux cent cinquante chevaux couvrait le bruit du ressac. Les tueurs de la plage durent le croire fou: aucun bateau ne pouvait s'approcher du rivage à moins de cent mètres, sous peine de transformer ses hélices en dentelle.

Le cœur de Malko battait à toute vitesse. Si dans une minute l'opération n'était pas menée à bien, il était mort.

Il y eut encore un coup de sirène et une gracieuse lueur orange s'éleva de la mer, éclairant un instant la silhouette du puissant cabin-cruiser.

La trajectoire de la fusée se termina aux pieds de Malko. Bien visé. Il courut, plié en deux, éteignit la flamme sous son talon. Des balles sifflèrent au-dessus de sa tête. Les mains tremblantes, il tâtonna dans le sable. Immédiatement, il trouva la corde de nylon attachée à la fusée. Elle se terminait par un mousqueton d'acier. Malko le saisit et l'accrocha à la boucle de son harnais. Maintenant le plus dur était encore à faire.

A quatre pattes, il revint jusqu'au corps d'Irina. Il la mit sur pieds, face à face avec lui. Elle dodelinait de la tête, mais n'était plus inconsciente.

— Essayez de tenir debout, dit-il. Passez les bras autour de mon cou.

Elle obéit mollement.

D'un effort surhumain, il amena la boucle du harnais de la jeune femme en face de la sienne, défit le mousqueton et le raccrocha aux deux.

Un homme arrivait en courant sur la plage. Malko tira deux fois et l'homme boula sur le sable. Mais d'autres suivaient. Il lui restait quelques secondes.

Il tira l'anneau libérant dans son dos le grand parachute rouge. Un petit ressort projeta la soie en arrière, dans un joyeux froissement. Il y eut une interminable seconde, puis le parachute ascensionnel commença à se gonfler au ras du sol, derrière Malko. Celui-ci leva le pistolet lance-fusée et tira la seconde fusée.

Puis, arc-bouté, il attendit.

Dès que la fusée rouge explosa, il y eut un rugissement de moteur: le cabin-cruiser faisait demi-tour vers le large. C'était le moment le plus délicat. Si la synchronisation était mauvaise, Malko et Irina allaient s'écraser sur les coraux coupants comme des rasoirs.

Il souleva Irina du sol et commença à courir vers la mer, s'enfonçant dans le sable mouillé. Il n'avait pas parcouru cinq mètres que le parachute ascensionnel se gonflait complètement.

L'énorme rond rouge monta, arrachant sa double charge du sable. Au même instant, la corde se tendit, tirant l'ensemble en avant. Dans le chriscraft, Jack Harvey sentit la tension de la corde que tout allait bien. Il poussa à fond les deux moteurs et le bateau bondit en avant. Les pieds d'Irina et de Malko

traînaient encore dans l'eau, puis brusquement le parachute grimpa presque verticalement. Malko entendit des cris et des appels. Plusieurs balles sifflèrent autour de lui.

Vingt secondes plus tard, il était hors de portée. Jack Harvey fonçait droit sur le large.

L'air vif avait ranimé Irina. Elle gémit car les courroies du harnais appuyaient sur ses blessures. Malko passa ses deux bras sous ses aisselles et noua ses mains derrière son dos.

— Tenez-bon! hurla-t-il. Nous en avons pour dix minutes.

Avec Jack Harvey, ils avaient étudié la côte mètre par mètre, la veille: le seul endroit où ils pouvaient les larguer sans qu'ils se déchirent sur le corail était la grande plage, juste avant l'Emerald Beach. La nuit était encore noire. Les minutes semblaient interminables. Il fallait espérer que le bateau loué par Lester Young n'aurait pas de panne. Entre les requins et le corail...

Enfin, Malko entendit les trois coups de sirène, le signal qu'ils allaient amerrir. Le bateau fila d'abord vers le large, puis, effectuant un virage en épingle à cheveux, revint droit vers les lumières de l'Emerald Beach.

La corde mollit. Lentement Malko et Irina descendaient vers la mer.

Tous ses muscles tendus, Malko attendait le choc. Il fut beaucoup plus doux qu'il ne l'avait imaginé. Mais entraîné par le poids d'Irina, il coula complètement.

Dès qu'il revint à la surface, il tâtonna fébrilement pour défaire le mousqueton, sous peine d'être enseveli sous le parachute.

Il y eut un déclic et la voile rouge disparut dans l'obscurité. Une vaguelette les recouvrit et il avala une gorgée d'eau de mer. Pouah!

Irina nageait à peine, affaiblie par ses blessures.

Heureusement, ils eurent tout de suite pied sur un fond de sable. Malko prit la jeune femme dans ses bras et s'effondra sur la plage pour reprendre son souffle. Il était furieux contre lui-même. Il venait de risquer sa vie et peut-être la meilleure occasion possible de récupérer Bernon Mitchell et tout ce qu'il ramenait c'était une femme qui avait tenté de le tuer d'une façon particulièrement horrible.

Pas de quoi se faire féliciter.

Irina bougea et il revint à la réalité. Il se trouvait en bordure de la plage de l'hôtel. Il se mit debout et chargea Irina dans ses bras. Maintenant, elle était secouée de longs frissons nerveux et tremblait convulsivement.

Le cabin-cruiser s'éloignait vers le port.

Malko traversa sans encombre la plage, contourna la piscine déserte et se glissa par la petite porte qui évitait aux baigneurs de traverser le hall.

Irina toujours dans ses bras entièrement nue, il appuya sur le bouton de l'ascenseur.

Celui-ci arriva immédiatement. Les portes s'ouvrirent et il en sortit une Américaine sèche et longue comme un jour sans pain. Malko crut qu'elle allait se liquéfier sur place. Une seconde, elle demeura immobile, la bouche

ouverte, détaillant le corps nu d'Irina strié des marques de flagellation. Malko bredouilla vivement une phrase sur un sauvetage...

L'indignation de la dame était trop forte pour qu'elle puisse crier. Mais son doigt suivit Malko pendant qu'il s'introduisait dans la cabine et elle balbutia :

— Vous... porc... porc dégoûtant.

Ce qui était vraiment un comble.

La porte à coulisse épargna à Malko le reste du dialogue. Mais il avait intérêt à changer d'hôtel. L'Américaine devait déjà être en train d'ameuter les Filles de la Révolution.

Dieu merci, il ne rencontra plus personne dans les couloirs rose bonbon et arriva sans encombre à sa porte. Il n'eut pas à ouvrir. Muriel était devant lui. Ils furent aussi surpris l'un que l'autre.

— Que faites-vous là? demanda Malko.

— Je, je pensais que vous étiez avec Bernon. Je voulais vous surprendre. Alors, j'ai dit à la femme de chambre que j'avais perdu ma clef.

Les yeux agrandis, elle le regarda poser sur le lit le corps d'Irina. Toutes les expressions passèrent dans ses yeux, y compris la rage et la déception. A voix basse, elle fit:

— Et Bernon, où est-il? Qui est cette femme?

Malko hocha la tête:

— Je vous expliquerai. Tout... mais demain.

Le menton de la jeune femme se mit à trembler:

— Vous l'avez vu? Vous lui avez dit... que j'étais là?

Il n'eut pas le courage de lui dire la vérité.

— Non, je n'ai pas eu le temps.

Le visage de Muriel s'éclaira:

— J'en étais sûre.

Elle se rembrunit immédiatement.

— Il n'est pas blessé...

Malko secoua la tête.

— Non, non, il va très bien...

Trop bien même. Pauvre Muriel.

Brusquement, elle remarqua les marques sur le corps d'Irina et leva des yeux horrifiés.

— Malko. C'est horrible. Qu'est-ce qu'on a fait à cette femme. On dirait qu'on... qu'on l'a battue...

Difficile à dire que c'était son charmant mari ni pourquoi.

Malko se leva à grand-peine et mit ses mains sur les épaules de Muriel.

— Allez dormir maintenant, dit-il doucement. Demain il fera jour. Je vous expliquerai tout. Je vous le promets.

Elle hésita puis baissa les yeux. Elle pleurait.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

Malko pensa in petto que cela valait mieux. A vingt ans, il y a des choses difficiles à expliquer.

CHAPITRE XIV

Bert Minsky attrapa un lourd cendrier de cristal et le jeta à travers la fenêtre ouverte. L'objet tournoya et s'enfonça dans le sable blanc de la plage.

Enfermé dans la pièce qui lui servait de bureau, au premier étage du Club-House de Litton Kay, Big Daddy ne décollerait pas depuis le matin. Toute la matinée, il avait espéré un coup de téléphone d'Irina.

Dans sa rage, il avait bouclé Bernon Mitchell dans son bungalow avec un de ses hommes devant la porte pour l'empêcher de sortir et Steve de son côté.

Sa combine en or était en train de s'effondrer. Il lui faudrait un temps fou pour reprendre contact avec les Russes. En plus, il savait maintenant qu'ils avaient essayé de le doubler. Les Américains étaient sûrs que Mitchell se trouvait à Litton Kay. Ils risquaient de déclencher une action officielle.

Tout ce qui lui restait, c'était cet imbécile de Mitchell qui réclamait ses dix mille dollars si on ne le faisait pas passer à Cuba comme promis. Et lui aussi, commençait à flairer du louche. Il avait posé des tas de questions sur Irina.

Bert se prit la tête entre les deux mains. Il était à un carrefour. Ou il liquidait Bernon Mitchell, quitte à abandonner un million de dollars, ou il le gardait et tentait de recontacter les Russes. Si ces derniers ne se manifestaient pas rapidement, il serait toujours temps de jeter Mitchell aux requins. Dans les deux cas une conclusion s'imposait: un seul homme avait vu de ses yeux Mitchell et pouvait témoigner : ce fichu agent de la C.I.A.

Un sourire méchant fit briller les yeux de Minsky derrière les gros verres des lunettes: les vieilles méthodes étaient toujours les plus sûres. S'il avait été un peu plus jeune, il s'en serait chargé lui-même.

Il fallait liquider ce type le plus vite possible. Après on verrait.

On frappa timidement la porte du bureau.

— Entrez, grogna Minsky.

Son visage s'éclaira en reconnaissant la silhouette massive de Jim O'Brien. Il lui avait fait téléphoner la veille à Miami. Bon présage qu'il soit venu si vite.

— Sa... salut, dit l'Irlandais en laissant tomber son énorme corps dans un fauteuil.

Sans perdre de temps, il expliqua l'histoire à O'Brien, attentif et tiraillant sa grosse moustache, le visage impossible. Le tueur le laissa parler jusqu'au bout et demanda:

— Ton... ton type, il ap... appartient à la C.I.A?

Le bégaiement était toujours chez lui signe de grande activité mentale.

— ... travaille pour eux, grommela Minsky. Un *stringer*⁽⁷⁾

probablement.

O'Brien secoua la tête.

— Ce n'est pas un *stringer*. C'est un des types les plus calés de leur service « action ». Je me suis renseigné, à Miami.

— Et alors ?

— Alors, non.

C'était la première fois en vingt ans que l'Irlandais refusait un contrat.

— Qu'est-ce qui te prend, gronda Bert, je te paie d'avance. Tu me connais, non ?

— Je... je ne suis pas f... fou. Tu as déjà eu le F.B.I. au cul. La C.I.A c'est pire. Parce qu'ils ne se donneront même pas la peine de m'arrêter. Ils me feront flinguer par des Cubains. A Miami, il y en a à la pelle, payés au mois par la C.I.A.

Il se leva.

— Sa... salut. Comme tu es un ami, je prends le déplacement pour moi.

Il était déjà dehors que Bert Minsky avait encore la bouche ouverte de stupéfaction. Quand sa rage se déchaîna, la secrétaire dans la pièce voisine crut que le cyclone était déjà arrivé. Minsky hurlait un chapelet d'obscénités en frappant comme un sourd sur son bureau.

Maintenant il était dans la nasse. Et il fallait qu'il s'en sorte tout seul.

Il sortit de son bureau en trombe et fonça au bar.

Ringo, le barman, lavait des verres sans se presser. C'était un des meilleurs hommes de main de Big Daddy, une brute de cent dix kilos avec à peu de chose près la sensibilité d'un requin.

— Ringo, fit-il. J'ai un boulot pour toi. Si tu le réussis bien tu auras cinq cents dollars.

Inutile de dire que s'il le ratait, il serait payé en chrysanthèmes. Cela lui saperait le moral. Ringo n'avait pas la sûreté de Jim O'Brien. Mais cela valait mieux que rien. Et à la guerre comme à la guerre.

Muriel avait perdu complètement son air de grande dame. Assise en face de Malko sur la terrasse de l'hôtel Royal-Victoria, elle fumait nerveusement cigarette sur cigarette. Jamais il ne l'avait trouvée aussi belle. Pourtant elle avait juste un pull en jersey de soie moulant et une petite jupe noire en shantung.

— Dites-moi la vérité.

Sa voix tremblait légèrement. Malko la regarda avec pitié. C'était difficile.

— Vous ne reverrez plus Bernon, j'en ai peur, dit-il.

Elle sursauta :

— Il est mort ?

Malko secoua la tête.

— Non, il se porte à merveille... presque trop bien.

Muriel dit à voix basse :

— Vous l'avez vu?

Elle brûlait d'envie de poser mille questions mais se retenait. Malko mit le plus de douceur possible dans ses yeux dorés. Par-dessus la table, il lui prit la main:

— Il ne veut pas revenir avec vous, Muriel. Et peut-être que cela vaut mieux.

Il vit son menton trembler. Les lèvres serrées, elle s'efforçait de ne pas pleurer. Mais de grosses larmes jaillirent quand même et coulèrent le long de ses joues. D'une toute petite voix, elle fit:

— Comment est-elle?

Malko hésita:

— Il n'est pas parti pour une femme, je vous le jure. D'ailleurs, il est seul.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais enfin...

Une lueur de joie passa dans les yeux pers:

— Mais alors...

— Non, Muriel. C'est beaucoup plus grave qu'une femme.

— Il a fait une bêtise, fit-elle fougueusement. Ce n'est rien, je l'aiderai. Mon père est puissant. Dites-moi.

C'était affreux. Pour se donner un peu de courage, il avala d'un coup son daquiri. Elle ne quittait pas ses lèvres des yeux, avec une expression suppliante, comme s'il avait tenu son sort entre ses mains.

— Il faudrait que je le voie, dit-elle.

— Il ne veut plus vous voir, dit doucement Malko.

Muriel se tordit les mains.

— Mais pourquoi, pourquoi? Il a honte. Je lui pardonnerai n'importe quoi. Je l'aime.

Malko jouait avec ses longs doigts. Prudemment il demanda:

— Vous n'avez jamais rien remarqué d'anormal, dans son comportement, euh, intime?

Elle le regarda avec de grands yeux et rougit:

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

Le pauvre Malko était sur des charbons ardents. Décidément, l'espionnage, cela mène à tout, même à la psychanalyse.

— Etait-il très amoureux de vous, physiquement? Ou bien, disons, est-ce vous qui l'étiez le plus?

Elle lui jeta un regard complètement affolé?

— Comment le savez-vous? C'est vrai, il est un peu froid, parfois. Mais il a beaucoup de travail, il est toujours en train de penser à ses combinaisons de codes, à griffonner.

— Eh bien, fit Malko le plus gentiment qu'il put, la clef du problème est là.

Une seconde, ils se regardèrent sans parler.

Muriel essayait en vain de comprendre. Finalement, elle dit:

— Malko, dites-moi franchement. Même si c'est affreux.

Les yeux sur l'énorme kapokier tricentenaire, fierté du jardin de l'hôtel, il fit:

— Bernon est pédéraste, Muriel. C'est avec un homme qu'il se trouve, pas avec une femme. Et c'est pour vivre enfin comme il le désire profondément qu'il s'est enfui. Il veut partir à Cuba. Il croit que là-bas, il fera ce qu'il veut. Malheureusement, il s'est mis entre les mains de gens dangereux, qui encouragent son vice. Ils travaillent pour un service de Renseignements étranger. Moi, je suis chargé d'empêcher Bernon de quitter New Providence Island par tous les moyens.

— Par tous les moyens, répéta Muriel à voix basse. Cela signifie que vous allez le tuer, n'est-ce pas?

Malko secoua la tête.

— Je sais que vous avez mauvaise opinion de moi, Muriel. Mais je ne suis pas un tueur. Il y a d'autres moyens, heureusement.

Brusquement, elle frappa la table du plat de sa main.

— Après tout, je m'en fiche! Le salaud! Faites ce que vous voulez. Quand je pense que... que...

Elle ne put continuer. Malko approcha sa main de ses lèvres pour y déposer un léger baiser.

— Muriel, il ne faut pas juger. Je crois qu'il est très malheureux et très à plaindre.

Sans répondre, elle alluma une cigarette dont elle tira une longue bouffée. Peu à peu, le tremblement de son menton se calma. D'une voix changée, elle dit:

— Je vous remercie, Malko, de m'avoir avertie.

J'aurais eu encore un peu plus l'air d'une idiote sans vous. Quand je pense que je suis venue ici, comme une folle. Il me le paiera.

Mais sa fureur n'était que superficielle. Malko voyait la tristesse dans ses yeux et les doigts crispés sur la cigarette. Brusquement, elle demanda:

— Emmenez-moi dans votre voiture. J'ai envie de me promener.

La petite Triumph était garée dans Parliament Street. Malko se dégagait rapidement des embouteillages et prit Western Road, roulant très lentement. À côté de lui, Muriel pleurait silencieusement, la tête renversée en arrière, vers le ciel. De temps en temps un sanglot plus fort la secouait et tout son corps tremblait.

Malko roula près d'une heure. Ils avaient dépassé Windsor Road et roulaient vers l'extrémité ouest de l'île. Il n'y avait plus d'habitations, rien que des plages désertes et une végétation luxuriante.

Muriel fit un pauvre sourire à Malko.

— Rentrons. Cela va mieux. Allons dîner. Après je veux retourner dans la boîte où nous étions l'autre jour.

Ses yeux gris-vert étaient gonflés et rouges. Mais elle ne prononça pas le nom de Bernon.

Malko ne discuta pas. Officiellement, son rôle était terminé avec Muriel. Elle

ne ferait plus de scandale. Mais il n'avait pas le cœur de la laisser tomber ainsi. Elle était si jeune et si vulnérable. Il s'octroya la soirée. Pourtant les problèmes ne manquaient pas. Sur un autre plan.

Irina — il l'appelait encore ainsi à défaut d'en savoir plus — reposait dans sa chambre à l'Emerald Beach, bourrée de morphine jusqu'aux yeux. Jack Harvey avait trouvé un médecin qui n'avait pas posé de questions, mais dont les yeux étaient pleins d'horreur et de mépris en examinant la jeune femme. Il avait soigné les blessures causées par la flagellation et recommandé de voir un spécialiste des chocs nerveux. Lorsqu'Irina reprendrait connaissance, on verrait. De toute façon, il lui fallait un repos absolu de plusieurs jours.

Jack Harvey campait dans la chambre avec son vieux Colt « Army » sur les genoux et se faisait monter ses repas du restaurant de l'hôtel, choisissant systématiquement ce qu'il y avait de plus cher.

William Clark en apprenant au téléphone la capture d'Irina, avait sauté au plafond.

— C'est formidable. Cette fille doit savoir des tas de choses. Il ne faut pas la lâcher. Et surtout ne pas l'abîmer. Offrez-lui de l'argent, beaucoup d'argent. Et promettez-lui que rien ne lui arrivera. Nous veillerons sur elle jour et nuit.

— Pour le moment, avait précisé Malko, la seule façon qu'elle a de nous échapper, c'est de mourir...

Il avait ensuite eu une longue conversation avec son chef au sujet de Bernon. Les patrons de la N.S.A. s'arrachaient les cheveux. Un pédéraste chez eux! Et du rang de Bernon. Maintenant, il n'y avait plus aucun doute: le jeune mathématicien se préparait à passer à l'Est.

— Nous ne pouvons rien faire officiellement, avait souligné une fois de plus William Clark. Le temps d'intervenir auprès du gouvernement bahamien et de vaincre le lobby des Bay street Boys qui protège Minsky, l'autre sera loin. De plus, il n'est pas kidnappé, mais consentant. On va encore accuser la C.I.A. de toutes sortes d'abominations...

— Alors?

— Il faut trouver une astuce pour le récupérer, peut-être par cette fille, ou du moins s'assurer qu'il est mort. A tout hasard, nous avons deux navires à nous qui patrouillent entre New Providence Island et Cuba. Mais c'est vraiment par acquit de conscience. C'est sur vous que nous comptons. Je vous envoie du renfort. Vos deux amis Brabek et Jones.

Malko était sorti du petit consulat en sueur. La température avait encore augmenté. On avait l'impression de respirer du plomb fondu. Le cyclone ne devait pas être loin. Quelquefois, il rôdait des semaines avant de tout dévaster.

La C.I.A. bougeait efficacement. En fin de journée, Chris Jones et Milton Brabek avaient débarqué à Windsor Field. Malko les avait expédiés directement au Royal-Victoria, l'Emerald Beach étant complet. Il les avait retrouvés dans le hall; discrets comme une voiture de pompiers, avec leurs costumes clairs et identiques, leurs chapeaux et leurs yeux durs.

Mais dans l'action, ils étaient redoutables. A condition qu'on les dirige, parce

que, côté cerveau...

— Alors, avait demandé Malko, contents d'être en vacances.

Chris Jones, vexé, avait fait:

— On n'est pas en vacances. Qu'est-ce qu'on fait?

— Rien. Vous allez graisser vos pistolets et vous mettre au soleil. Vous avez deux chambres au-dessous de la mienne.

Chris Jones se balançait d'un air gêné :

— Dites donc, fit-il, est-ce qu'on peut boire l'eau ici? Ça m'a l'air d'un drôle de bled.

Malko leur assura que les Bahamiens ne coupaient plus les têtes depuis plusieurs années et ils montèrent dans leur chambre déployer leur artillerie.

Il était heureux de retrouver ses deux gorilles qui l'avaient aidé si efficacement à Istanbul et à San Francisco. Anciens marines, ils seraient précieux en cas de coup dur, mais ce n'est pas eux qui trouveraient une astuce pour récupérer Mitchell. Leur spécialité, c'était plutôt l'anéantissement.

Il remuait encore tous ces problèmes en rentrant au Royal-Victoria avec Muriel vers onze heures. Durant la soirée, il n'avait parlé de rien d'important, tacitement, s'accordant une pause. La jeune femme avait beaucoup bu, et dansé comme si elle voulait tomber en pièces. Mais jamais son regard n'avait croisé les yeux dorés de Malko.

Chris Jones était assis dans un fauteuil du hall lorsqu'ils rentrèrent. Il fit un signe imperceptible à Malko. Celui-ci avait remarqué de la lumière dans leur chambre, ce qui signifiait que Milton devait être à l'abri derrière les volets avec sa bonne artillerie. Chris suivit des yeux le couple d'un air réprobateur. Il désapprouvait profondément les accroc de Malko à la discipline de ses missions.

Cette fois, Malko n'hésita pas à suivre Muriel. Elle ouvrit les volets après avoir jeté son sac sur le lit. La nuit tropicale bruissait de millions d'insectes. Il faisait encore une chaleur d'enfer.

Silencieusement, elle se réfugia dans les bras de Malko, secouée de sanglots. Ils restèrent ainsi, un long moment assis sur le lit.

Brusquement un tintamarre effroyable éclata dans le jardin. Un orchestre typique, avec beaucoup d'instruments à percussion.

Intriguée, Muriel se leva, et alla s'accouder à la fenêtre.

— Malko, venez voir!

Un orchestre de Noirs jouait sur d'étranges instruments installés dans le kapokier géant! Sur chacune des grosses branches, on avait creusé une sorte de plate-forme avec un tabouret. L'arbre était tellement énorme que les musiciens paraissaient minuscules. Les plus hautes branches montaient bien au-dessus du toit du Royal-Victoria.

Muriel battit des mains.

— Oh Malko! Je croyais que c'étaient des singes! Comment sont-ils montés là?

Ils jouaient une mélodie lente, rythmant en frappant des mains sur de vieux

bidons d'huile, et reprenant le refrain en chœur. Malko regarda le grand jardin tropical à ses pieds. Comme il aurait aimé être en vacances. Au loin, on apercevait les lumières de Paradise Island. Avec la nuit, la chaleur était un peu tombée. Muriel se serra contre lui. Littéralement, Malko sentait la musique la pénétrer, la détendre. La scène avait quelque chose de féerique. Les Noirs, dans l'arbre, se démenaient comme des fous, chantaient, dansaient sur place. C'était un vrai orchestre bahamien qui venait d'Over the Hill, pas encore sophistiqué par le tourisme. Ils jouaient autant pour s'amuser que pour gagner leur vie.

— C'est formidable, murmura Muriel.

Soudain Malko fut pris d'une étrange angoisse, une tension à fleur de peau. Comme s'ils n'avaient plus été seuls. Il chercha autour de lui, mais rien n'avait changé. La porte de la chambre était fermée à clef, le jardin était calme, l'orchestre jouait.

L'orchestre!

Il y avait un imperceptible flottement dans le rythme. Il fallait le sixième sens de Malko, habitué à sentir le danger pour le percevoir. Un déclic se fit dans son esprit. Toute l'analyse n'avait pas duré une fraction de seconde dans sa tête. Il se rejeta de côté, poussant brutalement Muriel hors de l'appui de la fenêtre.

Surprise, elle résista.

Au même instant, un coup de feu claqua, couvrant le bruit de la musique. Des myriades de bestioles s'envolèrent. Malko eut le temps d'apercevoir la lueur de départ, au beau milieu du kapokier. Et de réaliser qu'ils constituaient une magnifique cible, sur le fond de la chambre éclairée.

Le cri de Muriel faisait encore vibrer son tympan, quand les hurlements jaillirent du kapokier. Un Noir immense bousculant les musiciens, dégringola l'échelle menant au sol un fusil à canon scié dans la main droite, menaçant les musiciens pour couvrir sa fuite. Presque aussitôt une violente fusillade éclata.

Les feuilles des basses branches du kapokier volaient déchiquetées. Milton et Chris tiraient au jugé sur la silhouette qui avait plongé dans le noir. Le gros 457 magnum de Chris tonna quatre fois, mais l'homme au fusil avait disparu.

A quatre pattes sur le plancher, Malko heurta le corps de Muriel. Elle gémissait, étendue sur le dos. Il tira la jeune femme hors du champ de la fenêtre et se pencha sur elle: la balle l'avait frappée en haut de la poitrine à droite. Un filet de salive rosâtre fleurissait à la commissure de ses lèvres. Son visage était livide.

Malko la porta avec précaution sur le lit et se rua sur le téléphone.

Comme des fous, Chris Jones et Milton Brabek dévalèrent l'escalier vieillot du Royal-Victoria. A la vue des pistolets, le portier noir se mit à trembler et tenta de leur barrer la route.

Mauvaise idée. Il se retrouva incrusté entre la porte et le mur...

Accroupi sur le perron, Chris couvrait déjà Milton qui courait vers le kapokier. Les musiciens criaient et se sauvaient. Quelque chose bougea au

fond du jardin, près de la grille donnant sur Parliament Street.

— Là!

Chris tirait déjà, au jugé.

En un éclair, ils virent une silhouette noire franchir la grille. Ils tirèrent ensemble, sans résultat. Déjà, ils dévalaient le perron.

Le Noir, nu, à l'exception d'un short descendait la petite rue en pente, le fusil à bout de bras.

— Stop ! hurla Chris.

L'autre se retourna et tira. Les gorilles plongèrent. Chris roula à l'abri d'une voiture en stationnement et, visant soigneusement, tira au magnum.

Le Noir sembla sauter sur place. Il fit quelques pas en zigzag, regardant avec incrédulité le sang jaillissant à flots d'une horrible blessure à l'épaule gauche. En dépit de sa force prodigieuse, il se sentait faible comme un enfant. Cependant, il parvint à tourner le coin de Shirley Street, parallèle à Bay Street. Il n'avait pas lâché le fusil. De toutes ses forces, il voulait arriver au chriscraft qui devait le ramener à Litton Kay.

Gaol Alley était plongé dans l'obscurité. Mais en traversant la pelouse du Palais de Justice colonial, il eut un étourdissement. Rawson Square n'était plus qu'à cinquante mètres.

Les deux silhouettes silencieuses de Chris et de Milton surgirent au coin de Shirley Street, marchant très loin l'un de l'autre. Ils ne voyaient plus l'homme qu'ils poursuivaient. Ringo eut une grimace de haine et leva son arme. Milton se découpait sur la vitrine de la bibliothèque, éclairée par un réverbère.

La balle de Ringo le frappa à la cuisse droite et brisa ensuite la vitrine. Le gorille tomba. Instinctivement, il remit son pistolet dans son holster et comprima sa cuisse. Pourvu que l'artère fémorale ne soit pas touchée.

— Continue, cria-t-il à Chris, je suis O.K.

Ringo était reparti. Maintenant, il ne sentait plus son bras gauche, mais le sang continuait à couler. D'une traite il réussit à courir jusqu'au coin de Bank Lane et de Bay Street. Le fusil était de plus en plus lourd au bout de ses doigts. De l'autre côté de la rue, c'était Rawson Square et le port. Le bateau se trouvait le long de Prince George Wharf, dans l'espèce de canal dégoûtant qui servait aux petits chalutiers et aux *glass-bottom* bateaux.

Chris Jones arriva lentement le long de Bank Lane. En se retournant Ringo l'aperçut. Dans un effort désespéré, il courut à travers Rawson Square.

L'Américain laissa passer un taxi en maraude et démarra à son tour. Ringo contournait déjà le Syndicat d'Initiative. Il se retourna: son poursuivant était derrière lui. Sa vue se brouillait, il tenait à peine debout. Avec un effort immense, il parvint à lever le fusil et à appuyer sur la détente.

Il ne sut jamais ce qui était arrivé. Un choc violent le frappa à la poitrine. Il vomit et lâcha l'arme qui tomba par terre.

Titubant, il plongea en arrière dans l'eau sale du port, entre le quai et le chriscraft. La balle du magnum l'avait frappé en plein cœur.

Chris Jones se pencha. Le corps flottait entre deux eaux. Ce n'était pas le

moment de s'attarder, il retraversa Rawson Square en courant et plongea dans l'ombre de Bank Lane au moment où une jeep pleine de policiers noirs dévalait Bay Street. Déjà, le chriscraft démarrait.

On tirait assez rarement des coups de feu la nuit, à Nassau.

Il trouva Milton assis sur un banc dans le petit square devant le Palais de Justice. Il avait fait un garrot avec sa cravate, et attendait patiemment: la jambe de son pantalon était trempée de sang.

— Va chercher une bagnole, demanda-t-il. Je ne peux pas marcher.

Chris haussa les épaules.

— Pas le temps. Accroche-toi.

De loin, Chris faisait maigre et dégingandé. De près, on s'apercevait qu'il pesait cent cinq kilos pour 1,90 m. Et pas un pouce de graisse.

Il chargea sur ses épaules son copain et s'engagea dans l'ombre de Parliament Street, peinant dans la montée.

Depuis le grand incendie de 1937, le Royal-Victoria n'avait pas connu une telle animation. Deux policiers en casquette rouge surveillaient l'entrée. On achevait de charger sur une civière le corps de Muriel. Malko, très pâle, lui tenait la main.

Les deux gorilles firent une entrée remarquée. Avec une admirable simplicité, Milton retira son pantalon dans le hall victorien pour montrer sa blessure au docteur, découvrant un caleçon rayé.

Un policier en civil s'approcha des gorilles. Chris expliqua qu'ils avaient poursuivi le criminel qui avait également tiré sur eux. A ce moment précis, Milton se trouva mal et s'effondra avec un bruit de ferraille...

Le policier n'y comprenait rien. C'est la première fois qu'il se produisait une chose pareille à Nassau. Il convoqua tout le monde au commissariat pour le lendemain matin.

Chris remonta dans sa chambre avec Malko.

— On avait vu le type grimper dans l'arbre, expliqua-t-il. Mais on ne savait pas pourquoi. Comme ils ressemblent tous à des singes dans ce bled...

Malko était sombre.

— Muriel est gravement blessée. Une balle, dans le poumon droit. Le médecin ne sait pas si on pourra la sauver.

Chris hocha la tête.

— Moche.

Décidément, ça ne s'arrangeait pas. Et Bernon Mitchell était toujours à Litton Kay. Malko soupira en regardant le ciel étoilé par la fenêtre. Vivement le cyclone qu'on ait un peu moins chaud.

CHAPITRE XV

Malko ouvrit doucement la porte de la chambre où reposait Irina. Jack Harvey braquait déjà son colt, chien relevé. Il rengaina l'arme et se leva:

— J'en ai marre. Remplacez-moi un peu. J'ai envie de prendre l'air. On crève ici.

Effectivement, on mourait de chaleur. Irina, couchée, avait le visage inondé de sueur. Elle avait ouvert les yeux lorsque Malko était entré, mais n'avait pas dit un mot. Leurs regards se croisèrent. Elle soutint celui des yeux dorés. Pourtant, c'est la première fois qu'ils se retrouvaient vraiment face à face, depuis le bain turc de l'hôtel Lucayan.

— Comment vous sentez-vous, demanda Malko.

Irina eut un pâle sourire.

— Mieux.

Elle garderait encore longtemps les cicatrices de la corde. Mais elle s'était juré une chose: elle ne voulait plus jamais de sa vie avoir mal et peur comme cela.

Bien qu'elle soit encore extrêmement fatiguée, elle avait mis un plan au point. Hasardeux, mais c'était cela ou le suicide.

Elle savait ce qu'elle représentait pour les Américains. Peu importe, qu'elle ait tenté de tuer Malko. Dans l'espionnage on ne se venge jamais des gens vraiment utiles.

Jack Harvey ouvrit la porte et sortit discrètement.

Il ne comprenait pas la mansuétude de Malko. Il aurait volontiers lesté Irina d'un sac de plomb pour l'envoyer dans les coraux de Love Bay.

Malko attira une chaise à lui et s'assit près du lit. Irina ferma les yeux.

— Vous travaillez pour qui? demanda Malko.

— Comme si vous ne le saviez pas, fit lentement Irina.

— Je n'en suis pas absolument certain.

Elle haussa les épaules.

— De toute façon, il ne vous faudrait pas longtemps pour m'identifier. Je m'appelle vraiment Irina Malsen. Et je travaille pour le K.G.B.

Malko regarda ses ongles.

— Je pense que nous pourrions nous entendre.

— Je vois ce que vous voulez dire. On me tend les bras.

Il y avait un peu d'amertume dans sa voix.

— Ensuite, continua Irina. On me demandera de dire tout ce que je sais de mes employeurs, on me protégera, on me donnera de l'argent, tant, que

je servirai, et après?

— Après, heuh...

— Après, coupa Irina, vous me laisserez tomber. Parce que je ne vaudrai plus rien. Et il m'arrivera un accident de voiture comme à Hayhamen, le second du colonel Abel. Parce que je ne vaudrai plus rien non plus pour les autres, n'est-ce pas? Et qu'ils n'aiment pas qu'on les trahisse.

Malko ne dit rien. C'était vrai.

— J'ai quelque chose à vous proposer, fit Irina. Qui vous intéressera aussi. Voulez-vous m'écouter?

La plaie de son arcade sourcilière n'était pas encore cicatrisée, mais ses yeux avaient toujours autant de charme. Avec une grimace de douleur, elle se redressa dans son lit. Sa chemise de nuit achetée par Jack Harvey laissait deviner la poitrine que Malko avait vu nue. Comme si elle devinait ses pensées, elle remarqua d'une voix égale:

— Je regrette ce qui s'est passé. Je n'ai jamais tué personne. Je... je suis heureuse que cela n'ait pas marché. Surtout que sans vous, je serais morte.

Elle frissonna:

— Quelles horribles petites tapettes!

Malko l'observait en silence. Il aurait donné cher, pour en savoir plus sur elle. Mais elle devait si bien mentir.

— Je vous écoute, dit-il. Ne parlons plus du passé.

Irina croisa les mains sur le drap:

— Voilà ma proposition. D'abord ce que je vous demande: ma liberté. Lorsque je serai guérie, vous me laissez partir de cette chambre, sans me demander où je vais. Je ne veux même pas d'argent. Une chose: je quitte ce métier. Vous ne me retrouverez jamais sur votre route. Jamais.

En échange de cela, je vous révèle tout ce que je sais sur l'affaire qui m'a amenée ici et je vous permets de capturer un homme qui vous sera beaucoup plus utile que moi.

— Et si je refusais?

Irina soupira:

— Je refuse de collaborer. Vous n'êtes pas aux U.S.A., ici. Bien sûr, vous pouvez m'y transporter. De force. Mais cela ne vous avancera pas. Je sais que vous ne torturez pas les gens, vous. Et de toute façon, j'ai l'habitude...

— Je ne peux pas vous répondre, dit Malko. Je n'ai pas pouvoir pour le faire. Mais, je vais transmettre votre proposition à Washington.

Il se levait déjà quand Irina le rappela:

— Malko!

— Oui?

— Ne téléphonez pas à Washington.

— Pourquoi?

— Ils ne voudront pas. Ils raffolent des transfuges. Même, ceux comme moi, qui ne valent pas grand-chose. Je vous demande de prendre la décision vous-même. C'est un marché qui restera entre nous.

Malko la toisa de ses yeux dorés, cherchant à comprendre quel piège elle pouvait lui tendre. Mais Irina avait une expression infiniment lasse dans ses yeux gris. Pas la moindre trace de défi. Elle murmura :

— Je n'en peux plus de ce métier; A aucun prix, je ne continuerai. Or, venir aux U.S.A., c'est encore continuer. Après, il y aura autre chose et autre chose encore. Je veux disparaître définitivement. Si je ne réussis pas à faire ce que je veux, je me tuerai.

Elle avait dit la dernière phrase sans affectation et sans élever la voix.

Malko la regarda avec pitié. Il cherchait à imaginer par quel enchaînement de circonstances, cette jolie femme avait été prise dans l'engrenage des services secrets. Comme il la comprenait! C'est peut-être pour cela qu'il dit:

— C'est d'accord, Irina. Parlez. Je vous protégerai.

— C'est vrai?

— Vous avez ma parole, dit-il. Ma parole d'honneur.

Dans ce métier où le mensonge est une seconde nature, cela sonnait plutôt creux. Mais Irina sembla soulagée. Elle fit signe à Malko de se rasseoir.

— Je ne suis pas seule à Nassau, dit Irina. Je ne suis qu'un tout petit rouage. L'homme qui est venu enlever Bernon Mitchell s'appelle Vassili Sarkov, c'est du moins sous ce nom que je le connais. C'est un spécialiste du kidnapping et vos services l'ont certainement déjà rencontré. Il a le rang de colonel dans le K.G.B.

— Où est-il?

— Sur une goélette qui s'appelle l'Erna. Avec un équipage cubain, en partie des hommes de la D.S.S.⁽⁸⁾ Ils attendent dans le port. Je devais séduire Mitchell et le leur amener. Mon rôle se terminait là. Mes chefs pensaient que je rendrais Mitchell assez fou de moi pour qu'il déjoue la surveillance de Bert Minsky.

— Comment avez-vous connu la détention de Bernon Mitchell?

Elle sourit:

— Bert Minsky a contacté nos services de la Havane en offrant de l'échanger contre un million de dollars. Nous avons été envoyés pour éviter de payer cette somme.

— Puisque Mitchell voulait, de toute façon, passer à Cuba, pourquoi verser un million de dollars?

— Parce que Minsky ne l'aurait jamais laissé partir ni pour les U.S.A., ni pour Cuba. Sans s'en rendre compte, il est kidnappé, depuis le début.

Malko buvait ses paroles. Le puzzle s'assemblait, avec de quoi inquiéter sérieusement la C.I.A. : des spécialistes du K.G.B. prêts à tout pour enlever Bernon Mitchell et l'éventualité qu'ils se décident à payer Minsky. Evidemment, les révélations d'Irina donnaient à Malko un avantage certain.

— J'ai besoin de votre présence tant que l'affaire n'est pas terminée, conclut-il. Mais, après, vous serez libre. Complètement.

— Merci.

Elle lui prit la main et la serra. Il y avait des larmes dans ses yeux.

Il la quitta un peu brusquement. Avec elle, il préférerait rester dans les limites professionnelles.

Jack Harvey faisait les cent pas dans le couloir. Malko lui donna l'ordre de reprendre sa faction. Il lui parla de l'Erna. Il fallait que des hommes de Lester Young s'arrangent pour photographier au téléobjectif le plus de gens possible sur le bateau.

Dehors, il faisait une chaleur à tomber. Rien que d'aller jusqu'à la Triumph, il était en sueur. Il mit le cap sur Nassau et le Consulat. Dix minutes plus tard, il était en train de raconter sa petite histoire à William Clark. Celui-ci sursauta en entendant le nom de Vassili Sarkov.

— Si je le connais! C'est un type de la classe d'Abel. Quand on s'aperçoit de sa présence, d'habitude, c'est toujours trop tard.

— Que vous a-t-elle demandé en échange?

— Sa liberté. Je lui ai donné ma parole.

Malko raconta l'accord. Clark grogna moins qu'il ne s'y attendait.

— Je sais tant de choses sur le K.G.B., grommela-t-il que je pourrais presque lui en apprendre. Maintenant, il faut agir. D'abord reprendre ce damné Mitchell, avant tout. Ou le liquider.

— Envoyez-moi un bataillon de marines. Je ne vais pas attaquer Litton Kay tout seul. Et Milton Brabek est hors de combat.

— Mon cher, fit William Clark, si je vous ai envoyé, vous, c'est parce qu'il y avait certaines difficultés. De mon bureau, je ne peux pas vous aider. Faites au mieux. Il doit bien y avoir une astuce.

Il raccrocha sur ces paroles encourageantes.

Bay Street était encombrée de touristes qui se moquaient éperdument de Bernon Mitchell, de la C.I.A. et du K.G.B.

Malko regarda le ciel: en dépit de la chaleur terrifiante, il était plombé, comme avant un orage. De longues traînées blanches apparaissaient à l'horizon au sud. Un vieux bateau rouillé, abandonné en face de Paradise Island semblait figé dans une nappe de plomb, tant la mer était calme.

— Ça ne va pas tarder, fit une voix derrière lui. Avant la fin de la semaine.

C'était Lester Young, le leader noir, qui souriait de toutes ses dents dorées à Malko, le feutre graisseux rejeté sur la nuque. Une bonne bouille de crapule.

— Qu'est-ce qui ne va pas tarder?

— Le cyclone, tiens! Avant la fin de la semaine. Ça va balayer sec. Notre ami Harvey va en avoir de la plomberie à réparer. Vous n'avez jamais vu un cyclone?

Malko n'avait jamais vu de cyclone. En peu de mots, il expliqua au gros homme l'histoire de l'Erna, lui demandant de le trouver et de le mettre sous surveillance discrète. Lester Young cligna de l'œil.

— C'est comme si c'était fait. Je vais mettre là-dessus mes meilleurs gars. Ils n'aiment pas les Cubains. Et cette grève, cela vous a plu?

Malko rit.

Ils se quittèrent sur une vigoureuse poignée de main. Il fila vers le petit hôpital, dans Marlborough Street, où l'on avait transporté Muriel et Milton. Il n'avait pas eu de nouvelles depuis ce matin. Une nurse noire le reçut très poliment et le présenta à un jeune chirurgien au front dégarni qui le considéra d'un œil méfiant:

— J'ai dû avertir la police, prévint-il. C'est une blessure par balles.

— La police est déjà prévenue, dit-il froidement. Comment va-t-elle?

Le médecin hésita :

— J'espère la sauver, s'il n'y a pas de complications. J'ai pu extraire le projectile.

— Puis-je la voir?

— Non. Elle est encore trop faible.

— Et Monsieur Milton Brabek?

— Il va bien. Sera sur pied dans une semaine.

Malko alla frapper à la porte du gorille. Milton était penaud comme un renard qu'une poule aurait pris. Lorsque Malko entra, il cacha vivement une flasque de bourbon sous son oreiller. Son péché mignon.

Ils bavardèrent quelques minutes, puis Malko quitta l'hôpital. Il devait passer au quartier général de la police. S'expliquer sur la fusillade de la veille. Heureusement que le consul américain, sur l'ordre de Washington était intervenu le matin même auprès du gouverneur. Les Bahamiens n'aimaient pas les barbouzes, mais ne pouvaient pas grand-chose contre une intervention diplomatique.

CHAPITRE XVI

Les mauvaises langues disaient que Louie Grant mettait des lunettes noires lorsqu'il allait à la messe pour que le Bon Dieu ne lui demande pas d'autographe. Ce qui était d'ailleurs une précaution inutile. Louie ne parlait que rarement à des gens qui ne lui avaient pas été présentés. Ou alors à des jeunes gens très beaux.

D'ailleurs, Louie parlait à très peu de gens. Se considérant très au-dessus de l'espèce humaine moyenne. Il avait des excuses pour cela. Depuis son plus jeune âge, ses nurses et sa mère lui répétaient qu'il était beau, que personne n'était aussi beau que lui.

C'était en partie vrai. Louie était beau. Une sorte de masque Grec bronzé à coups d'ultra-violets sur un corps d'athlète. Les lèvres étaient aussi finement ourlées que chez une femme et les yeux délicatement bordés de longs cils. Pourtant une grande virilité se dégageait de l'ensemble, ce qui prouve bien qu'il ne faut jamais se fier aux apparences.

Mais Louie était au cinéma un des héros les plus appréciés des westerns. L'œil dans le vague, et le pistolet facile, il promenait son beau visage dans de multiples superproductions en scope et en couleurs.

Louie était pédéraste comme tout Sodome. Le seul contact d'une femme lui retournait le cœur. Pour les impératifs de sa publicité, il avait dû se marier et, même, comble de l'horreur était parvenu à faire un enfant à sa femme. Expérience abominable qu'il espérait bien ne jamais recommencer.

Louie avait des problèmes. Son agent de presse lui avait fait comprendre que sa carrière ne résisterait pas à deux ou trois scandales de mœurs et qu'il ne voulait *plus jamais* le voir la main dans la main avec un jeune liftier, sur le Sunset Strip, à Hollywood.

Louie, bien que surnommé par ses ennemis « coquille sans œuf » n'était pas complètement idiot. Il s'organisa en conséquence. Tous les ans, après avoir convoqué les photographes pour donner au monde une image édifiante de la belle-famille Grant, il s'envolait pour le Mexique, les Iles Vierges ou les Bahamas. Et pendant deux semaines il s'offrait une orgie de ce qu'il aimait le plus au monde: de très jeunes gens qui lui répétaient qu'il était beau comme un Dieu en lui faisant l'amour.

Et tant pis s'ils n'étaient pas tout à fait blancs. Au diable le racisme.

Cette année, il avait fixé son choix sur les Bahamas, ayant eu l'année précédente une histoire désagréable à Acapulco avec un petit Mexicain qui n'avait pas assez faim pour respecter la plus élémentaire des discrétions.

De la chaise longue, en bordure de la plage de l'Emerald Beach Hôtel, il examinait ses voisins derrière ses lunettes noires. Il s'était fait une règle de ne jamais donner libre cours à ses instincts dans les hôtels où il descendait. Mais l'occasion, l'herbe tendre...

Ses yeux se posèrent sur Jack Harvey et sur Malko, assis au bar-paillotte, non loin de lui. Les cheveux blonds de Malko lui auraient plu mais il craignait les déconvenues avec les Blancs...

Par contre, Jack Harvey ricana en le reconnaissant:

— Tiens, notre pédale est de retour, remarqua-t-il. Si ses admiratrices le voyaient faire la folle avec les négrillons d'Over the Hill sa cote baisserait sérieusement... Il y a deux ans, il était là. Il a essayé tout ce qui baise dans l'archipel.

Il expliqua à Malko le pedigree de l'acteur. Malko avait dressé l'oreille. Quelque chose s'était mise en marche dans son cerveau.

La situation n'était pas brillante. Il ne voyait aucune possibilité d'exécuter les ordres de William Clark. Bernon Mitchell se trouvait toujours à Litton Kay, aussi inaccessible que s'il avait été dans une autre planète. Officiellement, il n'y avait rien à tenter. Sauf une attaque en force qui serait de la folie pure. Les Bahamas, ce n'est pas le Burundi. On n'attaque pas un club de milliardaires à la mitrailleuse.

D'autant que les autorités de Nassau n'avaient pas tellement aimé la fusillade de l'hôtel Royal-Victoria. Le Consul avait fait discrètement comprendre à Malko qu'il valait mieux à l'avenir s'abstenir de déclencher des actions violentes.

Sans compter, qu'en cas de coup dur, si la police de l'Ile les arrêtait, ils risquaient tout simplement leur vie. On pendait encore de temps en temps dans les Bahamas. Et ce n'est pas la C.I.A. qui les aiderait.

Le problème Vassili Sarkov était aussi au point mort. Certes, les hommes de Lester Young exerçaient une discrète surveillance sur la goélette. Le Russe ne s'était montré qu'une seule fois sur le pont. Là aussi, que faire? Attaquer *l'Erna*? Vassili mort, les Russes enverraient quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'on ne connaîtrait pas.

Irina ne bougeait pas de la chambre de l'Emerald Beach. Malko avait décidé de laisser Vassili dans le noir complet. Ainsi, il ferait peut-être une erreur. Mais le Russe était un homme prudent. Il n'avait pas quitté *l'Erna*. Ou alors, il avait su, par un autre moyen qu'Irina était hors circuit, et attendait d'autres instructions. Sa présence à Nassau semblait prouver que les Russes n'abandonnaient pas.

Le capitaine de l'Erna, un Cubain nommé Jésus-Maria, faisait les courses et passait tous les jours au Banana Boat, pour voir Eloïse. Ils paraissaient tous dotés d'une patience surhumaine.

Depuis trois jours, Malko tournait en rond. Au soleil, si possible. Le passé lui avait appris que les situations mûrissaient souvent d'elles-mêmes, et que les gros pistolets ne résolvaient pas grand-chose.

La présence de Louie Grant venait de lui donner une idée. Vague encore, mais une idée à creuser.

— J'aimerais bien faire la connaissance de ce monsieur, dit-il à Jack Harvey. Mais sans qu'il se doute de quoi que ce soit.

Le plombier-barbouze le regarda d'un drôle d'air. Le soleil provoque parfois de curieuses réactions...

— Pas difficile, dit-il. Je parie cent dollars qu'il sera ce soir vers sept heures à l'hôtel Colonial.

— Qu'est-ce que c'est, l'hôtel Colonial?

— Le refuge de tous les pédés de l'île. Il n'y a que ça. Une maison de « folles ». Faut le voir une fois,

Malko sourit mystérieusement:

— Eh bien, nous irons prendre un daiquiri ce soir à l'hôtel Colonial. Mettez tous vos bijoux.

Jack Harvey loucha sur sa gourmette et prit le parti de sourire.

Un Noir huileux et musculeux, le torse moulé dans un pull de marin et les yeux délicatement soulignés de noir, faisait des grâces à une table, accroupi près d'un géant blond. Il parlait et riait trop fort, jetant des œillades à tous ses voisins.

Seul à une table, un jeune homme en short, un peu trop astiqué, mangeait délicatement un gros avocat.

Presque toutes les tables du Café Colonial étaient occupées. Pas une femme. Ça caquettait comme dans une cabine de mannequins. Tout ce que l'île comptait de pédérastes indigènes ou d'importation était là. Entre les groupes circulaient des petits cireurs de chaussures, au torse passé à l'huilé pour rendre leur peau plus lisse. Leurs yeux étaient un peu trop brillants et leurs gestes nettement au-dessus des exigences du standard professionnel. L'un d'eux s'approcha de la table où se trouvaient Malko et Harvey, prit d'autorité le pied de Malko, commença à frotter, puis murmura:

— Sir, tu veux venir avec moi après le travail?

Il n'avait pas douze ans.

Malko ne répondit pas. Dépité et croyant à un grand amour, le cireur passa à la table voisine.

— C'est incroyable, murmura Malko.

Le Café Colonial était un établissement vieillot établi dans une ruelle donnant dans Baystreet West. De grands ventilateurs tournaient lentement au plafond et la peinture blanche s'écaillait sur les murs. L'établissement faisait aussi hôtel et au premier étage, on voyait les portes entrouvertes donnant sur une galerie de bois, à l'ancienne.

La passe coûtait cinq dollars. Pour deux heures.

Louie Grant arriva alors que Malko n'espérait plus sa venue. Jack Harvey lui donna un grand coup de coude.

— Le voilà!

L'acteur était vêtu d'un polo rouge et d'un pantalon vert à large ceinture, très

ajusté. Il passa le long des tables, exposant son bon profil, s'assit un peu à l'écart et commanda un punch, sans retirer ses lunettes noires.

Malko bavardait avec Jack Harvey comme si de rien n'était. Puis il sentit le regard de l'acteur posé sur lui et détourna légèrement la tête. Il portait aussi des lunettes noires. Il sourit imperceptiblement en direction de Louie Grant et reprit sa conversation.

Le manège se renouvela plusieurs fois. Puis, Louie Grant retira ses lunettes, les posa sur la table. Et tourna très lentement son meilleur profil, le gauche, vers Malko.

A son tour, Malko ôta ses lunettes et donna à ses yeux dorés leur expression la plus câline. Harvey était simplement horrifié.

— Dites-donc, fit-il à mi-voix, qu'est-ce que vous en ferez une fois que vous aurez cette tante sur le dos?

— J'ai une idée, dit Malko.

Ce flirt à distance se prolongea encore une demi-heure. Le noir huileux et musculeux qui passait de table en table tenta d'engager la conversation avec Grant mais se fit vertement remettre à sa place.

Finalement, Louie Grant se leva comme pour aller aux toilettes, passant devant la table de Malko. Il inclina légèrement la tête et sourit, Malko sauta sur l'occasion:

— J'ai l'impression que nous nous sommes déjà vus quelque part, dit-il.

L'acteur s'arrêta:

— Je crois aussi.

— Venez donc boire un verre avec nous, proposa Malko. Justement mon ami Jackie s'en va.

— Avec joie, roucoula Grant.

On était loin de la voix mâle du sheriff de Dodge City.

Un quart d'heure plus tard, ils bavardaient comme de vieux amis. Jack Harvey, sur l'injonction de Malko, s'était discrètement éclipsé. Il attendait, dans sa camionnette de plombier, garée un peu plus loin sans rien y comprendre.

Intérieurement, Malko se retenait de rire. Louie avait mordu à ses avances comme un fou. Il faisait des effets de pectoraux avec son polo entrouvert, jouait de la paupière, frôlait la main de Malko posée sur la table. A un moment, il lui offrit du feu et lui prit carrément la main, avec une légère pression, appuyée d'un long regard que Malko lui rendit.

— Vous êtes seul à Nassau? demanda celui-ci.

— Oui, s'empressa de répondre Louie. La rencontre de Malko le comblait de joie. Il en avait un peu assez des amours vénales. Le fait de l'avoir rencontré à une table du Colonial lui ôtait toute espèce de soupçon.

— Voulez-vous que nous dînions ensemble?

— Avec joie.

Soudain Malko se rembrunit. Louie Grant remarqua son changement

d'expression.

— Qu'y a-t-il?

Malko expliqua son embarras:

— C'est à cause de mon ami Jackie. Il va être furieux. J'ai un peu honte de le laisser seul...

— Mais il doit bien avoir des amis, coupa fougueusement Louie. Malko lui plaisait vraiment beaucoup. Enfin un homme de sa classe et de sa beauté!

— Si nous étions quatre, suggéra Malko...

Louie Grant regarda autour de lui. Mais le café Colonial ne recelait que la lie de New Providence Island. Une ride creusait son beau front.

Soudain le visage de Malko s'éclaira:

— Je connais bien un garçon charmant... Un jeune Bahamien, très bien élevé... un certain Steve.

Malko attendit, retenant son souffle. C'était là que tout se décidait. Ou il avait perdu son temps; ou il touchait le jack-pot^[9].

L'acteur sursauta:

— Steve! Mais je crois le connaître aussi. Si c'est le même? Il travaillait au Casino de Lucayan l'année dernière. Il n'est pas ici malheureusement.

— Mais si, dit Malko, dissimulant sa satisfaction. Il a changé. Il se trouve à Litton Kay, au bout de l'île, pour quelques semaines. C'est un très gentil garçon.

— Très gentil, renchérit Louie Grant. Et si bien élevé. Si nous lui téléphonions?

Malko garda un visage impassible. De plus en plus délicat.

Il prit son air le plus câlin pour expliquer:

— Cela m'ennuie un peu de l'appeler moi-même. Puisqu'au fond, n'est-ce pas, nous en avons un peu besoin comme bouche-trou.

Louie écarta l'objection, très grand seigneur.

— Bien sûr, bien sûr! Je vais lui téléphoner. Je crois qu'il m'aime bien. Vous avez son numéro?

Malko le retint par le bras au moment où il se levait, et lui glissa :

— Ne lui dites pas avec qui vous êtes. Je veux lui faire la surprise.

— D'accord.

Tous ces petits secrets amusaient prodigieusement Louie. Comme il connaissait tout ça! Il fonçait déjà vers le téléphone, tout frémissant. Ses vacances prenaient bonne tournure. En connaisseur, il avait observé la silhouette sportive et les mains fines de son nouvel ami. Les cheveux blonds et les étonnants yeux dorés ajoutaient encore au charme. Louie éprouvait au bout des doigts un picotement qui ne le trompait jamais; il était en train de tomber amoureux.

Malko resté seul, réfléchissait furieusement. Cela marchait presque trop bien. Il faudrait improviser au fur et à mesure. S'il y avait une suite. Pourvu que

Steve ne donne pas rendez-vous à Litton Kay... ou qu'il refuse! Mais c'était la seule chance à courir.

En voyant le visage épanoui de Louie, revenant du téléphone, Malko comprit que tout se passait bien.

— Steve va venir dîner avec nous, annonça triomphalement l'acteur. J'irai le chercher moi-même à Litton Kay. D'ici une heure. Voulez-vous que nous nous retrouvions à votre hôtel?

— Bonne idée, approuva Malko... Pendant ce temps, j'irai me changer à l'hôtel et retrouver Jackie. J'espère qu'ils se plairont.

— Certainement, Steve est un garçon si charmant.

Malko paya les consommations et ils se séparèrent avec une longue poignée de main très appuyée. Louie Grant partit à pied dans Bay Street, marchant sur le trottoir gauche, pour voir son bon profil se refléter dans les vitrines.

Jack Harvey dormait, la bouche ouverte, au volant de sa camionnette. Une vraie fournaise. Mais, dehors, il faisait presque aussi chaud. Le bitume du trottoir fondait sous les chaussures.

Malko le secoua. Harvey s'éveilla en sursaut et lui jeta un regard méfiant:

— Vous êtes seul?

— Pour le moment, oui.

Il lui expliqua les développements de la situation et demanda:

— Pouvez-vous trouver rapidement un endroit tranquille à louer, une petite villa, par exemple?

— Combien voulez-vous y mettre? demanda Harvey, toujours terre à terre.

— Peu importe. Mais nous devons pouvoir en disposer d'ici une heure.

Jouant avec sa gourmette, Harvey réfléchissait. Il dit soudain:

— Je crois qu'on peut trouver ça. A Love Beach. Il y a une vieille qui loue des bungalows dans un endroit appelé Garden of Eden. C'est directement sur la plage, à l'écart de la route. En cette saison, il n'y a personne. Mais c'est hors de prix.

Malko sortit de sa poche un rouleau de billets et en détacha deux de cent dollars:

— Filez là-bas et rejoignez-moi à l'Emerald Beach. Dans une heure.

Harvey démarrait déjà quand Malko lui glissa perfidement:

— Et faites-vous faire un reçu.

Comme on connaît ses saints...

Il avait juste le temps d'aller retrouver Chris Jones en faction au chevet d'Irina. Le gorille, profondément vexé qu'on se contente de lui donner une femme à surveiller, et malade par-dessus le marché, boudait.

Au volant de la Triumph, Malko souriait tout seul. On lui avait demandé pas mal de choses au cours de ses précédentes missions. Mais pas encore de faire la cour à un homme. Encore heureux qu'il n'ait pas à consommer... Décidément, le Renseignement mène à tout.

CHAPITRE XVII

Une petite lueur de cupidité flottait dans les yeux de Steve en écoutant la voix veloutée de Louie Grant. L'acteur avait été l'un de ses amants les plus généreux. Avec, bien sûr, ses petites manies. Il promenait dans sa valise deux draps de soie noire, absolument nécessaires à ses ébats érotiques. Il paraît que la soie noire n'avait rien de tel pour mettre son corps en valeur.

Il avait été assez généreux pour que Steve se donne la peine de jouer la comédie du gros béguin. Ce qui lui avait rapporté près de mille dollars.

Il n'avait absolument pas été surpris du coup de fil de Louie. Dans le monde des pédérastes, tout se savait très vite. Et on retrouvait facilement ses amis.

Bien sûr, s'il avait suivi à la lettre les instructions de Big Daddy, il aurait refusé l'invitation de Louie Grant. Minsky lui avait ordonné de se consacrer tout entier à la surveillance du jeune Américain. Surtout pour éviter les bavardages.

Mais Steve était une affreuse petite pute bornée.

La perspective de gagner un bon paquet de dollars était plus forte que la peur de Big Daddy.

Bernon entra dans le bungalow pendant que son amant téléphonait. Il était de plus en plus inquiet, depuis l'incident avec Irina et sentait que quelque chose ne tournait pas rond. Aussi reportait-il tout sur Steve dont il était plus amoureux que jamais.

Jaloux comme un tigre.

— Qui est-ce? demanda-t-il tout de suite soupçonneux.

Sa question exaspéra Steve, las de jouer la petite femme aimante.

— O.K. Rendez-vous à neuf heures devant la grille, dit-il.

Il raccrocha et fit face à Bernon de son petit mufle hostile.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas?

L'Américain, le toisa:

— Où vas-tu?

— Voir un type pour affaires, fit évasivement Steve. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Tu sais que c'est dangereux de sortir d'ici, remarqua craintivement Bernon. M. Minsky a dit que les Américains continuaient à nous traquer.

Steve ricana:

— T'en fais pas. Avec ce gars-là, il n'y a rien à craindre.

— Comment est-il?

— Moche. Et il n'aime que les gonzesses. Tu vois, y a pas de danger...

Il commençait à en avoir par-dessus la tête de son fiancé fidèle, Steve. Si Bert Minsky ne lui avait pas promis mille dollars, il y a longtemps qu'il aurait tout envoyé promener.

Parce que Bernon était exaspérant. Il restait des heures étendu à raconter sa vie, exigeait de Steve des serments d'amour éternel, lui jurait une fidélité totale, bref se comportait comme une femme jalouse et hystérique.

Au début, cela avait amusé Steve de voir cet intellectuel de bonne famille, cet Américain auquel tout le monde semblait attacher une si grande importance, à ses pieds. Quand il l'avait rencontré, à Lucayan Beach, il avait pensé faire une simple passe à cinquante dollars comme il en avait presque tous les jours depuis ses treize ans.

Lorsque Bernon, amoureux fou de la peau mate du métis lui avait proposé de fuir à Cuba, Steve avait tout raconté à Big Daddy. Il sentait confusément que cette histoire pouvait intéresser le gangster, car Bernon lui avait complaisamment parlé de son importance en tant que codeur.

Depuis lors, il ne levait pas le petit doigt sans la permission de Big Daddy qui lui lâchait de temps en temps un billet de dix dollars pour qu'il soit bien caressant avec Bernon.

Mais ce n'était pas assez pour la cupidité de Steve. Avec Louie Grant, il pouvait en gagner cent dans la soirée, facilement.

Et puis, Bernon n'était pas éternel. Il fallait ménager l'avenir et les bons clients. Parce que Steve n'avait pas la moindre inclination pour les démocraties populaires, même tropicales.

— A tout à l'heure, dit-il à Bernon. Je ne rentre pas tard. T'auras qu'à venir voir...

Bernon Mitchell regarda son amant s'éloigner dans le sentier bordant la piscine. Steve représentait maintenant tout son univers. Il avait par moments des éclairs de lucidité, mais les repoussait très loin au fond de son subconscient, puisqu'il avait choisi, il irait jusqu'au bout. Il savait, à Cuba, qu'il serait presque obligatoirement obligé de travailler pour Castro. Mais il aurait Steve.

Il sentait aussi que le métis n'était qu'une horrible petite gouape. Mais il aimait sa peau et sa brutalité. C'était plus fort que lui, que sa bonne éducation. Il aurait fait n'importe quoi pour le conserver. Muriel et son corps magnifique n'étaient plus qu'un souvenir lointain, qu'il tenait à effacer. Une erreur de jeunesse.

Tristement, il repartit dans son bungalow, mit un disque et s'étendit sur le lit. Pourvu que Steve ne le trompe pas trop. Bien sûr, il aurait suffi d'un mot à Minsky pour empêcher Steve de sortir de Litton Kay. Mais que de scènes, après...

La Camaro louée à prix d'or par Louie Grant attendait devant la grande entrée de Litton Kay depuis trois minutes quand Steve sortit de l'obscurité. Suivi par le regard méprisant du gardien, il monta dans la voiture américaine. Sa chemise brodée d'hibiscus dorés, son pantalon noir en shantung porté sans

rien dessous, ses mocassins pointus et ses cheveux légèrement crépus soigneusement calamistrés auraient déclenché une émeute au Café Colonial.

Louie très émoustillé lui posa la main sur la cuisse. Un peu plus loin, l'acteur engagea la voiture dans un petit chemin et à l'ombre des frangipaniers, ils se livrèrent à quelques privautés que Louie accueillit avec la sensation délicieuse du péché.

— Nous allons retrouver un ami commun, annonça-t-il de manière espiègle.

— Ah, fit Steve, cherchant vaguement dans sa mémoire. Il en passait tellement. Qui ça?

— C'est une surprise. Mais c'est un garçon charmant, très beau. Des yeux extraordinaires, ajouta-t-il rêveusement.

Steve ne pensait qu'aux cent dollars. Pour deux, il obtiendrait peut-être cent cinquante.

Louie gara la Camaro dans le parking de l'Emerald Beach. Par discrétion, ils firent le tour par la plage, car l'acteur se souciait peu d'affronter au bras de Steve les Filles de la Révolution.

Ils arrivèrent sans rencontrer personne jusqu'à la chambre de Malko. Louie frappa et s'effaça:

— Entre le premier, dit-il à Steve. Je te laisse la surprise.

Pour une surprise, c'en fut une.

A peine la porte s'ouvrit-elle, que Steve fut agrippé par sa belle chemise et projeté à l'intérieur par une main puissante.

Au même instant, un inconnu surgissait derrière Louie et le poussait brutalement lui aussi dans la pièce. Déjà, la porte s'était refermée. Le tout n'avait pas duré cinq secondes. Assis sur la moquette crème, Steve fixait stupidement Malko et Jack Harvey. Ce dernier tenait à la main son Colt 45, chien relevé. Derrière Louie Grant, Chris Jones avait en main un Colt Cobra dirigé droit sur les reins de l'acteur. Pour plus de sûreté, Irina était bouclée dans la chambre voisine.

— Les mains sur la tête, pédoque, fit-il aimablement.

Louie faillit en tomber à la renverse. Jamais on ne lui avait parlé sur ce ton. D'abord il crut à un chantage, manigancé par Steve. Mais un coup d'œil à ce dernier le détrompa. Il était encore plus décomposé que lui-même.

Parce qu'il avait parfaitement reconnu Malko. Fou de peur et de rage, il cracha dans la direction de Louie Grant:

— Salope, tu en croques avec les poulets!

L'acteur rougit jusqu'aux oreilles, n'y comprenant plus rien:

— Les poulets, quels poulets?

Il tâcha de reprendre un peu de dignité et dit d'une voix presque ferme:

— C'est un guet-apens. Je vais appeler la police.

— La police, c'est nous, fit sobrement Chris Jones que les pédérasstes dégoûtaient presque autant que l'eau non filtrée.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais Louie Grant les jambes coupées,

s'effondra sur une chaise.

— Messieurs, je suis innocent, dit-il à tout hasard.

Il voyait déjà la «une» du *Los Angeles Tribune*. La fin de sa carrière.

Malko n'avait pas encore dit un mot. Il avait un peu pitié du malheureux Louie qui le bombardait de regards lourds de reproches.

— Je vous dois des excuses, dit-il. Je me suis servi de vous pour rentrer en contact avec Steve. Je dois vous prévenir que je travaille pour le Gouvernement des U.S.A., dans une affaire intéressant la Sécurité Nationale. A laquelle ce garçon est étroitement mêlé. Une affaire très, très grave. Meurtre et kidnapping.

Louie chercha de l'air. Il avait l'impression de vivre un cauchemar.

— Je vous en supplie, murmura-t-il. Je ferai ce que vous voudrez, mais pas de scandale.

Steve tenta de se relever. Jack Harvey lui donna un petit coup de crosse sur la tempe, avant même qu'il ait parlé.

— Ta gueule.

Christ Jones poussa gentiment Louie Grant dans la pièce voisine et s'y installa avec lui.

Steve resta seul avec Malko et Jack Harvey. Malko ne perdit pas de temps en vaines explications.

— Vous savez qui nous sommes, dit-il à Steve. Vous allez nous aider à entrer à Litton Kay. Après, nous vous laisserons tranquille.

Steve, dont le courage revenait fit, méprisant:

— Mon cul!

Jack Harvey remit son pistolet dans sa ceinture, s'accroupit et sortit une sacoche en toile de sous le lit, la posa sur la table et l'ouvrit: c'était un nécessaire à souder.

— Petit con, fit-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Ou tu acceptes de nous guider, ou je te grille les couilles à la lampe à souder. Et tu pourras toujours gueuler après...

Steve regarda la lampe à souder et essaya de crâner:

— Vous n'oserez pas, fit-il. M'sieur Minsky vous fera la peau.

Jack Harvey ne répondit pas; paisiblement, il commença à monter son petit matériel.

Quelques minutes plus tard, Louie bondit de son fauteuil. Un hurlement affreux venait de transpercer la cloison; il se termina brusquement comme si on avait mis la main devant la bouche de celui qui criait.

Affolé l'acteur se jeta sur la porte et l'ouvrit avant que Chris Jones ait pu intervenir. Ce fut pour se trouver nez à nez avec Jack Harvey, les manches de sa chemise relevées jusqu'au coude, une lampe à souder à la main, les yeux bleus toujours paisibles. Une abominable odeur de brûlé flottait dans la pièce. Louie se sentit défaillir et se laissa reconduire jusqu'à son fauteuil par un Chris Jones plein d'attentions, sans regarder plus loin.

— C'est horrible... murmura-t-il.

Jack Harvey n'avait pas beaucoup d'imagination. Ayant expérimenté une fois le pouvoir de la lampe à souder sur les âmes simples, il continuait.

Ce n'étaient plus des cris, mais des gémissements qui venaient de la chambre voisine, maintenant. Des gouttes de sueur coulaient sur le visage de Louie Grant qui luttait de toutes ses forces pour ne pas s'évanouir. Jamais il n'aurait pensé être mêlé de sa vie à une histoire pareille. Jamais.

Enfin, la porte s'ouvrit. Steve n'était pas de la trempe dont on fait les héros. Jack Harvey s'était contenté de lui griller quelques poils sans attenter vraiment à ses moyens d'existence, avant qu'il ne demande grâce.

Le toupet décoiffé, à demi-déshabillé. Il tremblait et pleurnichait, ayant perdu toute sa superbe.

Toute cette mise en scène déplaisait profondément à Malko. Il n'avait pas arraché Irina à la torture pour y soumettre Steve. Malheureusement, dans ce métier, il fallait parfois se salir les mains.

— Tu es prêt? demanda Jack Harvey.

Steve hocha la tête sans répondre. Une traînée de larmes salissait son visage et sa bouche tremblait encore. Il se rajusta rapidement et tenta de se remettre debout.

Le plus dur restait à faire. Malko passa dans la pièce à côté.

Louie se leva d'un bond. Presque sûr que ça allait être à lui.

— Monsieur, dit Malko. Vous avez été mêlé malgré vous à une histoire très confidentielle. Dans votre propre intérêt, je vous demande donc de n'en parler à personne, et s'il vous arrive de rencontrer plus tard l'une des personnes présentes, de n'en pas faire état.

Louie aurait promis n'importe quoi.

— Je suis libre, alors?

— Pas encore. Mister Jones vous tiendra compagnie. Ensuite, je vous conseille de prendre le premier avion demain.

Louie serait parti à la nage, si on le lui avait demandé poliment.

— Encore une chose, précisa Malko, je vais vous emprunter votre voiture. Pour deux heures environ.

Louie tendit ses clefs, les yeux baissés. Quand il pensait qu'il avait été faire la cour à un fonctionnaire d'une Agence Fédérale! Il en avait des sueurs froides.

Poussé par Jack Harvey, Steve sortit de la chambre. Malko fermait la marche. Chris Jones avait un œil sur Louie et l'autre sur Irina dans la pièce voisine.

Le gardien de l'entrée principale de Litton Kay vit, sans surprise, s'approcher la Camaro qui était venue chercher Steve. Tous les numéros des voitures étaient notés.

La Camaro stoppa devant la barrière blanche. Le gardien eut l'impression que c'était le même homme blond qui conduisait. Steve se pencha par-dessus le volant:

— Laisse-le entrer, il me raccompagne. J'ai pas envie d'aller à pincés.

Le gardien remarqua qu'il avait les yeux terriblement cernés et pensa que c'était quand même dégueulasse de voir des mômes comme ça gagner leur vie avec leurs fesses. Mais il connaissait ses liens avec Big Daddy et il souleva la barrière.

— Restez pas trop longtemps, Monsieur.

— D'un coup de torche électrique, il inspecta l'intérieur de la voiture par routine.

Malko redémarra doucement. L'avantage de la conduite automatique c'est qu'on peut conduire d'une seule main et tenir un pistolet de l'autre...

Dès qu'ils eurent dépassé la petite église blanche qui les cachait des gardiens, Malko stoppa. Tenant toujours Steve sous la menace de son pistolet extra-plat, il descendit, fit le tour et ouvrit le coffre.

Jack Harvey, à peine ankylosé, en sortit d'un bond et monta dans la Camaro, à côté de Steve.

Deux minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant le bungalow de Steve.

Rapidement, les trois hommes entrèrent. Ils n'avaient pas beaucoup de temps pour agir.

— Est-ce que Mitchell est seul dans son bungalow? demanda Malko.
Steve hésita :

— Non. Il y a toujours un garde du corps avec un flingue.

Sale truc. Si on envoyait Steve le chercher, il risquait de ne pas revenir. Y aller en force déclencherait la bagarre. Ils n'auraient jamais le temps de sortir de Litton Kay. Il fallait donc faire venir Bernon Mitchell sans qu'il ait de soupçons. Malko eut encore une idée.

— Mets de la musique, ordonna-t-il à Steve.

Le métis obéit.

— Allume tout!

En quelques secondes, l'illusion fut parfaite. De l'extérieur, on aurait juré qu'une foire insensée se déroulait dans le bungalow de Steve.

Drôle de foire. Assis sur son lit, Steve regardait d'un œil torve le pistolet de Harvey braqué sur son ventre. Malko était debout près de la fenêtre surveillant le sentier.

Rien ne se passa pendant dix minutes, puis Malko fit à voix basse:

— Attention, le voilà!

Des pas sur le sentier. Et soudain la voix anxieuse de Bernon Mitchell:

— Steve, qu'est-ce que tu fais?

Il secoua la porte. Machinalement, Harvey l'avait fermée à clef. L'Américain cria d'une voix aiguë.

— Steve, ouvre, c'est moi!

Il tambourinait comme un fou contre le battant... De quoi ameuter tout Litton Kay! Malko bondit et tourna la clef dans la serrure.

Bernon Mitchell atterrit au milieu de la pièce. Il ne devait pas avoir ses verres de contact car il resta un instant immobile avant de reconnaître Malko. Il ouvrait la bouche pour crier quand Harvey lui balança un coup de crosse sur

la tempe. Il tomba comme une masse.

— Vite.

— La porte était restée ouverte.

Harvey chargea le corps inerte de Bernon Mitchell sur son épaule et courut jusqu'à la Camaro. Une seconde pour ouvrir le coffre et le corps avait disparu.

— Hé!

La voix venait du sentier. Harvey aperçut un homme en costume clair qui accourait.

Jeff, le garde du corps de Bernon, l'avait suivi, tout simplement par curiosité. Ça l'amusait de voir les ébats des deux pédés. Il était arrivé juste à point pour voir le corps du mathématicien jeté dans la voiture.

Par la porte ouverte, Steve aperçut l'homme qui accourait. Il retrouva un peu de courage, voulant se racheter et hurla :

— Au secours! Les Américains.

Jeff sortit son pistolet en courant. Jack Harvey hésita une seconde. Il avait largement le temps de tirer mais la détonation aurait attiré tous les autres hommes de Minsky. Dans le coffre encore ouvert, il aperçut, à la lueur de l'éclairage intérieur, un long tournevis au manche de bois. Il le saisit remettant son arme dans sa ceinture. Sans laisser à l'autre le temps de tirer, il plongeait dans ses jambes. Les deux hommes roulèrent à terre.

Le garde du corps savait se battre. Malko, obligé de surveiller Steve, ne pouvait aider Harvey. Celui-ci tentait d'étrangler son adversaire, mais Jeff était presque aussi costaud que lui. Il commença à cogner la tête d'Harvey contre le ciment du sentier.

Harvey parvint à se dégager et reprit le dessus.

Pendant quelques secondes, ce fut une mêlée confuse. Malko, tenant toujours Steve en respect, recula jusqu'à la Camaro, guettant anxieusement Harvey.

Celui-ci feinta, repoussa son adversaire une fraction de seconde, l'envoyant dinguer contre la cloison. Surpris, l'autre chercha des yeux son pistolet, tombé par terre. Harvey se ruait déjà en avant, tenant le tournevis comme un couteau. Il frappa de toutes ses forces, de bas en haut, si fort que la lame se tordit. Les deux mains à son ventre, Jeff glissa le long du mur avec un gémissement de douleur. L'arme improvisée était plantée dans son foie. Terrorisé Steve ne bougeait plus à l'intérieur du bungalow.

Harvey ouvrit la portière de la Camaro et sauta à l'intérieur au moment où Malko démarrait brutalement.

Roulant doucement pour ne pas attirer l'attention, ils passèrent devant le Club-House, longèrent le port, parvinrent sans encombre jusqu'à la barrière.

Harvey s'était couché sur le plancher, à l'avant le Colt au poing. Mais le gardien ne jeta qu'un coup d'œil discret à la voiture.

Cinq secondes plus tard, ils roulaient vers Nassau, Bernon Mitchell toujours dans le coffre.

CHAPITRE XVIII

Il faisait 43° à l'ombre.

Un air moite et brûlant stagnait dans la cuvette du Garden of Eden. Les immenses cocotiers se dressaient dans l'air brûlant comme des fossiles stratifiés.

La réverbération était si forte sur la mer qu'on ne pouvait pas la regarder en face. Chris Jones sortit sur la véranda du bungalow, à la recherche d'un peu d'air. Pour se soulager, il promenait tous les quarts d'heure un petit ventilateur sur son torse nu, sans aucun résultat d'ailleurs. Il n'avait gardé qu'un pantalon de dacron et l'étui de son colt Cobra, passé dans la ceinture de son pantalon.

De la véranda, il jeta un coup d'œil au lit. Bernon Mitchell n'avait pas bougé. Il gisait sur le lit, les yeux fermés, les deux mains attachées aux montants métalliques par des menottes. D'ailleurs, depuis son enlèvement, il n'avait pratiquement ouvert la bouche que pour couvrir ses geôliers d'injures ordurières. Impensable, qu'il ait appris tout cela à Boston.

Chris regarda l'horizon, au sud. Une barre noire le bouchait, comme un trait de crayon gras. A quelques centaines de mètres du rivage, une pirogue d'indigènes relevait des filets.

Il y eut un bruit de voiture dans le sentier. Chris rentra vivement, mais ce n'était que la Triumph de Malko. Leur cachette était bien choisie, la veuve qui louait les bungalows n'y mettait pas les pieds en cette saison. Et tous les autres étaient inoccupés.

— Alors? demanda Chris.

Il en avait par-dessus la tête des Bahamas et de la chaleur. On lui avait dit que la mer regorgeait de poissons-scorpions à la piqure mortelle et d'anguilles qui pouvaient vous couper un doigt d'un seul coup de dent. Ce qui était rigoureusement exact.

— Je crois que nous n'en avons plus pour longtemps, dit Malko d'une façon sibylline.

Il entra dans le bungalow et secoua légèrement Bernon Mitchell.

Le jeune mathématicien ouvrit les yeux et murmura :

— Bandits, assassins.

C'est tout ce qu'on pouvait sortir de lui.

Malko leva les yeux au ciel. Depuis une heure sa mission s'était considérablement simplifiée: William Clark avait reçu les photos prises par les hommes de Lester Young. C'était bien Vassili Sarkov qui se trouvait sur la goélette.

— Je donnerais ma main droite pour le piquer ou le détruire, avait dit Clark. Dans les circonstances actuelles, il vaut mieux le détruire.

Rentré dans le bungalow, Chris Jones regardait Mitchell avec une horreur non dissimulée. C'est la première fois qu'il voyait un vrai traître en chair et en os. Il lui aurait bien ouvert le crâne pour voir comment c'était fait le cerveau d'un traître. Instinctivement, il s'en tenait un peu éloigné, comme s'il avait pu être contaminé.

— Mitchell, dit Malko fermement, cela ne sert à rien de m'injurier. Je vous pose une dernière fois la question: acceptez-vous de rentrer avec moi aux U.S.A., même si vous désirez quitter votre poste à la N.S.A. et divorcer? Cela ne me regarde pas. Mais vous savez peut-être que votre femme est gravement blessée.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute? dit Bernon d'une voix égale. C'est une salope qui ne pense qu'à b... Je ne rentrerai pas aux Etats-Unis. Vous me dégoûtez. Tous. D'abord, détachez- moi.

— Non.

La veille, il avait mordu Chris Jones jusqu'au sang! Comme une bête sauvage. Par moments, Malko se demandait s'il n'était pas fou. Il y avait une lueur inquiétante dans son visage et il se souvenait du traitement infligé à Irina. De toute façon, il n'avait plus beaucoup de temps pour prendre une décision. Sa responsabilité était trop lourde. Bert Minsky devait passer l'île au peigne fin pour les retrouver. Evidemment, il aurait pu facilement emmener Bernon Mitchell à Miami, drogué ou assommé. Ce n'étaient pas les terrains contrôlés par la C.I.A. qui manquaient. Mais cela n'avancait pas le problème. Ou Mitchell revenait à de meilleurs sentiments, ou il devait disparaître. Ce serait plus facile aux Bahamas qu'à Washington.

Deux heures plus tôt, William Clark l'avait condamné à mort de façon catégorique. C'était à Malko d'exécuter la sentence. C'était très simple: il suffisait de dire à Chris de lui tirer une balle dans la tête. Ensuite de s'attaquer à la goélette. Mais là, cela risquait d'être plus difficile. Sarkov était sûrement sur ses gardes. Et un affrontement entre professionnels serait plutôt sanglant.

Mais Malko ne pouvait pas abattre Mitchell de cette façon. Et pourtant, il ne pouvait pas le laisser échapper.

Depuis le matin, il tournait le problème dans sa tête, sans parvenir à trouver une solution.

Il regarda le visage livide et crispé de haine de Mitchell. Pauvre idiot.

— Mitchell, fit-il, c'est la dernière fois que je vous pose la question. Voulez-vous...

— Non.

Bernon Mitchell se tourna de l'autre côté sur son lit, les yeux fermés. Malko sortit sur la véranda sans mot dire. Il avait fait tout ce qu'il pouvait.

Lui aussi remarqua la bande noire à l'horizon. Le cyclone. Tout le monde en parlait à Nassau. Cela donna une idée à Malko. Assez tortueuse mais peut-être réalisable.

— Je reviens, cria-t-il à Jones.

Il remonta en voiture. Le volant et les sièges étaient brûlants.

Lester Young était à sa permanence, derrière son autobus bariolé. Il serra vigoureusement la main de Malko.

— Rien de neuf, fit-il. Le bateau n'a pas bougé. De toute façon, maintenant avec le cyclone, il ne peut pas aller bien loin. A moins de se retrouver au milieu de Bay Street...

Il ignorait l'enlèvement de Mitchell par Malko et Harvey.

— D'où vient-il ce cyclone?

— Plein sud, comme toujours. Quand il arrivera ici, il aura déjà rasé Cuba et le sud de la Floride. Celui-là, c'est un méchant, comme tous les trois ans. Rien ne résiste.

— Est-ce qu'on peut naviguer dans un cyclone comme ça?

Le Noir regarda Malko avec commisération:

— Vous êtes fou ou quoi? M'sieur. Même les paquebots fuient. La dernière fois, on a retrouvé un ketch à un kilomètre à l'intérieur des terres... Rien ne peut tenir sur la mer.

— Il sera là quand?

L'autre regarda le ciel et plissa les narines.

— Demain, au plus tard. Ça va durer un jour. Et il faudra trois mois pour reconstruire.

Malko en savait assez. Il remercia Brown et remonta en voiture. Direction: Emerald Beach.

Irina finissait une réussite, sous l'œil attendri de Jack Harvey. Les cheveux retenus par un bandeau, vêtue d'un chemisier rouge et d'une jupe courte, elle faisait très jeune fille. Harvey s'éclipsa discrètement dans la chambre voisine, les laissant en tête à tête.

— Je crois que vous allez bientôt être libre, dit Malko.

Elle eut une petite grimace souriante, avide d'affection et de tendresse:

— C'est vrai?

Malko avait complètement oublié l'épisode horrible de l'hôtel Lucayan. Et Irina était si belle, si fraîche... Dangereuse à souhait.

— Oui. Mais j'ai encore besoin de vous. Pour une mission délicate, très délicate et dangereuse. Mais je ne peux pas me passer de votre aide.

— Allez-y, dit Irina, de nouveau crispée.

Malko lui expliqua son plan. Elle écouta sans mot dire, alluma une cigarette et remarqua:

— Ce n'était pas dans nos conventions.

Minute de silence. Très longue. Elle reprit:

— J'accepte. Parce que vous m'avez crue. Dieu veuille que cela marche, aussi bien pour vous que pour moi... Quand voulez-vous?

— Je vous le dirai. Demain, je pense. En attendant, reposez-vous.

Elle se leva quand il avait la main sur le bouton de la porte et lui posa la main sur le bras:

— Malko...

— Oui?

— C'est idiot. Mais si c'est pour demain, je voudrais passer la soirée avec vous. Sans parler de rien.

Jamais elle n'avait été aussi fraîche. Ni aussi candide. Malko comprenait les malheureux qui s'étaient laissé prendre. Une seconde, il eut une pensée démoralisante: jusqu'à quel point ne jouait-elle pas le double-jeu? Il prenait des risques sérieux.

— D'accord, fit-il. Quand j'aurai tout fini, je viendrai vous chercher.

Depuis dix minutes, le vent s'était levé. La plage de l'Emerald Beach était déserte, balayée par de grosses vagues grises. Serrées les unes contre les autres, les « Filles de la Révolution » campaient dans le hall rose bonbon commentant la colère du Seigneur qui punissait ces îles de stupre et de vices insensés.

Malko fila sur Nassau. Une atmosphère étrange régnait sur l'île, faite d'énervement et de lourdeur. On attendait le cyclone comme on aurait attendu la mort, avec un mélange de résignation, de peur et d'énervement. Over the Hill, dans le pauvre bidonville tropical, les Noirs enterraient ce qu'ils avaient de plus précieux et les jeunes faisaient l'amour dans les bambous, excités par l'atmosphère électrisée.

La petite ville semblait morte. Les maisons de poupées de Bay Street avaient perdu tout leur charme. Effrayés par le mauvais temps les touristes avaient fui. Une longue file de motos Honda à louer s'allongeait tristement devant le Consulat.

Malko eut immédiatement la communication avec Washington. William Clark écouta l'exposé de son plan, calmement, admirablement même.

— Si cela marche, je dois reconnaître que c'est astucieux et que cela évitera beaucoup de vagues, conclut-il. Je vous couvre. C'est moi qui vous donnerai le top.

— Merci.

— Bonne chance.

Les dés étaient jetés. Encore vingt-quatre heures et l'affaire Bernon Mitchell serait classée. Définitivement. Sauf pour Muriel qui délirait encore sur son lit d'hôpital. Malko ne se sentit pas le courage d'aller la voir. Pas au moment où il se préparait à faire mourir l'homme qu'elle aimait encore. Il regarda le calendrier fixé au mur: 13 juillet. Dix jours déjà qu'il était aux Bahamas. Dix longs jours.

— Salaud!

— Non! M'sieur Minsky.

— Sale petit voyou, tu vas crever!

Torse nu, Steve tremblait des pieds à la tête. Son beau visage de petite gouape était méconnaissable. Bert Minsky tapait sur lui avec tout ce qui lui tombait sous la main. Il lui avait écrasé l'arête du nez avec son lourd cendrier en cristal, récupéré sur la plage par la secrétaire pendant que le métis

sanglotait en demandant pardon.

Mais rien ne pouvait calmer la rage aveugle de Bert Minsky. Plus il tapait, plus il avait envie de faire mal. Steve s'était évanoui. Il avait alors appliqué l'extrémité de son cigare sur sa poitrine après avoir tiré dessus pour ranimer la braise. Le métis avait sursauté et hurlé.

Les deux Bahamiens qui soutenaient Steve étaient presque aussi pâles que lui. Jamais ils n'avaient vu Big Daddy dans cet état.

Il tournait autour de Steve, cherchant comment lui faire mal sans le faire mourir tout de suite.

— M'sieur Minsky, bredouilla Steve, reprenant connaissance, ne me tuez pas!

L'Américain ne répondit pas. Il chercha son angle et, à toute volée, abattit le cendrier sur la bouche déjà meurtrie, brisant toutes les dents du devant. Steve cracha un jet de sang, mêlé de débris de dents et de gencives sur la belle moquette.

— Merde infâme, hurla Minsky.

Il était au bord de l'infarctus.

— Lâchez-le!

Steve tomba comme une masse, face contre terre. Bert se mit à le bourrer de coups de pieds, cherchant les endroits les plus sensibles, les reins, les parties sexuelles, le visage. Mais très vite, Steve ne réagit plus.

Tout bête, Bert Minsky resta prêt à frapper, frustré de sa vengeance. Ce minable était tout ce qu'il avait à se mettre sous la dent, mais il voulait en avoir pour un million de dollars. Il sentait pourtant qu'en continuant l'autre allait mourir, là, dans son bureau. Il tapait dessus depuis la veille.

Brutalement, Bert Minsky eut une idée de génie qui allait lui permettre de raffiner sa vengeance. Juste en regardant par la fenêtre, le bosquet d'arbustes qui s'étendait entre le bâtiment et la plage. Personne ne venait jamais par là. Et pour cause. C'était un bouquet de mancenilliers.

— Foutez-moi cette merde hors du bureau, ordonna-t-il. Et attachez-le au pied du plus gros des mancenilliers. S'il se détache, c'est vous qui irez à sa place. Vu?

Les deux Noirs saisirent en silence le corps inerte et sortirent du bureau, laissant une traînée de gouttes de sang derrière eux. Bert les vit reparaître dehors, luttant contre le vent qui venait de se lever. Les deux Noirs avaient jeté de vieux sacs sur leurs épaules pour se protéger des mancenilliers. Ils déposèrent Steve au pied du plus gros.

C'était pourtant un arbre bien joli, avec de petites pommes vertes et douces, appétissantes. Mais la sève du mancenillier est l'un des poisons les plus violents sécrétés par la nature. Une sorte de vitriol blanc qui suinte des feuilles comme une gelée blanche, creusant des cratères dans la peau la plus résistante, rongant les tissus, rendant aveugle. De l'acide sulfurique.

Les deux Noirs achevaient d'attacher Steve au pied de l'arbre avec un réseau de grosses cordes. Une goutte de sève tomba sur son front. Immédiatement, il hurla, cherchant désespérément à se défaire de ses liens, suppliant ses bourreaux. Ceux-ci avaient trop peur pour l'aider.

Minsky ouvrit la fenêtre et hurla :

— Foutez-le à poil. Qu'il en ait partout.

Avec la lame de son large coutelas, l'un des Noirs coupa le short et le jeta loin. Déjà, secoué par une rafale le mancenillier laissait suinter de plus en plus de sève. Plusieurs grosses gouttes tombèrent sur Steve, l'une dans l'œil. Sous la douleur inhumaine, le métis s'arcbouta tellement qu'il fit rentrer les liens dans sa chair. Son œil gauche ne voyait plus, comme brûlé avec un fer rouge. Le terrible liquide corrosif pénétrait le cristallin, causant une douleur abominable.

Une grosse cloque s'épanouissait sur sa cuisse. Il allait être détruit vivant, déchiqueté par le poison, comme trempé dans un bain d'acide.

Satisfait, Bert referma la fenêtre. De son bureau il pourrait assister à l'agonie de Steve. Ses cris étaient emportés par le vent et mêlés à ceux des grandes frégates noires et blanches qui fuyaient la tempête avec des gémissements aigus, volant au ras des vagues. Et cette partie de Litton Kay était interdite aux hôtes.

Bert fit un signe de croix devant les gros nuages noirs qui venaient du Sud. Il n'aimait pas le déchaînement des éléments contre lesquels il ne pouvait rien. Il sonna pour se faire monter un J and B. Le nouveau barman qui avait remplacé Ringo n'était, hélas, pas encore au point.

Irina, assise sur le lit, les seins bien plantés sous un soutien-gorge bleu, les cheveux fous, les jambes longues, nerveuses à n'en plus finir, regarde Malko

jouer avec sa coupe de Champagne. Ils ont laissé la fenêtre ouverte et l'air tantôt frais, tantôt brûlant, poussé par le cyclone, fait trembler les rideaux de la chambre.

La barre noire s'est rapprochée, au sud, mais les innombrables étoiles du ciel tropical éclairent la nuit. Malko a déjà vidé une bouteille de Champagne à lui tout seul. Pour ne plus penser.

Avec plaisir, Malko regarde ce corps presque nu. Elle est belle et elle le sait. Irina a quelque chose de fin et de grave au fond des yeux.

Le poids du cyclone est partout. Nassau est comme paralysé. Sur le balcon, le thermomètre indique 37° en dépit de l'heure tardive. Malko et Irina ont dîné dans la chambre, de mauvaise viande froide et de légumes pas frais. Le Champagne est tiède, et plat. Irina est restée en maillot, découvrant son corps où se voient encore les cicatrices de ses tortures. Malko porte un de ses éternels costumes d'alpaga noir.

Irina louche sur sa chevalière et demande:

— C'est donc vrai que vous êtes prince? Je croyais que c'était un surnom.

Harvey lui avait parlé de S.A.S.

Elle joue rêveusement avec la bague. C'est la première fois que leurs deux corps se touchent, ce soir. On dirait qu'Irina a peur. Ils ne se sont même pas embrassés. Mais l'érotisme dégagé par la jeune femme est tel que Malko a du mal à ne pas venir s'allonger près d'elle, tout de suite.

C'est elle qui, la dernière goutte de Champagne bue, l'entraîne par la main sur le large balcon. Elle lui enlève sa veste, sa cravate, sa chemise, sans un mot, jetant les affaires dans la chambre. Elle ne le regarde pas, lui, mais la mer, phosphorescente et agitée.

Quand il est nu, c'est encore elle qui l'attire sur la large chaise longue de toile. A genoux, elle enlève son soutien-gorge et reste une seconde, les yeux fermés, frissonnant sous les petites rafales tièdes du vent du sud. On peut les voir de la plage ou des autres balcons, mais elle s'en moque.

Ils font l'amour sans un mot. Irina est douce et chaude. Mais inerte. Les yeux ouverts, elle regarde Malko.

Puis elle attire sa tête contre sa bouche et murmure:

— Je suis heureuse. Autant que je puisse l'être.

CHAPITRE XIX

Une brise rageuse, tiède et douce à la fois, balaya le Wharf, derrière Rawson Square. Les mâtures des voiliers amarrés au quai gémissaient sinistrement. Assis sur la pierre chaude des quais, quelques vieux Noirs en haillons regardaient le ciel d'un air connaisseur et inquiet.

Les lames déferlaient, de plus en plus violentes. La goélette *Erna* ripa sur ses amarres avec un bruit de bois brisé. Inquiet, Jésus-Maria vérifia les amarres. Il était soucieux. L'*Erna* était en mauvaise position, le mouillage n'était pas assez protégé. Il aurait fallu aller de l'autre côté de l'île, à Coral Harbour. Mais le Russe ne voulait pas.

Dans la minuscule cabine, Vassili Sarkov regardait les vagues d'un air absent. Il n'aimait pas la mer. Il n'aimait pas les tropiques. Il n'aimait pas ce bateau qui puait. Il se méfiait de l'équipage, mi-barbouzes cubaines, mi-contrebandiers. Et surtout il ne comprenait pas ce qui se passait.

Aucune nouvelle d'Irina depuis une semaine. Sa consigne étant de ne pas bouger, il attendait. Il savait qu'à Litton Kay, elle pouvait se trouver hors d'état de communiquer. Il savait aussi qu'en se découvrant, il risquait de réduire ses efforts à néant. De plus, Vassili était patient. Dans sa spécialité, il fallait parfois attendre des semaines, voire des mois, l'occasion favorable pour frapper ensuite très vite. Mais il en avait assez de se nourrir d'avocats à moitié pourris et de viande avariée. Il soupçonnait l'équipage, furieux, de ne pas pouvoir bouger, de faire exprès de l'affamer. Mais il était au-dessus de ces petits désagréments. Ce qui importait, c'était de ramener Bernon Mitchell à Cuba.

Il sursauta: on l'appelait de l'extérieur.

— Vassili!

Furieux de cette imprudence, il sortit en toute hâte du roof, se cognant la tête à l'ouverture trop basse.

Irina était sur le quai, en pantalon et chandail, un bandeau lui retenant les cheveux. Avant que Jésus-Maria ait pu jeter l'échelle de coupée, Vassili avait sauté à terre et s'éloignait, tenant solidement la jeune femme par le bras:

— Que se passe-t-il? C'est terriblement imprudent de venir ici. Pourquoi ne pas être passée par la voie habituelle?

Elle secoua la tête, assommée par le vent.

— Pas le temps. Dépêchez-vous, venez avec moi. Nous pouvons prendre Bernon, immédiatement.

Il la regarda, soupçonneux:

— Où étiez-vous passée? Je m'inquiétais.

Irina tapa des pieds.

— Plus tard, je vous expliquerai. Maintenant, venez. Mitchell n'est plus à Litton Kay. Les Américains l'ont enlevé. Il se trouve dans un endroit appelé The Garden of Eden.

— Les Américains!

— Oui! Ce sont eux qui l'ont fait sortir. C'est une longue histoire. Bernon Mitchell est homosexuel. Le garçon qui l'a emmené hors de Litton Kay a doublé la C.I.A. en me prévenant d'abord. Mais nous n'avons qu'une heure ou deux d'avance.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas amené jusqu'ici?

— Trop loin. L'endroit où il se trouve est à côté de Litton Kay. Steve ne pouvait pas s'absenter longtemps et il avait peur. Mitchell est inconscient. Je ne pouvais pas le transporter toute seule. Prenez une scie. Steve l'a attaché à son lit.

Elle se tut, haletante et nerveuse.

Vassili la regardait, scrutant son visage de ses yeux gris impassibles. Il était trop vieux professionnel pour ne pas soupçonner un piège, mais il savait aussi que tout est possible dans ce métier. Et Irina était un agent de confiance. Sinon, on ne l'aurait pas fait venir aux Bahamas.

— Vite, répéta la jeune femme. Sinon les Américains vont venir. Et ce sera fini pour nous. Définitivement.

Cette dernière phrase décida le Russe. Il valait mieux un risque probable qu'un échec certain. Tout était prêt depuis une semaine. Il courut jusqu'au bateau et appela Jésus-Maria. Celui-ci sortit en toute hâte, redescendit et reparut avec un sac d'outils.

— Venez, nous avons une voiture, dit Vassili à Irina,

C'était une vieille De Soto noire trouvée par Jésus-Maria et appartenant à un des Cubains de l'île.

Trente secondes plus tard, ils roulaient à tombeau ouvert sur la Western Road, vers Litton Kay. Durant le trajet, Irina raconta qu'elle avait découvert que Bernon était homosexuel et ses vains efforts pour le séduire et le faire sortir de Litton Kay, les tentatives des Américains pour s'emparer de lui et finalement leur réussite.

— Qui est ce Steve? demanda Vassili.

— Le petit ami de Bernon Mitchell.

Le Russe eut une grimace de dégoût. Mais tout se tenait.

— Heureusement que cela se termine ainsi, souligna Irina. Parce que je ne pouvais plus tenir Minsky. Il voulait un million de dollars.

A partir de Cable Beach, ils ne rencontrèrent plus personne. La côte était déserte, à l'exception de quelques bungalows perdus dans la nature. Le panneau du Garden of Eden, sur fond bleu se détachait nettement.

— C'est là, annonça Irina.

Les bungalows étaient en contrebas de la route. Tous semblaient fermés, sauf

un. Pas de voiture en vue. Vassili hésita une seconde, regarda derrière lui et brutalement posa une question à Irina.

— Comment êtes-vous venue?

Elle ne cilla pas.

— En taxi de Litton Kay.

La réponse parut satisfaire Sarkov. Doucement, la vieille De Soto descendit l'allée de graviers. Irina en sortit la première et se dirigea sans hésiter vers le bungalow de gauche. Elle entra, suivie du Russe et de Jésus-Maria pistolet au poing.

Bernon Mitchell était étendu sur un lit, tout habillé, les yeux fermés. Vassili s'approcha, souleva une paupière. Seul le blanc était visible: il avait été drogué. Ses deux poignets attachés par une paire de menottes étaient relevés derrière sa tête et passés dans le montant de bois du lit.

Un pâle sourire éclaira le visage de Vassili Sarkov.

— bravo Irina.

Déjà, Jésus-Maria était en train de scier le bois du lit. Cela ne prit pas plus de deux minutes. Pistolet au poing, Vassili inspecta le bungalow. Tout était vide.

— En cette saison, il n'y a personne, expliqua Irina. Et Steve avait la clef.

Deux minutes plus tard, le Cubain sortait du bungalow, portant Bernon Mitchell dans ses bras.

Juste au moment où une grosse Cadillac Fleetwood noire dévalait la pente pour s'arrêter devant eux. Jésus-Maria avait déjà balancé le corps inerte du mathématicien dans la De Soto. Il se jeta à terre, tout en sortant son pistolet, un Luger à quinze coups, modèle Promuciamiento.

De la Cadillac jaillit la courte silhouette de Bert Minsky, brandissant son vieux parabellum. La rage venait de lui faire commettre les deux premières graves erreurs de sa vie: d'abord il était venu seul. Ensuite il n'avait pas vérifié la provenance du coup de téléphone lui disant où se trouvait Bernon Mitchell. Car il se sentait aussi sûr de lui qu'au temps où il était la première gâchette chez Big Bill.

Il tira le premier, visant Jésus-Maria. Le Cubain s'aplatit et la balle le frôla, s'enfonçant dans la carrosserie de la De Soto.

Vassili avait tiré en même temps de la porte. Bert Minsky pivota sur lui-même, comme attrapé par une main invisible. Puis il porta la main à son cou. Déjà le Russe tirait une seconde fois. En pleine poitrine. La balle de 7,65 pénétra de côté et traversa le corps du gangster de part en part pour aller se loger dans le foie. Minsky tituba, leva son arme et tira encore une fois. La balle se perdit loin, dans le tronc d'un cocotier.

— Vite!

Jésus-Maria était déjà au volant. Dans sa hâte, il heurta la Cadillac, arrachant un bout de son aile. Vassili chercha des yeux Irina.

Elle était affalée en travers de la porte, sur le ventre, ses longs cheveux blonds répandus autour d'elle.

Le Russe hésita le quart d'une seconde, mais déjà Jésus-Maria démarrait en

trombe. Derrière eux, Bert qui n'avait pas lâché son parabellum tira encore dans les soubresauts de l'agonie. Le moteur de la Cadillac continuait à tourner silencieusement. Les détonations avaient été assourdis par le bruit du vent. De toute façon, l'endroit était absolument désert.

La De Soto fonçait déjà sur la petite route étroite. Ils évitèrent de justesse un side-car qui zigzagua follement sur cinquante mètres avant de retrouver son équilibre.

— Doucement, ordonna Vassili. Inutile de se tuer maintenant.

Il se sentait parfaitement détendu. Le reste de la mission ne présentait plus de difficulté à ses yeux. Le cas d'Irina ne l'intéressait pas. Il faudrait simplement faire un rapport expliquant comment elle avait été abattue, dans l'exercice de ses fonctions. Un incident fâcheux sans plus. Irina n'avait aucune importance, par elle-même. En plus elle n'appartenait pas à son service.

Irina se releva avec précaution quand le bruit du moteur de la De Soto se fut estompé dans le lointain. Presque aussitôt, Chris Jones surgit de derrière un cocotier, une carabine M.16 à lunette sous le bras. Il n'avait pas lâché Vassili de son viseur. Jack Harvey dégringola du toit d'un bungalow, une carabine à la main, lui aussi. Il avait «couvert» Jésus-Maria.

Grâce à ces précautions Irina n'avait jamais été en danger. Si Bert n'était pas venu, elle se serait éclipsée par la porte de derrière du bungalow. Malko était certain que Sarkov n'aurait pas perdu de temps à courir derrière avec Bernon Mitchell dans sa voiture.

Il surgit à son tour d'un bungalow voisin. Son pistolet extra plat à bout de bras. Tous firent cercle autour de Bert Minsky. L'Américain était mourant et respirait à peine. Il tenta de parler, puis glissa en arrière contre le pneu avant de la Cadillac, mort. Ses étranges lunettes étaient tombées près de lui.

— Vous êtes libre, Irina, dit Malko. Bonne chance!

Sans répondre, elle lui serra la main très fort, et entra dans le bungalow.

— Filons, ordonna Malko à Chris Jones et à Jack Harvey.

Ils partirent en courant. La Triumph était cachée de l'autre côté de la route, derrière une mesure abandonnée. Ils prirent la direction de Nassau. Malko était un peu inquiet. Et si Vassili Sarkov avait eu, lui aussi, une solution de rechange. Tout son plan reposait sur les affirmations d'Irina. Il regarda sa montre: neuf heures et quart. Il avait déclenché le plan à l'heure ordonnée par Washington. Tout était minuté. Pourvu que tout se passe bien. En cas de coup dur, il serait peut-être encore temps de faire quelque chose.

Il était heureux de la mort de Bert Minsky. Il n'espérait pas que l'Américain viendrait, répondant au coup de téléphone anonyme d'un des hommes de Lester Young. Il se demandait pourquoi Irina avait tenu à rester seule dans le bungalow, avec le cadavre de Minsky. Elle n'avait pas voulu lui parler de ses projets d'avenir.

Jésus-Maria sauta sur le pont de *l'Erna* le corps de Bernon Mitchell dans ses bras. Vassili, pendant ce temps, garait soigneusement la De Soto, et s'assurait qu'il n'avait rien oublié à l'intérieur.

Quand il monta, à son tour sur la goélette, Jésus-Maria l'accueillit avec un grand sourire.

— Ça va, je l'ai mis avec les vaches.

L'*Erna* transportait dans l'entrepont une dizaine de vaches achetées à bas prix à la Grande Bahamas. La viande à Cuba valait de l'or. Cela paierait le voyage. La D.S.S., comme tous les services de Renseignements des petits pays était très pauvre. Mais les malheureuses bêtes, rendues malades par le roulis du bateau immobile meuglaient à fendre l'âme, effondrées et lamentables dans l'entrepont puant.

— Très bien, répondit Vassili. Nous partons dans combien de temps?

Jésus-Maria regarda le Russe comme s'il avait insulté Fidel Castro.

— Partir où?

Ce fut au tour du Russe de tomber des nues.

— Où? Mais à Cuba! Et vite. Tu veux que nous attendions les agents américains avec ce que nous avons à bord. Ou les amis de ce Bert Minsky.

Jésus-Maria se frappa le front.

— Mais Señor Vassili, c'est impossible. Le cyclone arrive. Impossible de prendre la mer.

Vassili avait froncé les sourcils. Il parla à Jésus-Maria du ton qu'on prend pour raisonner un enfant.

— Tu as un bon bateau, n'est-ce pas. Tu me l'as dit souvent. Avec la radio? Nous éviterons le cyclone. Allez.

Jésus-Maria tapa du pied, des sanglots dans la voix.

— Vous êtes fou! Prenez la radio, vous allez voir!

Comme un fou, il tira Vassili dans la cabine. Il y avait là un gros poste noir bricolé tant bien que mal. Jésus-Maria s'assit, tripota des boutons, tapa sur le côté, attrapa une musique cubaine, jura, et enfin une voix grave énumérant des lettres et des chiffres, avec un bizarre accent espagnol. Jésus prit un crayon et un bout de papier, notant fébrilement. Vassili, très calme, regardait par-dessus son épaule, sans comprendre.

Le Cubain baissa le poste et brandit ses notes sous le nez de Vassili:

— Regardez: «Flora» arrive. 57° 3 et 19° 6. C'est le centre. Il y a des rafales à 270 à l'heure.

Vassili regardait les chiffres sans comprendre. L'Espagnol inconnu continuait d'égrener sa litanie, irréel tocsin qui sonnait l'alerte à travers les milliers d'îles des Caraïbes. «Flora» arrivait, avec son cortège de destructions.

Mais Vassili Sarkov se fichait éperdument de Flora. Il devait ramener Bernon Mitchell à Cuba et il le ramènerait. Un cyclone ce n'était pas une excuse. D'ailleurs, tous ces indigènes surestimaient le danger.

— Jésus-Maria, fit-il d'un ton très sec. Je veux que nous soyons partis d'ici dix minutes. C'est un ordre!

Le Cubain hurla:

— Non, non et non. Je ne veux pas mourir. Nous n'avons pas une chance de passer. Pas une sur un million. Il vient juste entre nous et Cuba.

— Nous partons, répéta Vassili, immédiatement.

Jésus-Maria le bouscula et sauta sur l'échelle conduisant au pont. Vassili bondit et le rattrapa par la cheville. Ils restèrent ainsi, Jésus-Maria à quatre pattes sur le pont, cherchant à se dégager, Vassili, tirant à l'intérieur pour le faire rentrer. Soudain, Vassili jura :

— Jésus-Maria, regardez sur le quai !

Une voiture passait lentement, avec trois hommes à bord. Malko conduisait. Irina l'avait assez décrit à Vassili pour qu'il le reconnaisse du premier coup d'œil.

— Les Américains !

Du coup, le Cubain rentra dans le roof. Face à face, les deux hommes s'affrontèrent du regard.

Jésus-Maria secoua la tête lentement.

— Il faut partir tout de suite, dit Vassili. Ils nous cherchent.

Non. Il vaut mieux affronter les Américains que le cyclone.

Il n'avait pas fini sa phrase que Vassili braquait sur lui son Tokarev à chien extérieur, curieusement vieux jeu. Le canon était à dix centimètres du nombril du Cubain. Vassili fit :

— Si, dans dix secondes, vous n'avez pas commencé la manœuvre, je vous abats et je prends le commandement de *l'Erna*. Même si je dois la manœuvrer tout seul.

Le bateau tanguait et grinçait sur place. Jésus-Maria ouvrit et referma la bouche, puis laissa tomber d'une voix blanche.

— Vous êtes fou. Un pauvre fou. Puisque vous le voulez, nous allons mourir tous ensemble. Et vous serez en enfer avant moi. *Va con Dios !*

Vassili eut envie de lui dire qu'un bon communiste n'invoquait pas le saint nom de Dieu, mais le moment était mal choisi.

Déjà, Jésus-Maria hurlait des ordres aux trois hommes d'équipage. Ceux-ci le regardèrent, totalement abrutis. Jamais on n'avait vu une goélette partir avec un temps pareil.

L'arme passée dans la ceinture, Vassili surveillait la manœuvre, le cœur parfaitement en paix. Il croqua en cachette deux tablettes contre le mal de mer et s'installa dans le roof. Il était décidé à abattre Jésus-Maria au premier refus, mais n'eut pas à intervenir. Le visage de marbre, le Cubain accomplissait toutes les manœuvres de dégagement.

L'Erna rejeta son dernier cordage et s'éloigna du wharf, manœuvrant encore au moteur auxiliaire. Ils longèrent Paradise Island, par l'est, encore protégés par la pointe de l'île et arrivèrent devant le phare de l'East End. Aussitôt des signaux lumineux clignotèrent.

Vassili était sensiblement détendu depuis qu'ils étaient en mer.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda-t-il.

— De faire demi-tour.

Le Russe haussa les épaules sans répondre.

Mais les voiles étaient à peine hissées, que la goélette se transforma en fétu

de paille. Elle n'était plus protégée par la masse de l'île et le vent la prenait de travers. De brusques rafales empoignaient le navire qui louvoyait adroitement entre les courants.

La mer était effroyablement agitée. La goélette bondissait et remontait dans un gigantesque craquement de toutes ses poulies et cordages. L'eau giclait sur le pont, balayant tout ce qui n'était pas parfaitement attaché. Vassili et Jésus-Maria étaient trempés; dans l'entrepont, les vaches inondées et ballottées inhumainement beuglaient leur détresse, en proie à un abominable mal de mer. On aurait dit la corne de brume d'un vaisseau fantôme.

Pour parler, Vassili était obligé de hurler, dans le rugissement de la mer et du vent. Jésus-Maria était à la barre, cramponné comme un naufragé.

— Nous avons combien de route?

Le ricanement du Cubain fut emporté par le vent:

— Señor Vassili, hurla-t-il à son tour, nous n'arriverons jamais. Jamais.

Le Russe fit un petit signe rassurant signifiant que ce n'était pas si terrible que cela.

Pourtant, des lames de plus en plus énormes se brisaient avec un fracas terrible sur le pont et les superstructures. Des nuages pâles poussés avec une rapidité démoniaque défilaient dans le ciel au-dessus d'eux. Fini le bleu éclatant. Comme si une charge de plomb recouvrait la mer des Caraïbes. Le sifflement du vent accompagnait les plaintes du bétail.

L'Erna s'enfonçait dans le creux des vagues et ressortait ruisselante, avant de retomber dans un nouvel abîme liquide, pour ressortir encore et replonger.

A demi sorti du roof, Vassili Sarkov regardait le déchaînement des éléments, avec indifférence. Il n'avait jamais eu d'imagination et la mer des Caraïbes ne lui faisait pas peur. Au vingtième siècle, on ne fait plus naufrage. On pourrait toujours jeter les vaches par-dessus bord.

D'immenses frégates noires et blanches, des pélicans au bec interminable croisaient la goélette, fuyant la tempête. Certains, épuisés, volaient au ras des vagues, se reposant un instant sur une crête, puis repartant pour un nouveau bond vers la terre. Trempé, Vassili redescendit dans l'habitable et se plongeait dans une carte crasseuse étalée sur la table d'acajou. La route la plus courte consistait à descendre droit au sud, le long de Andros Island, et ensuite, en frôlant le Great Bahamas Bank de filer droit sur Cuba. Ils arriveraient à Nuavitas, en plein bled, mais c'était beaucoup moins long que la Havane.

Si le cyclone leur en laissait le temps...

Jésus-Maria s'assit dans un coin, l'air sombre, ayant laissé la barre à un Cubain. Pour se changer les idées, Vassili rentra dans l'entrepont. Bernon Mitchell était encore inconscient, mais il gémit lorsque le Russe le secoua. L'odeur était effroyable et les meuglements des vaches couvraient le bruit de la tempête. Rassuré sur le sort de son prisonnier, Vassili Sarkov rejoignit Jésus-Maria:

— Combien d'heures jusqu'à Cuba?

Jésus haussa les épaules.

— En temps ordinaire, un jour et demi...

— Et maintenant?

Le Cubain ne répondit pas. Vassili remonta sur le pont. Brusquement, il avait viré au vert. Il n'eut que le temps de se pencher au bastingage sous l'œil goguenard de l'homme de barre. Une gifle d'eau salée lui rejeta le visage en arrière, il cracha, s'étouffa, furieux de se donner en spectacle. Vivement Cuba et la terre ferme.

A l'avant du bateau, il y eut un éclair d'argent: un énorme tarpon bondissait dans les vagues, escortant la goélette. Vassili l'observa un moment, fasciné par l'énorme poisson. Le ciel et la mer se confondaient dans une masse grisâtre. Par moments le petit bateau était entre deux murailles liquides, comme s'il n'allait pas remonter.

Ne sachant que faire sur le pont, Vassili redescendit dans l'entrepont, s'allongea et s'endormit, épuisé par la tension nerveuse.

Lorsqu'il se réveilla, il regarda sa montre: il était deux heures de l'après-midi. Cinq heures de mer déjà. Il eut un soupir de satisfaction et jeta un coup d'œil dans la direction de Bernon Mitchell.

Cette fois l'Américain avait les yeux ouverts. Il regarda Vassili avec surprise :

— Qui êtes-vous? demanda-t-il? Où sommes-nous?

Le Russe exhiba son sourire le plus rassurant.

— Je suis un ami. Nous sommes en route pour Cuba. Nous y arriverons dans quelques heures.

— Pour Cuba?

Bernon tenta de se mettre debout, mais retomba.

— Pourquoi m'emmenez-vous à Cuba?

Vassili expliqua :

— C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas? C'est grâce à Irina que vous êtes ici.

— A Irina!

Un vrai cri de bête.

— Vous n'êtes pas américain?

Vassili secoua la tête.

— Non. Les Américains devraient venir vous chercher ce matin au Garden of Eden. Nous avons été les premiers. Grâce à Irina!

— Grâce à Irina !

Bernon Mitchell éclata d'un rire grinçant et hurla !

— Imbécile! Irina travaille pour les Américains depuis huit jours. Depuis que je suis au Garden of Eden. Ils vous ont eu. Où est-elle cette salope?

— Elle est morte.

Accroupi dans la paille, Vassili cherchait désespérément où était le coup fourré. Donc, les Américains lui avaient volontairement livré Bernon Mitchell et l'avaient laissé quitter les Bahamas, lui, l'homme du K.G.B. Ce ne pouvait

être qu'un piège. Il secoua violemment l'Américain.

— Vous saviez que je devais venir?

Mitchell secoua la tête:

— Je ne me souviens de rien. Jusqu'à hier, j'étais sous la surveillance des hommes de la C.I.A. Puis on m'a fait une piqûre très tôt ce matin et je me suis endormi. Je pensais que l'on me transportait de force aux Etats-Unis.

Vassili ne répondit pas. Le piège se remontait devant lui. Mais où était le bout?

Il fila jusqu'à l'habitable pour se heurter à un Jésus-Maria décomposé, pâle comme un mort. Le gros poste de radio noir égrenait de nouveau ses chiffres.

Le Cubain serra le bras de Vassili à le briser.

— Venez sur le pont, fit-il.

Intrigué, Vassili le suivit docilement. Droit devant eux, à environ quarante milles marins, le ciel s'était éclairci magnifiquement. Le bleu d'encre de la tempête faisait place à une irisation couleur de perle, parcourue des mille lueurs de l'arc-en-ciel.

— Regardez Señor Vassili, fit Jésus-Maria.

Vassili ne voyait rien de spécial qu'une éclaircie.

Une frégate noire et blanche passa à ras de la coque, son aile gauche à demi déchiquetée, volant avec des cris aigus.

— Eh bien, la tempête est finie...

Le rire de Jésus-Maria aurait été parfait dans Faust. Méphisto dans ses meilleurs jours.

— Señor Vassili, dit-il gravement, nous allons mourir. Tous. *Todos*. Il répéta le mot en espagnol. *Todos*.

Et à la grande surprise du Russe, il fit un large signe de croix.

— Mourir!

— Le cyclone. Il arrive droit sur nous. La radio vient de le dire. Nous sommes juste sur sa trajectoire.

Tout à coup, les meuglements des vaches semblèrent plus forts, assourdissants. Vassili regarda Jésus-Maria avec surprise.

— Le vent. Le vent vient de tomber, expliqua le Cubain. En effet, tout autour d'eux, la mer se calmait miraculeusement. Il n'y avait aucune terre en vue et de nouveau la merveilleuse couleur émeraude de la Mer des Caraïbes.

— C'est plutôt bon signe, fit Vassili, quand même vaguement inquiet.

— Bon signe!

Jésus-Maria se prit la tête dans les mains.

— Quand le cyclone arrive, c'est toujours comme cela. Tout à l'heure, ce sera l'enfer.

— Faites demi-tour, suggéra Vassili. Vite.

Nouveau ricanement.

— Il n'y a plus de vent, Señor Vassili. Au moteur, nous allons à huit nœuds. Le cyclone avance quatre-vingt-dix nœuds, lui.

Désespéré, Vassili regardait alternativement l'horizon et le Cubain. Il ne

comprenait pas encore.

— Que faut-il faire? demanda-t-il.

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient le Cubain le regarda avec infiniment de pitié.

— Prier, Señor Vassili. Personne n'est jamais sorti d'un cyclone aux Caraïbes. Personne.

Steve ne criait plus. Toute la nuit il avait gémi sous la morsure de l'acide végétal. Le jour s'était levé, mais il ne l'avait pas vu: ses yeux n'étaient plus que deux plaies. Ses lèvres rongées par la sève mortelle ressemblaient à des fruits blets, suintant d'humeurs innommables.

Son corps se décomposait lentement, l'acide atteignait les os après avoir rongé la chair. Mais il était encore vivant. Maintenant, c'était une douche atroce qui tombait sur lui. Il pleuvait. L'eau du ciel, en glissant le long des feuilles du mancenillier, se transformait en précipité blanchâtre et brûlant.

Personne ne viendrait le secourir. A Litton Kay, les milliardaires s'étaient retranchés dans leurs luxueuses villas, en attendant le cyclone. L'endroit où se trouvait Steve était isolé. D'ailleurs, deux des hommes de Minsky le surveillaient. Personne n'avait revu Bert depuis qu'il était parti comme un fou au volant de sa Cadillac et on se serait bien gardé de toucher à Steve en son absence.

Soudain, ce dernier ressentit une sensation bizarre: comme s'il n'était plus seul. Pris d'une angoisse affreuse, il tentât d'ouvrir ses yeux morts.

La plage était vide autour de lui, mais l'impression persistait. Quelque chose bougea auprès de lui. Maintenant, le sable semblait vivant tout autour du mancenillier. Tout à coup, il comprit et arracha de sa gorge un dernier cri.

Les crabes!

Ils avançaient sur la plage par milliers, chassés de leurs creux par le cyclone. D'énormes crabes blancs gros comme des assiettes.

Les premiers escaladèrent maladroitement le corps de Steve, leurs grosses pinces cherchant à saisir quelque chose à manger. Il sentit une morsure à la jambe, se secoua désespérément. Mais un mystérieux message circulait dans le grouillement. Inexorablement les gros crabes blancs commencèrent à recouvrir Steve, attirés par l'odeur du festin.

C'était une masse immonde de minuscules crissements. A coups de pieds, faiblement, Steve en écrasa quelques-uns. Mais, il ne pouvait pas beaucoup lutter. Ils étaient trop nombreux, et la sève du mancenillier était venue complètement à bout de ses forces.

Bientôt son corps fut entièrement recouvert par les carapaces blanches et il ne cria plus. Une rafale de pluie plus forte l'aspergea d'une ultime douche mortelle. Il ne bougea plus. Litton Kay semblait mort, claquemuré derrière les volets fermés des bungalows.

Irina composa le numéro en se forçant au calme. Elle avait très peu de temps maintenant: l'endroit avait beau être isolé, on pouvait avoir entendu les coups

de feu. Son destin allait se jouer dans les cinq minutes suivantes.

Cela sonna. Interminablement, puis une voix décrocha et fit «allo».

— Le bungalow de M. Aron.

— De la part de qui?

— Mlle Malsen.

La veille, elle s'était assuré qu'il était toujours à Litton Kay.

Tout se décidait là. Il pouvait l'avoir tout simplement oubliée, dans les bras d'une putain quelconque.

Il y eut une suite de grésillements puis la voix joviale du vieux Ed éclata dans le récepteur, chaleureuse, toute proche.

— Irina, où étiez-vous passée? Je vous ai cherché partout, on ignorait où vous étiez. J'avais même demandé à un détective privé de vous retrouver.

— C'est vrai? fit Irina malgré elle.

— Sûr. Je ne peux plus me passer de vous. Où êtes-vous? Pourquoi téléphonez-vous au lieu de venir.

— Je ne suis pas loin, dit Irina.

— Alors qu'est-ce que vous attendez? Ce soir, je donne une grande fête en l'honneur de votre retour.

Irina tira une longue bouffée de sa cigarette. D'où elle était, on voyait l'avant de la Cadillac de Minsky.

— Ed, fit-elle, je voudrais vous poser une question. Presque une question de vie ou de mort.

— Eh, dit l'Américain soudain sérieux, il y a quelque chose qui ne va pas?

C'est là que tout allait se passer. Si Irina l'avait mal jugé, tout son avenir s'effondrait.

— Non, dit Irina calmement. Tout va bien pour le moment.

— Alors?

— Il y a huit jours, vous m'avez offert de m'épouser. Vous vous souvenez?

— Si je me souviens! Vous m'avez envoyé promener. Depuis que je vous connais j'ai même assez insisté.

— Ed, je ne vous ai pas envoyé promener. Je ne pouvais pas. Maintenant, je peux.

Il y eut un silence dans l'appareil, puis Edward Aron fit lentement:

— Vous voulez dire que vous acceptez de m'épouser?

— Oui.

— Pourquoi me dites-vous cela par téléphone? Venez, nous allons souhaiter nos fiançailles.

— Attendez, Ed. Je vais vous poser le problème très simplement. Si vous m'aimez, vous allez venir me chercher tout de suite à l'endroit que je vous dirai. Nous partirons sur votre bateau dans l'heure qui suit, pour où vous voulez. Vous ne me poserez aucune question, je ne pourrai pas vous répondre. Nous nous marierons où vous voudrez, au Mexique ou ailleurs.

» Si vous n'acceptez pas, Ed, vous ne me reverrez jamais. Vous n'entendrez plus jamais parler de moi après que j'aie raccroché cet appareil. Voilà. Ce n'est pas un chantage, mais un concours de circonstances.

— Eh, attendez, cria l'Américain. Vous...

— Ed, fit Irina à voix basse, je ne vous aime pas. Mais je vous estime et je vous rendrai heureux. Je vous le promets. Et je ne suis pas poursuivie par la police. Je romps avec un passé. C'est tout.

Irina entendait les battements de son cœur. Ed ne disait plus rien. Dans son bungalow, elle distinguait un bruit de musique de fond. Il était peut-être avec une fille, en train de se moquer d'elle.

Elle eut une poussée d'orgueil. Elle compterait jusqu'à dix. S'il ne parlait pas, elle raccrocherait.

Elle comptait mentalement « sept » quand il demanda:

— Où êtes-vous, Irina?

— C'est vrai? murmura-t-elle.

Ed Aron était un dur. Il avait gagné beaucoup d'argent parce que toute sa vie il s'était décidé un peu avant les autres. Et il se targuait de savoir juger les gens.

— Je fais préparer le bateau dit-il. Pendant que je viens vous chercher.

Elle lui expliqua, avec des larmes dans la voix. Puis elle raccrocha et quitta le bungalow. Le vent soufflait de plus en plus fort. Pour venir de Litton Kay, il ne fallait pas plus de cinq minutes. Elle commença à compter les secondes avec angoisse.

Le Piper Comanche transportant Malko et Chris Jones se posa à une heure trente sur la piste minuscule de l'île de Swan. William Clark était là, à côté d'une jeep assez rouillée. Il serra la main de Malko et demanda seulement:

— Tout a bien marché?

Un vent violent balayait l'îlot. Là aussi, des nuages passaient à toute vitesse. Malko regarda curieusement autour de lui. Comme tout le monde à la C.I.A., il avait entendu parler de ce mystérieux îlot de la mer des Caraïbes, situé en pleine mer, au nord de Cuba. Long de deux kilomètres sur un, ce n'était qu'un tas de guano jusqu'au moment où quelques brillants cerveaux de la C.I.A. y avaient installé une station émettrice de radio d'une puissance de cinquante watts; pour encourager les Cubains à mettre le feu aux récoltes et à empoisonner l'eau des fontaines.

De temps en temps, Radio-Swan diffusait aussi des messages codés et des cours de sabotage à l'intention de mystérieux maquis.

L'île n'était peuplée que d'une poignée de techniciens et de lézards dont les plus grands atteignaient un mètre. Officiellement, elle comptait un radiophare très puissant, destiné à faciliter la navigation aérienne, ainsi qu'un bureau météo.

Des petits hérons bleus escortèrent Malko et William Clark jusqu'à un bâtiment en ciment hérissé d'antennes.

Une demi-douzaine de techniciens en civil s'affairait devant des écrans

électroniques parcourus de lignes de toutes les couleurs. Un télétype dévidait inlassablement des colonnes de chiffres.

Sur l'un des murs, une immense carte des Caraïbes était hérissée d'épingles de couleur et de fils tendus, comme un champ de bataille.

C'est de ce bureau météo secret de la C.I.A., qu'avait été préparée toute l'opération visant à l'élimination de Mitchell et de Sarkov. Depuis la veille, les techniciens calculaient la vitesse et la direction du cyclone, ainsi que celle de l'*Erna*. Ils savaient même où ils devaient se rencontrer.

Un des hommes montra la carte à William Clark.

— « Flora » suit bien la route que nous avons tracée. Avance un peu plus vite que prévu. Même direction. New Providence Island sera atteint ce soir vers dix-neuf heures trente.

— Où est le bateau?

— Le voilà.

Il désignait sur le radar une minuscule tache verte que l'on avait matérialisée par un cercle rouge collé sur la face extérieure de l'écran. Malko s'approcha, fasciné. Son plan s'étalait là, devant lui.

La tache verte ne bougeait pratiquement pas. Mais, en bas de l'écran, on distinguait une tache plus pâle et énorme qui se déplaçait à vue d'œil vers le nord.

— Il n'y a pas d'erreur possible? demanda William Clark.

Le technicien secoua la tête.

— Impossible, nous l'avons suivi depuis son départ de Nassau. Et il n'y a pas beaucoup de bateaux dehors; avec « Flora » il sera pris dans le cyclone d'ici un quart d'heure environ.

— Combien de chances pour qu'il passe au travers?

— Aucune, Sir. Si c'était le *Queen Mary*, on ne retrouverait que des bouts de tôle...

— Des survivants?

L'autre secoua la tête :

— Impossible. Personne ne pourrait flotter dans cette mer. En plus, le coin est infesté de requins. Ils rôdent autour du Grand Bahamas Bank. Il y a toujours des naufrages dans le coin.

— Ils ne peuvent pas fuir?

— Trop tard.

En silence, pendant près d'une heure, les trois hommes contemplèrent les deux taches. La grosse se rapprochait lentement de la petite qui paraissait immobile. Bientôt, elles se confondirent. La plus petite apparut en surimpression pendant encore un quart d'heure. Puis, brutalement, elle se dilua. Malko regarda William Clark qui à son tour regarda le technicien.

— La goélette vient de couler, annonça ce dernier d'une voix neutre. Voici sa position: 5703 latitude, 4509 longitude.

— Et si on les secourait?

A nouveau le technicien désigna l'écran-radar.

— Qui? Regardez, il n'y a pas un navire ou un avion dans ces parages actuellement.

Les yeux dorés de Malko avaient foncé. C'est lui qui, sciemment avait envoyé *l'Erna* à la mort.

Maintenant, les survivants se débattaient dans la mer hostile pour quelques minutes encore.

Soudain mal à l'aise, il sortit de la casemate de béton. Trois gamins le regardèrent avec curiosité: c'étaient les enfants des quelques indigènes de l'île.

Le paysage était féérique. A cause du cyclone, l'îlot était envahi par une meute d'oiseaux de mer. Une centaine de frégates, des «fous» bruns, des «fous» aux longues pattes rouges, des fauvelles de palmiers s'étaient installés sur les pointes de corail déchiqueté qui bordaient le terrain d'aviation.

William Clark le tira par le bras.

— Venez. Nous devons filer sur Miami. Après, il sera trop tard, « Flora » arrive. Bravo. Vous avez fait du bon travail.

Ils remontèrent dans le Piper Comanche, puis survolèrent à basse altitude l'îlot. Jamais, dans les Caraïbes, Malko n'avait vu une mer aussi transparente. Les silhouettes fuselées de trois gros requins filaient à toute vitesse à fleur d'eau entre les coraux.

De toute la puissance de ses deux moteurs de cinq cents chevaux le chriscraft *Adelphi* fendait la mer des Caraïbes, au large de Bimini.

Cap nord-ouest, il filait sur West Palm-Beach, le grand port de plaisance de Floride.

Assis à l'arrière, dans deux grands fauteuils de rotin, Ed Aron et Irina se tenaient la main en silence. Ils avaient quitté Nassau depuis deux heures déjà. De justesse. Le cyclone était sur leurs talons. Heureusement, ils avaient le vent dans le dos, mais l'étrave coupait des lames puissantes et grises.

Irina se tourna vers Ed:

— Nous commençons à vivre maintenant, Ed. Il ne faudra jamais me poser de questions. Jamais.

Il opina silencieusement. Il se sentait étrangement heureux bien qu'au fond il connût à peine Irina. A soixante ans, il avait l'impression de vivre une aventure merveilleuse, certainement la dernière d'une vie mouvementée.

Un marin sortit de la cabine et vint se pencher sur lui :

— Sir, nous venons de capter un S.O.S. Très faible. A cent milles au sud d'ici. Que faisons-nous?

Le code maritime est formel. On ne laisse jamais un bateau en difficulté. Ed rentra dans le cockpit.

Le poste de radio ultra-moderne grésillait. Ed mit ses écouteurs. Faiblement, à travers la friture, il saisit des bribes de mots:

— *Erna...* nous ne gouvernons plus... moteur noyé. Mayday. Mayday. Mayday. Position 570 3... Lat...

Il y eut une interruption puis les messages reprirent plus faibles:

— Mayday... Mayday... Mayday.

C'était un émetteur automatique de détresse. Ed regarda le marin, puis la muraille noire qui les suivait à quelques milles. L'appel venait du beau milieu de « Flora ». En d'autres temps Ed aurait foncé au risque de sa vie, « *just for the kick it.* »^[10]. Avec son puissant chriscraft il avait une chance minuscule de passer au travers. Mais maintenant, il y avait Irina. Il n'avait pas le droit de lui faire prendre des risques.

— Relayez le message aux postes des gardes-côtières, ordonna-t-il. Nous ne pouvons pas y aller. C'est trop dangereux.

Le marin commença à manipuler l'émetteur. Mais dans toutes les Caraïbes, des dizaines de messages semblables s'entrecroisaient dans l'espace. Seuls, les jets volant à dix mille mètres échappaient à « Flora ».

L'Adelphi accéléra encore. Il était le seul bateau sorti à cent milles à la ronde. Pour ne plus entendre les lancinants «mayday», le radio posa son casque.

Malko jouait avec ses lunettes noires, Ses yeux ne quittaient pas les mains diaphanes de Muriel étendues sur le drap blanc. Les ongles avaient poussé, les faisant paraître plus longues encore. La jeune femme était très pâle. Le cyclone était loin maintenant, et un soleil brûlant chauffait les vitres. Partout dans l'île on réparait les dégâts. Malko était revenu, à ses frais, à cause de Muriel.

— Vous avez des nouvelles de Bernon? demanda-t-elle.

Malko tenta de la regarder en face.

— Oui. De mauvaises. Finalement, il a tenté de partir pour Cuba. Mais la goélette sur laquelle il s'était embarqué est portée disparue. Prise dans le cyclone.

Elle le regarda avidement.

— Il n'y a plus de chances, n'est-ce pas?

Il secoua la tête.

— Pratiquement pas.

Elle soupira puis dit tout bas.

— C'est curieux. Malgré tout, je l'aimais encore.

Malko lui prit la main et lui baisa le bout des doigts:

— Vous êtes jeune, Muriel. Vous allez refaire votre vie. Dès que vous serez sur pied, je vous emmènerai faire le tour des Bahamas. Vous verrez, c'est merveilleux.

Elle sourit et dit:

— Vous avez de beaux yeux. En ce moment, ils tournent au vert. Qu'est-ce que cela veut dire?

Il sourit sans répondre, cherchant de toutes ses forces à oublier que le médecin lui avait dit que Muriel serait morte ce soir.

FIN

- {1} Grand poisson tropical.
- {2} Space Détection and Tracking System.
- {3} Voir: S.A.S. broie du noir.
- {4} Sept mers.
- {5} Voir: S.A.S. Rendez-vous à San Francisco...
- {6} Voir: S.A.S. le dossier Kennedy.
- {7} Agent occasionnel.
- {8} Organisation de contre-espionnage castriste.
- {9} Gros lot dans les machines à sous.
- {10} Juste pour le plaisir.